...NDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXII

Palchetto 7

Num.° d' ordine 2

NAZIONALE
B. Prov.
I
1755
VITT. EM. III
NAPOLI

R. Pam
I
1755-63

Officio Topografico

607952 11-5

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

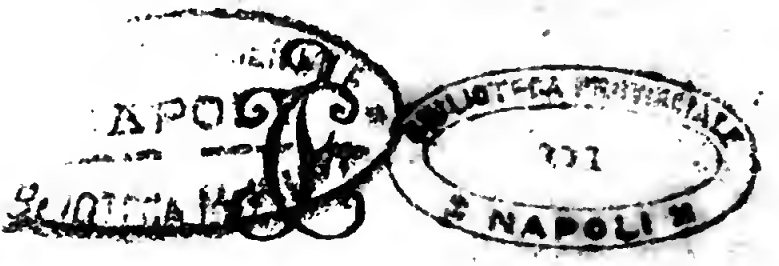
PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie Française, et des Académies de Lyon et de Nancy.

TOME PREMIER.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.



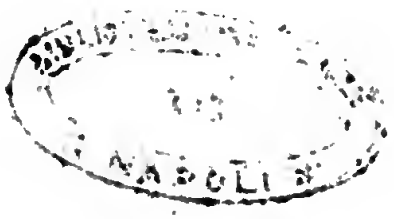
A AVIGNON,

Chez FRANÇOIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire.

1808.

STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

PRÉFACE.



DEPUIS que l'état de Parme a pour souverains des princes nés du sang le plus auguste de l'Europe, il s'y est formé plusieurs établissemens utiles, propres à répandre les lumières qui contribuent toujours au bonheur des peuples. Le gouvernement s'est proposé en particulier, de faire servir l'histoire à l'instruction de la noblesse. Convaincu des avantages qu'elle procure, pour éclairer les citoyens, et pour les rendre solidement vertueux, il a cherché les moyens d'en faciliter l'étude, et de la diriger au bien public.

J'ai eu l'honneur de travailler

pour un objet si important. Le programme ; déjà publié en 1768 *; par les ordres de S. A. R. l'Infant Don* FERDINAND *, duc de Parme , donnera une idée suffisante de la méthode que j'ai suivie. J'y ajoute seulement un petit nombre d'observations sur la matière des premiers volumes.*

Quelques modernes célèbres ont trop décrié l'histoire ancienne. A les en croire , il faudroit la bannir presque entièrement des écoles , et de nos bibliothèques usuelles , également fausse et inutile , elle y occupe une place usurpée : elle dérobe un tems que réclament des études indispensables.

Sans doute , on ne doit pas lui donner , comme autrefois , la préférence sur les objets qui nous intéressent le plus ; on ne doit pas , sur-tout dans l'instruction civile , en accumuler les minuties , avec

une pesanteur pédantesque ; on ne doit pas la rendre absurde par des fables ou fastidieuse par des inutilités ; on ne doit pas enfin attacher de l'importance à ce qui n'est qu'un poids accablant pour la mémoire.

Mais l'histoire ancienne, réduite à de justes bornes, outre qu'elle attire fortement la curiosité, est une source de lumières où l'on peut, sans beaucoup de peine, puiser des connoïssances très-précieuses ; et même les principes des connoissances les plus nécessaires. En la considérant sous ce point de vue, j'ai fait mes efforts pour en exprimer la substance dans un ouvrage court et clair, qui renfermât et rendît sensibles les principales vérités.

Le Discours *du grand Bossuet* sur l'histoire universelle, *un des chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV*,

n'offre, avec son éloquente brièveté, qu'une suite chronologique d'événemens, dépouillés de circonstances et de détails : pour le lire, il faut donc connoître déjà l'histoire. La dernière partie de ce discours, où l'illustre prélat traite des mœurs, des gouvernemens, etc. est pleine de réflexions sublimes qu'on ne sauroit trop méditer ; mais elle demande encore un lecteur instruit du fond de l'histoire. Bossuet a rempli son plan en homme de génie. Si j'ose quelquefois m'écarter de ses opinions, c'est que les savans ont éclairci des matières qui ne l'étoient pas assez de son tems. M. Goguet en particulier, dans son Origine des lois, des gouvernemens, etc. *donne des idées plus justes sur les anciens peuples.*

Trop de longueur, trop peu critique, sont les défauts qu'on trouve communément dans M. Rollin dont il convient d'ailleurs d'honorer la

mémoire et les écrits. En suivant une route fort différente de la sienne, puissé-je l'avoir imité par les sentimens vertueux qui dirigèrent sa plume.

Si des personnes scrupuleuses me blâmoient d'avoir insisté plus que lui sur les excès de la crédulité et de la superstition, je n'ai que deux mots à répondre : la crédulité est mère de l'erreur ; la superstition est ennemie de cette religion divine, que les chrétiens ont reçu pour règle de leur conduite, et pour gage de leur bonheur.

J'ai divisé mon ouvrage avec méthode, de manière qu'un chapitre pût faire la matière d'une leçon pour la jeunesse. Les sommaires forment une espèce d'analyse, propre à faciliter le travail de la mémoire. La table de géographie ancienne, qu'on trouvera au com-

mencement du Tome I, ne contient que ce qui m'a paru nécessaire ; et la table chronologique insérée à la fin du tome IV, fixe les époques respectives des faits les plus mémorables.

PROGRAMME
D'UN
COURS D'HISTOIRE
GÉNÉRALE,

PUBLIÉ en 1768, par les ordres de S. A. R. L'INFANT duc de Parme, etc.

I.

L'HISTOIRE, considérée comme un simple objet de curiosité, meriteroit d'autant plus d'attention, qu'elle présente à l'esprit le grand spectacle du genre humain. Mais n'étant pas moins utile qu'agréable, elle tient un des premiers rangs parmi les bonnes études, puisqu'elle forme des citoyens pour l'état et des hommes pour la société. La morale et la politique ont également besoin de son secours. Elle sert à perfectionner le jugement et à régler la conduite. En un mot, selon la pensée de Cicéron, elle enseigne l'art de bien

vivre. C'est le but que S. A. R. s'est proposé, en établissant une chaire d'histoire, qui fût moins une école d'érudition que de goût, de vérité et de sagesse. Elle veut qu'on y trouve des instructions relatives à tous les états, à tous les emplois, où l'honnête homme peut servir la patrie en assurant son propre bonheur.

II.

Le cours d'histoire générale se fera le moins long qu'il sera possible, sans s'arrêter aux questions épineuses qui divisent les savans, ni aux détails minutieux qui surchargent la mémoire. Dans un enseignement public, où le tems est court et la matière inépuisable, il faut prendre la substance des choses ; autrement on n'apprendroit que des mots. Laissant donc à part les difficultés chronologiques, les recherches infructueuses, les noms et les faits dignes d'oubli ou peu mémorables, on s'efforcera de donner une idée juste de tout ce qu'il importe le plus de savoir en tout genre.

III.

L'histoire sainte appartient proprement à l'étude de la religion : c'est comme la base de l'éducation chrétienne, et nous la supposons déjà connue. Le peuple juif, si célèbre par les merveilles de la providence, ayant été gouverné par des voies surnaturelles, il suffira de tracer les principaux traits de son caractère, et de marquer les événemens qui lui ont donné du rapport avec les grandes nations.

IV.

Toutes les antiquités des autres peuples sont pleines de fables et de ténèbres. Quelque admirable qu'ait été le travail de plusieurs savans pour débrouiller ce chaos, il n'en résulte guère que des probabilités et des conjectures douteuses. Il sera facile de s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur leurs systèmes. L'histoire fournit cependant des particularités fort intéressantes par rapport aux mœurs, aux lois, au gouvernement, aux arts et aux sciences des plus ancien-

nes nations. On traitera ces objets avec assez d'étendue pour en tirer des lumières, et avec la critique nécessaire pour éviter les erreurs de quelques historiens trop crédules.

V.

Il seroit honteux de ne pas connoître spécialement les Grecs et les Romains, nos maîtres, nos modèles en plusieurs points considérables. Autant que les bornes du plan le permettront, on exposera les grands événemens de leur histoire, en étudiant plutôt les effets de leur politique et de leur génie que le détail des guerres et la suite des annales. Le tableau de ces nations peut renfermer dans un espace médiocre le germe d'une foule de connoissances essentielles.

VI.

L'histoire moderne, à commencer depuis l'établissement de la monarchie française, est sans doute plus nécessaire que l'histoire ancienne; mais aussi elle présente d'abord beaucoup plus de difficultés, soit par la barbarie des siècles

et des peuples, soit par la multitude et la différence des états. Elle demande une méthode particulière, pour éviter les répétitions où l'on tomberoit nécessairement, si on entreprenoit de traiter séparément chaque partie. Il nous a paru indispensable d'embrasser l'histoire générale, de manière que tout soit lié par le fil des événemens fameux, qui dirigent successivement l'esprit dans les détours de ce vaste labyrinthe.

VII.

Des époques fréquentes et bien caractérisées, serviront à fixer l'ordre et à marquer l'enchaînement des matières. On renverra ordinairement à des articles particuliers sous chaque époque les objets détachés de la chaîne, ou ceux qui exigent plus d'examen et de développement.

VIII.

La législation et le gouvernement des états, les mœurs et les opinions des peuples, les causes des révolutions remarquables, les fondemens du droit public trop peu connu,

les progrès et les égaremens de l'esprit humain, l'invention des arts, les nouvelles découvertes, seront exposés avec soin, toujours en vue d'établir les meilleurs principes, et de fixer les jugemens sur tout ce qui intéresse l'humanité. On fera mention des hommes illustres qui se sont immortalisés par leurs actions ou par leurs ouvrages. On saisira aussi les occasions de faire connoître, du moins en partie, les peuples qui, sans tenir au système de l'Europe, fournissent matière à des observations utiles.

IX.

L'histoire ecclésiastique, presque toujours liée depuis Constantin aux affaires politiques, marche avec l'histoire profane, et ne peut en être séparée. C'est par elle qu'on apprendra facilement à discerner les vraies maximes de la religion, les abus de la superstition et les excès du fanatisme, les droits et les limites des deux puissances, la nécessité d'obéir à l'une pour le spirituel, et de recon-

noître l'indépendance de l'autre pour le temporel et le civil, enfin les devoirs du citoyen envers l'église, et ceux du chrétien et du catholique envers les princes, le gouvernement, et les lois de la société. Leçons importantes pour la tranquillité publique, pour l'intérêt de la religion même, puisque les erreurs en ce genre n'ont pas été moins funestes à la gloire de l'église, qu'au repos des peuples et à la dignité des souverains.

X.

Ainsi le cours d'histoire sera proprement un exercice de raison, destiné à répandre cette véritable sagesse, qui par la connoissance de l'homme et des choses humaines, fait juger sainement de tout et agir avec prudence. L'essentiel n'est pas de savoir beaucoup, mais de bien savoir; et le principal avantage des études publiques doit être de diriger sur un bon plan les études particulières. On indiquera les sources où chacun pour rapuiser les autres connoissances historiques dont il sera curieux.

XI.

Cette école sera différente des autres par la manière d'enseigner ainsi que par son objet. Comme elle ne peut être ouverte qu'à des auditeurs choisis et d'un esprit déjà cultivé, la méthode des conférences est préférable à celle de l'enseignement ordinaire. Des questions faites à propos ; les réflexions qu'on se communiquera mutuellement, éclairciront les difficultés, exerceront l'esprit, et soulageront la mémoire. C'est ainsi que se formèrent depuis Socrate les grands génies de l'antiquité.

TABLE
DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE,

Pour faciliter l'intelligence de cet Ouvrage.

A.

ACHAÏE, c'étoit d'abord une contrée du Péloponèse. Quand les Romains eurent subjugué la Grèce, la province romaine qu'ils nommèrent *Achaïe*, comprenoit l'Attique, la Béotie, la Phocide, le Péloponèse, etc. avec les îles.

ADRIATIQUE (mer.) C'est le golfe de Venise.

ALBANIE; pays d'Asie, près de la mer Caspienne, aujourd'hui le Sohivan et le Dagestan, où est Derbent.

ALLOBROGES, peuple de la Gaule narbonnoise, dans une partie du Dauphiné et presque toute la Savoie.

ALPES. Ces montagnes étoient divisées en plusieurs parties, sous différens noms. — *Alpes Cottiennes*, entre le Dauphiné et le Piémont (le mont Cénis.) — *Alpes Grecques*, entre la Savoie et le Piémont (le petit mont Saint-Bernard). — *Alpes Juliennes*, entre l'Istrie et la Carniole, dans les états de la maison d'Autriche. — *Lépontiennes*, dans la Suisse. — *Maritimes*, entre la Provence et l'état de Gênes. — *Noriques*, entre la Bavière, le Tirol et la Carinthie. — *Pennines*, entre le Milanès et le Valais, (le grand Saint-Bernard). — *Rhétiques*, dans le Tirol, etc.

AMANUS; branche du mont Taurus, en Asie, qui sépare la Syrie et la Cilicie.

ARABIE, pays de l'Asie, entre la Palestine, la mer Rouge et le golfe Persique. On la divisoit, comme aujourd'hui, en trois parties; 1°. Arabie *pétrée*, sur les confins de la Palestine et de l'Egypte. 2°. Arabie *déserte*, au nord, où étoient des peuples nomades, dont une tribu portoit

le nom de Sarasins, devenu ensuite commun à tous les Arabes. 3°. Arabie *heureuse*, au midi. Ses principales villes étoient Jatrippa, (Médine) Macoraba (la Mèque) Saba (Sanaa).

ARMÉNIE. La grande Arménie, au nord de la Mésopotamie, aujourd'hui Turcomanie. — Petite Arménie dans l'Asie-mineure. C'étoit une partie de la Cappadoce, conquise par les rois d'Arménie.

ASIE-MINEURE, aujourd'hui Natolie. Elle comprenoit la Phrygie, la Lydie, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce, la Galatie, l'Ionie, la Carie, la Cilicie, etc.

ASSYRIE; au-delà du Tigre. Ninive fut l'ancienne capitale. Les autres villes fameuses sont Arbelles (Erbil) et Ctésiphon, capitale des Parthes. Ce pays se nomme aujourd'hui le Kurdistan.

ATLAS; grande montagne d'Afrique, qui s'étend d'occident en orient.

ATTIQUE; contrée de la Grèce, où étoit Athènes, aujourd'hui Sétines ou Athéni.

B

BABYLONIE, ou Chaldée : au midi de la Mésopotamie et de l'Assyrie. Sa capitale Babylone, située sur l'Euphrate, est détruite. On a supposé que Bagdad étoit dans le même endroit ; mais Bagdad est sur le Tigre. Ce pays se nomme maintenant Irak-Arabi.

BACTRIANE ; Province de Perse en deçà de l'Oxus (le Gihon). C'est une partie du pays des Tartares Usbecks.

BALÉARES ; îles qui dépendoient de l'Espagne, aujourd'hui Majorque et Minorque.

BÉOTIE, contrée de la Grèce, à l'occident de l'Attique. Thèbes (Thiva) en étoit la capitale.

BÉTIQUE ; province d'Espagne, qui tiroit son nom du fleuve *Bætis*, (le Guadalquivir.) Elle comprenoit l'Andalousie, le royaume de Grenade, et une partie de la nouvelle Castille.

BITHYNIE ; province au nord de l'Asie-mineure. Ses principales villes étoient Pruse, Nicée, Chalcédoine, Nicomédie, etc.

aujourd'hui nommées Bourse, Isnich, Scutari, Is-Nikmid.

BORISTHÈNE. C'est le Dniéper, fleuve qui se jette dans la mer Noire.

BOSPHORE de Thrace. C'est le détroit de Constantinople, par lequel la Propontide (mer de Marmara) communique avec le Pont-Euxin. — Bosphore *cimmérien* ou Chersonnèse Taurique, aujourd'hui la crimée.

BRETAGNE. La Grande-Bretagne, qu'on nommoit aussi Albion, comprenoit, comme aujourd'hui, l'Angleterre et l'Ecosse. Mais dans la Bretagne romaine, il n'y eut jamais que la partie méridionale de l'Ecosse avec l'Angleterre. — La Petite-Bretagne, appelée aussi Hibernie, et quelquefois Scotie, étoit l'Irlande.

BRUTIUM; partie de l'Italie méridionale, où étoient Crotone, Cosence, Rhégio.

C

CAMPANIE. C'est une partie de la Terre de Labour et de la Prin-

cipauté ultérieure dans le royaume de Naples.

CANTABRES ; peuple de l'Espagne Tarragonnoise, dans le Guipuscoa, la Biscaye, la Navarre. Les Romains eurent beaucoup de peine à les subjuguer.

CAPPADOCE ; grande province de l'Asie-mineure, vers le Pont-Euxin. Elle forma un royaume dont la capitale étoit Césarée. Ce pays se nomme aujourd'hui Amazie ou Amnazan.

CASPIENNES (les portes). On appelloit ainsi un passage de montagnes très-difficiles, entre les monts Caspiens et la mer Caspienne. On le place aujourd'hui près de la ville de Derbent.

CAUCASE ; branche du mont Taurus, en Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne.

CÉLÉ-SYRIE ; contrée de Syrie dans une vallée délicieuse. Les limites en sont peu connues. Voyez SYRIE.

CELTIQUE. Voyez GAULE.

CHALDÉE. Voyez BABYLONIE.

CHERSONNÈSE. On donnoit ce nom à plusieurs presqu'îles. Chersonnèse *Cimbrique* (le Jutland) ; —

Taurique (la Crimée); — *de Thrace* (la Romanie).

CILICIE; province méridionale de l'Asie mineure où étoient les villes de Tarse et d'Issus.

COLCHIDE, nommée ensuite Lazique; pays d'Asie, à l'orient de la mer Noire, aujourd'hui Mingrelie.

COMAGENE; province de Syrie, près l'Euphrate.

CORCYRE; île de la Grèce, à l'occident de la mer Ionienne, aujourd'hui Corfou.

CRETE; île où l'on comptoit plusieurs royaumes. C'est l'île de Candie, au midi de l'Archipel.

CYRÉNAÏQUE; contrée de la Libie, qui fait aujourd'hui la partie occidentale du pays de Barca.

D

DACE ou DACIE. Ce pays comprenoit la haute Hongrie, la Transilvanie, la Valachie et la Moldavie, au-delà du Danube. Ses habitans étoient connus sous le nom de Gètes. Les Romains ayant abandonné la grande Da-

cie, donneront ce nom à des contrées en deçà du Danube.

DALMATIE ; c'étoit la partie orientale de la Dalmatie d'aujourd'hui et de la Bosnie, avec la Servie occidentale. Ses villes étoient Salone, Belgrade (*Taurunum*), etc.

DARDANIE ; sur les confins de la Macédoine, faisant quelquefois partie de la Dacie. On donne ce nom à d'autres pays.

E

ÉGÉE (la mer) ; c'est aujourd'hui l'Archipel.

EGYPTE. On la divisoit en trois parties : 1°. la basse Egypte, dont les principales villes furent Tanis, Péluse, Canope, Alexandrie ; 2°. la moyenne, où étoit Memphis ; 3°. la haute, ou Thébaïde, où étoient Thèbes, Eléphantis, Silène.

EMILIE ; contrée d'Italie ou de la Gaule Cisalpine, entre le Pô et l'Apenin. Elle comprenoit ce qui fait l'état de Parme, et s'étendoit vers Ravenne.

EPIRE ; contrée de la Grèce, aujourd'hui la basse Albanie. Ambracie (Larta) et Nicopolis (Préveza) bâtie par Auguste après la bataille d'Actium, étoient ses villes principales.

EQUES ; ancien peuple d'Italie, qui habitoit le long de l'Anio, aujourd'hui le Téveron.

ESPAGNE. Les Romains la divisèrent d'abord en deux parties ; l'Espagne, *Ultérieure*, et la *Citérieure* ou Tarragonoise. La première fut ensuite subdivisée en deux provinces, la Lusitanie et la Bétique. (Voyez ces mots). La seconde le fut en trois ; 1°. La Tarrogonoise propre, où étoient Tarragone, Saragosse, Pampelune, Numance ; 2°. la Gallécie, où étoient Brague. Porto, Lugo, Léon ; 3°. la Carthaginoise, où étoient Carthagène, Valence, Tolède.

ETHIOPIE, au midi de l'Egypte. C'est aujourd'hui la Nubie et l'Abyssinie. On y distinguoit les Troglodites, qui habitoient des cavernes sur la côte de la mer Rouge.

ETOLIE ; contrée de la Grèce, sur

le golfe de Corinthe ou de Lépante, aujourd'hui le Despotat, partie de la Livadie.

ETRURIE ; c'est la Toscane d'aujourd'hui, avec la partie de l'Etat ecclésiastique, située à l'occident du Tibre.

EUBÉE ; île de la mer Egée, le long de la Béotie, dont la capitale étoit Chalcis : l'Euripe la séparoit de la terre ferme, (aujourd'hui Négrepont).

F

FALISQUES ; peuple d'Etrurie, sur le Tibre. Faleries étoit leur capitale.

FIDÉNATES, peuple du Latium, dont Fidènes étoit la capitale.

G

GALATIE ou GALLO-GRÉCE, province de l'Asie-mineure où s'établirent les Gaulois. Sa capitale étoit Ancyre, (aujourd'hui Angouri.)

GAULE, divisée en quatre parties, la Belgique, la Celtique, l'Aquitaine, la Narbonnoise ; 1°.

la Gaule *Belgique* comprenoit les pays entre l'Océan, le Rhin, les Vôges, jusques vers la Seine et la Marne ; 2°. la *Celtique*, le milieu et la plus grande partie de la France ; 3°. l'*Aquitaine* étoit située entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées. Ces trois premières s'appeloient Gaule chevelue (*comata*), parce qu'on y portoit les cheveux longs ; 4°. la *Narbonnoise* (appellée aussi *braccata*, du nom d'un habillement) renfermoit le Languedoc, la Provence, le Dauphiné et la Savoie.

Auguste étendit la Narbonnoise jusqu'à la Loire. On fit successivement de nouvelles divisions. A la fin du quatrième siècle, la Gaule étoit divisée en dix-sept provinces : il y eut deux Narbonnoises, trois Aquitaines, trois Lyonnoises, quatre Belgiques, la Viennoise, la Sénonoise, la Séquanoise, etc.

Comme la partie septentrionale de l'Italie étoit peuplée de colonies gauloises, les Romains lui donnèrent le nom de *Gaule cisalpine* : ils appeloient *Tran-*

salpine la Gaule proprement dite, située au-delà des Alpes, relativement à l'Italie.

GERMANIE. Elle comprenoit les pays entre le Rhin, le Danube, la Vistule et l'Océan septentrional. C'est ce qu'on appeloit *grande Germanie*. La *petite* étoit une partie de la Gaule, en deçà du Rhin, où des peuplades des Germains s'étoient établies.

Le Danemarck, la Suède, la Norwège et une partie de la Pologne se trouvoient dans la grande Germanie, mais non l'Allemagne toute entière, au midi.

GRÈCE; partie méridionale de la Turquie d'Europe. On la divisoit en six; la Macédoine, l'Epire, la Thessalie, l'Achaïe, le Péloponèse, les îles.

La *Grande-Grèce* est la partie méridionale de l'Italie, où des colonies grecques s'établirent.

H

HELLESPONT; détroit qui sépare l'Europe et l'Asie, aujourd'hui détroit des Dardanelles. On donna

le même nom au pays situé en Asie sur ce détroit. Les villes de Lampsaque et de Cizique en faisoient partie.

HELVÉTIENS ; peuple celte dont le pays étoit la Suisse d'aujourd'hui, excepté le canton de Bâle.

HÉMUS (aujourd'hui Balkan), montagne qui traverse la Thrace.

HERCYNIE (forêt d'). Cette immense forêt couvroit presque toute l'Allemagne, et s'étendoit depuis l'Alsace et la Suisse jusqu'à la Transilvanie.

HYPANIS ; fleuve de Scythie en Europe, (aujourd'hui le Bog).

HYRCANIE ; province de Perse, au midi de la mer Caspienne, (aujourd'hui Mazanderan ou Tabaristan).

I.

IBÉRIE ; province de l'Asie entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin ; c'est la Géorgie. On donnoit aussi ce nom à l'Espagne, à cause de l'Ebre (*Iberus*).

ILLYRIE. Ce pays, fort étendu après les conquêtes des Romains, fut divisé en huit provinces, qu'on subdivisa encore : 1°. la

Rhétie ; 2°. le Norique ; 3°. la Pannonie ; 4°. la Liburnie ; 5°. la Dalmatie ; 6°. l'Illyrie propre, (où sont Scutari et Durazzo) ; 7°. la Mésie ; 8°. la Dacie. Il étoit borné par le Danube, le lac de Constance et le Rhin, les Alpes, la mer Adriatique, la Grèce et la Thrace.

INDE. Les anciens n'ont guère connu de ce pays que la presqu'île occidentale, et ce qui forme en grande partie les états du Mogol. C'étoit l'*Inde en-deçà du Gange*. Le pays des Brachmanes au-delà du Gange, vers les sources de ce fleuve, est le Tibet ou le pays des Lamas. La presqu'île de Malaca étoit appelée *Chersonnèse d'or*. On mettoit dans l'Inde le pays des *Sines* (des Chinois), qui étoit sans doute la partie méridionale de la Chine, avec la Cochinchine et le Tonquin.

INSUBRIE ; partie de la Gaule cisalpine, habitée par les Gaulois insubres. Milan étoit la capitale.

IONIE ; contrée de l'Asie-mineure, où étoient Milet, Ephèse, Smyrne, etc.

ISAURIE ; pays de montagnes en Asie, aux confins de la Cilicie ; aujourd'hui Sauba, dans la Caramanie.

ITALIE. Ce n'étoit d'abord que la partie méridionale du pays connu aujourd'hui sous ce nom. On divisa ensuite tout ce pays en neuf parties ; 1°. Gaule cisalpine ou *togata* (la Lombardie) ; 2°. Etrurie ; 3°. Ombrie ; 4°. Picenum ; 5°. Samnium et Sabine ; 6°. Latium ; 7°. Campanie ; 8°. Grande-Grèce ; 9°. îles. Auguste en fit onze provinces, et Constantin dix-sept.

JUDÉE, en Asie, aujourd'hui partie de la Sourie.

L.

LACONIE, dans le Péloponèse, pays des Spartiates, aujourd'hui Maïna.

LATIUM ; pays des Latins, des Rutules, des Volsques, des Herniques, ect. C'est la Campagne de Rome et la partie voisine de la Terre de Labour.

LAZIQUE. Voyez COLCHIDE.

LESBOS, aujourd'hui Métélin, île de l'Archipel.

LIBAN. Chaîne de montagnes, aux confins de la Syrie et de la Palestine.

LIBYE, aujourd'hui le pays de Barca, en Afrique.

LIGURIE, aujourd'hui la côte de Gênes, et la partie du Piémont, du Montferrat, du Milanès, située au midi du Pô.

LUCANIE; partie de la Grande-Grèce, où étoient Sybaris, Roscianum (Rossano), etc.

LUSITANIE; province d'Espagne entre le Douro, la Guadiana et l'Océan; elle comprenoit presque tout le Portugal, avec une partie des deux Castilles.

LYDIE; contrée de l'Asie-mineure, où étoit Sardes.

M

MACÉDOINE; entre la Grèce et la Thrace. Les Turcs l'appellent *Makidunia*. Ses principales villes étoient Pella (Jenitza), Thessalonique (Saloniki), etc.

MAURITANIE; partie de l'Afrique, au midi du détroit de Gades (de

Gibraltar.) Les Romains y joignirent une portion de la Numidie. Le tout fut divisé en trois provinces, qui comprenoient les états actuels de Maroc, avec la partie occidentale d'Alger.

MÉDIE ; province de Perse, au nord de la Babylonie. C'est aujourd'hui l'Irak-Agémi.

MÉSIE. Ce pays répond à la Servie orientale d'aujourd'hui, et à la Bulgarie occidentale.

MÉSOPOTAMIE, (aujourd'hui Diarbeck); province d'Asie, entre le tigre et l'Euphrate, où étoient Edesse, Nisibe, Carres, Singare, Atra, etc.

MESSÉNIE, pays des Messéniens, dans le Péloponnèse, à l'occident de la Laconie.

N.

NORIQUE; contrée entre l'Italie et le Danube. C'est une partie des cercles de Bavière et d'Autriche.

NOVEMPOPULANIE, dans la Gaule. C'est la Gascogne, et la Guienne méridionale.

NUMIDIE. Cette partie de l'Afrique

s'étendoit fort loin, avant que les Romains y pénétrassent. Ils la démembrèrent pour agrandir la Mauritanie. Sous Auguste, elle ne faisoit plus que la partie orientale de ce qu'on appelle royaume d'Alger.

O

ORCADES ; îles au nord de la Grande-Bretagne, (aujourd'hui Nrckney.)

P

PALESTINE. Voyez JUDÉE.

PALUS-MÉOTIDES, aujourd'hui mer de Zabache ou d'Azow, qui communique avec la mer Noire.

PANNONIE ; province de l'Illyrie, au midi de l'Ister (du Danube), comprenant une partie de l'Autriche et de la Hongrie. Ses villes étoient Sirmium (Sirmich), Vindobona (Vienne), etc.

PARTHIE ; pays des Parthes, à l'orient de la Médie. Elle fait partie du Khorassan.

PÉLOPONNÈSE ; grande presqu'île, jointe au reste de la Grèce par

l'isthme de Corinthe. C'est la Morée.

PERGAME, capitale d'un royaume de ce nom, dans l'Asie-mineure, où étoit auparavant le royaume de Phrygie.

PERSE. On donna ce nom aux pays situés au-delà du Tigre jusqu'à l'Indus. La Perse proprement dite en faisoit une province, ainsi que la Médie, la Parthie, la Bactriane, etc. ce qui répond à la Perse d'aujourd'hui, et à une partie du pays des Tartares Usbecks.

PHASE; fleuve célèbre d'Asie, dans le Colchide; aujourd'hui Rione ou Fache.

PHÉNICIE; pays des Phéniciens en Asie. C'étoit une côte étroite entre la Méditerranee et le mont Liban, aujourd'hui comprise dans la Sourie.

PHOCIDE; contrée de la Grèce, à l'occident de la Béotie, où étoient la ville de Delphes, le Parnasse et l'Hélicon.

PHRYGIE; contrée de l'Asie mineure, vers l'Hellespont. Là étoit la fameuse Troie.

Le PONT; partie de l'Asie-mineu-

re, sur les côtes du Pont-Euxin. C'étoit le royaume de Mithridate.

PONT-EUXIN, aujourd'hui la mer noire.

PROPONTIDE ; golfe entre l'Hellespont et le Pont-Euxin ; aujourd'hui mer de Marmara.

R

RHÉTIE ; partie occidentale de l'Illyrie. C'est le pays des Grisons, et une partie du Tirol, de la Souabe et de la Bavière.

RHODOPE ; montagne de Thrace, presque parallèle au mont Hémus, et qui traversoit une province de même nom.

RUTULES, peuple du Latium, dont la capitale étoit Ardée.

S

SABINS ; peuple d'Italie, dont le pays répond à la Sabine, dans l'Etat ecclésiastique, et s'étendoit jusques dans l'Abruzze ultérieure. Ils avoient Cures (Vescovio) Reate, (Rieti), etc.

SAMNIUM ; pays des Samnites en Italie, parmi lesquels on comptoit les Marses. C'est aujourd'hui l'Abruzzè dans le royaume de Naples.

SARMATIE. Les anciens la divisoient en Sarmatie d'Europe et en Sarmatie d'Asie. Celle d'Europe, entre la Vistule, le Danube, le Pont-Euxin, le Tanaïs et les mont Riphéens, comprenoit la Pologne, la Russie d'Europe et la petite Tartarie. Celle d'Asie étoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Kasan, l'Astrakan et la Circassie.

SCANDINAVIE, dans la Germanie septentrionale. C'est principalement la Suède et la Norwège. On l'appeloit aussi Scandie, Baltie.

SCYTHIE ; partie septentrionale de l'Asie, aujourd'hui la grande Tartarie. On y plaçoit la Sarmatie asiatique. On appeloit Sérique la partie la plus orientale, qui s'étendoit au midi jusqu'aux Brachmanes et aux Sines ; c'étoit peut-être la Chine septentrionale. — La *petite Scythie* étoit en Europe, aux embouchures du Danube.

SICAMBRES ; peuple célèbre de la Germanie occidentale, qui, avec d'autres Germains, formèrent la ligue des Francs.

SOGDIANE ; province de Perse, entre l'Oxus (Gihon) et le Jaxartes (Sion). La capitale étoit Maracandan, aujourd'hui Samarkand.

SYRIE. Ce pays d'Asie, que les Romains appellerent Orient, se divisoit d'abord en Syrie, Phénicie et Palestine. On fit de nouvelles divisions La première partie fut subdivisée en cinq provinces ; 1°. Syrie propre, où étoient Antioche, Seleusie, Emèse, villes situées sur l'Oronte (l'Assi) ; 2°. Comagène ; 3°. Osroène ; 4°. Palmyrène ; 5°. Phénicie Damascène, autrefois Céle-Syrie, où étoient Damas et Héliopolis (Balbeck).

T

TANAÏS, aujourd'hui le Don, fleuve qui se jette dans la mer de Zabache.

TAURUS ; chaîne de montagnes en

Asie, dont les branches avoient différens noms.

THÉBAÏDE, contrée de la haute Egypte, vers l'Ethiope. Elle avoit Thèbes pour capitale.

THESSALIE, province de la Macédoine, au midi de ce royaume, dont elle étoit séparée par des montagnes; aujourd'hui la Janna.

THRACE. C'est la Romanie et la Bulgarie occidentale d'aujourd'hui. Sous les empereurs Romains, elle fut divisée en six provinces; 1°. Thrace propre, près de la Macédoine; 2°. Rhodope; 3°. Europe, où étoit Byzance; 4°. Hémimon; 5°. seconde Mésie, 6°. petite Scythie, près des bouches du Danube.

Lac de TRASIMÉNE, aujourd'hui de Pérouse.

V

VÉNÉTIE. Ce pays peuplé par les Gaulois *Venètes*, comprenoit l'état de Venise et une partie du Mantouan, du Mi-

lanès, du Ferrarois. Mantoue étoit une de ses villes.

VOLSQUES ; peuple du Latium. Ils avoient Anxur (Terracine), Arpinum (Arpino), Cassinum (le mont Cassin.)

Fin de la Table géographique.

INTRODUCTION.

UNE immense carrière s'ouvre devant nous. C'est l'espace des siècles et de l'univers que nous devons parcourir ; et la connoissance du genre humain est le but de nos recherches. Sans doute nul objet ne mérite davantage la curiosité de l'homme. Il peut contempler avec fruit les phénomènes du ciel, les productions de la terre, toutes les richesses, toutes les beautés de la nature, ce magnifique spectacle où brillent la grandeur et la sagesse du créateur. Mais la naissance, les progrès, la chute des nations et des empires ; les effets divers des passions et du génie ; la variété prodigieuse des lois, des mœurs, des usages, des opinions ; les événemens qui ont tant de fois changé la face du monde ; en un mot, les objets que l'histoire lui met sous les yeux, ont des rapports plus intimes avec lui-même. En les ignorant, il seroit comme étranger dans sa pa-

Combien l'histoire intéresse l'humanité.

Elle fait connoître l'homme.

trie ; il ne connoîtroit point l'humanité ; il manqueroit de lumières pour remplir la destinée qui l'unit à ses semblables. *L'histoire* *, dit Cicéron, *est le flambeau de la vérité ; elle enseigne l'art de bien vivre.* Cet éloge en fait sentir tous les avantages.

Ses effets sur l'esprit et sur le cœur.

Y a-t-il, en effet, une erreur et un préjugé nuisible, dont elle ne puisse nous garantir par le tableau des illusions et des folies qui ont égaré les hommes ? Y a-t-il un vice dont elle ne peigne, dans une foule d'exemples, la difformité et les malheurs ? une vertu, dont elle n'inspire l'amour, en consacrant la mémoire des personnages vertueux ? une seule circonstance de la vie, à laquelle ne s'appliquent utilement ses leçons ? Et depuis le trône des rois jusqu'au cabinet du philosophe, où trouver un état qui n'ait plus ou moins à profiter des secours qu'elle procure ?

Mais on se perdroit dans l'immensité de cette carrière, si on

---

* *Lux veritatis, magistra vitæ.* Cic. de Orat. II. 9.

y marchoit au hasard et sans principes. Deux règles importantes dirigeront notre étude. La première sera de chercher le vrai en tout ; la seconde, de nous borner à l'utile. Autrement, l'histoire même deviendroit une source d'erreurs, et ce qu'elle renferme d'excellent s'évanouiroit par le mêlange des choses frivoles.

Deux règles de cette étude, chercher le vrai, et se borner à l'utile.

Quoique chaque historien fasse profession d'écrire la vérité, la plupart des anciennes histoires sont remplies de fables. Le mensonge se produit encore quelquefois sous la plume des écrivains modernes. Il suffit qu'un auteur connu ait publié des erreurs, pour que d'autres les répètent avec une aveugle confiance. L'autorité en impose ; on aime mieux croire que d'examiner. Ainsi tout ce que l'intérêt, la vanité, la superstition, l'ignorance, l'esprit de parti, les préjugés populaires, ont enfanté et accrédité d'imposture, se trouve tellement incorporé avec le vrai, qu'ils passent ensemble de siècle en siècle. Ne voyons-nous pas tous les jours des relations contradictoires du même fait, des

Erreurs sans nombre mêlées à l'histoire ancienne.

peintures opposées de la même personne, des fausses tés palpables qui circulent dans les cercles, et qui trouvent place dans les livres? Jugeons par-là des erreurs sans nombre que l'antiquité nous a transmises. La révélation seule est essentiellement vraie : tout le reste a été souvent mêlé de faux.

Sources des erreurs et des mensonges dans l'histoire.

S'il n'y avoit eu que les historiens judicieux, attentifs, éclairés, sincères, il suffiroit de recueillir les principaux traits de leurs ouvrages, pour former un tableau fidèle des nations et des événemens qu'ils ont décrits. Malheureusement les uns ont cherché à plaire par le merveilleux, les autres à flatter leurs concitoyens par des chimères; ceux-là à cimenter les superstitions dont ils profitoient; ceux-ci à satisfaire des haines nationales ou personnelles; d'autres, follement crédules, ont débité de bonne foi toutes les traditions reçues; d'autres, artificiellement politiques, ont couvert de nuages les vérités contraires à leurs intérêts et à leur parti. Enfin, la plupart ont manqué de secours, et plusieurs de sincérité et de droiture. Il faut donc se tenir toujours

Il faut donc examiner et choisir.

sur ses gardes, consulter sans cesse la critique et la raison, soit pour se garantir de l'erreur, soit pour démêler, sur-tout parmi les fables et les préjugés antiques, ce qui mérite une place dans l'histoire. Ces fables peuvent y entrer; mais comme des monumens de la foiblesse de l'esprit humain, et comme des preuves de la nécessité de l'examen, sur toutes les matières où le sceau de la vérité divine n'est point imprimé.

Le scepticisme aussi peu raisonnable qu'un excès de crédulité.

Du reste, le scepticisme ne seroit pas moins déraisonnable, en fait d'histoire, qu'une crédulité aveugle. Parce qu'il y a beaucoup de fictions, faut-il donc ne rien admettre de certain? Suffit-il pour rejeter un fait qu'il ait peu de vraisemblance? La qualité et le nombre des témoins ne doivent-ils pas confirmer le témoignage? Des contemporains éclairés, désintéressés, se tromperont-ils, pourront-ils tromper l'univers sur des événemens publics? Enfin, l'expérience n'apprend-elle pas qu'on s'abuse également en ne croyant rien, comme en croyant tout? Ce qu'Hérodote nous a transmis des annales égyptiennes est en

Hérodote en est la preuve.

partie fabuleux. Il semble d'abord qu'on doive également se défier de ce qu'il rapporte des monumens de l'Egypte. Cependant les pyramides durent encore après tant de siècles ; elles déposent en faveur de l'historien. Les prêtres du pays l'avoient induit en erreur par leurs chimériques traditions ; mais ce qu'il avoit vu lui-même étoit vrai, et il l'a décrit avec vérité. Sans discuter une matière si féconde, j'ajoute seulement qu'on peut s'instruire, en raisonnant même sur des faits probables, dont la certitude n'est pas établie. Combien ne sont-ils pas encore au-dessus des fictions romanesques?

Laisser aux savans les recherches d'érudition.

Autant il importe de chercher le vrai, autant il est nécessaire de se borner à l'utile ; seconde règle de notre étude. Que des gens de Lettres se livrent au goût des recherches minutieuses, qu'ils s'enfoncent dans les profondeurs de l'érudition, qu'ils embrassent tous les détails historiques : peut-être en recueilleront-ils peu de solides avantages ; mais ils sont les maîtres de leur loisir, et l'on doit respecter leurs travaux, dès qu'il en

résulte une augmentation de connoissances dans le monde littéraire. Les anciens érudits, dont les ouvrages sont maintenant négligés, ont rendu service au public, en défrichant des terres incultes où naissent aujourd'hui des précieuses moissons. Les savans modernes, en faisant plus d'usage de la critique, nous ont encore procuré plus de véritables richesses. Il ne reste qu'à tirer de leurs travaux tout le fruit possible ; et à mettre en œuvre, pour nos besoins, ce que d'autres ne saisissent que comme la pâture d'une vaine curiosité.

N'apprendre que ce qu'il est possible et utile de retenir.

La mémoire est communément trop foible, pour se charger d'une vaste érudition ; l'esprit trop borné, pour appercevoir distinctement une grande multitude d'objets confondus ensemble. D'ailleurs les devoirs d'états ou de société laissent à peu de personnes le tems de suivre l'histoire dans ses longs détours. Vouloir apprendre plus qu'on ne peut retenir, c'est le moyen de ne rien savoir, ou ce qui est presque la même chose, de savoir mal. Et quand on pourroit tout retenir, ne vaut-il pas mieux

apprendre à penser ? Rarement aux prodiges de mémoire s'est réunie la justesse du discernement. Quiconque souhaite de s'instruire pour son bien, doit se prescrire l'ignorance de plusieurs choses. Il s'en consolera bientôt s'il est sage.

Critique du plan d'étude de Langlet-Dufresnoy.

Je ne conçois pas le plus d'étude proposé par le Docte Langlet-Dufrenoy, à la tête de ses *Tablettes chronologiques*. Il veut qu'on lise tous les auteurs originaux : (bonne règle, quand on peut la suivre). Il mesure ensuite le tems que demande cette étude, et il le fait avec une étrange économie. Pour Hérodote, par exemple, il assigne douze jours ; dix, pour Thucydide ; six, pour Xénophon, vingt, pour Tite-Live, avec les supplémens ; dix, pour Polybe ; autant pour Tacite, etc. On diroit que ces historiens se lisent comme d'agréables romans ; et qu'après les avoir feuilletés d'un bout à l'autre, le lecteur doit les avoir dans la tête, bien compris et bien digérés. Mais outre que les originaux ne sont point à la portée de tout le monde, des lectures si rapides, sans un miracle

iiracle de facilité et de pénétra-
on, quel effet produiroient-elles?
n fatras d'idées confuses, et de
ıots, qui étoufferoient le bon
ens, loin de procurer des lumiè-
es. La simple science du monde
st préférable à ce savoir pédan-
esque, dont il ne faut attendre
ue des ronces pour la société.

Objets les plus dignes d'attention.

Quand on a le bonheur de pou-
oir, remonter aux sources et étu-
lier les originaux; il importe en-
ore de préférer l'utile aux objets
le pure érudition. Que sera-ce,
i les moyens et le tems nous man-
uent pour une étude de la plus
rande étendue! C'est alors sur-
ɔut que le besoin doit nous fixer
es limites. Or la connoissance des
ommes et de ce qui intéresse
rincipalement le genre humain;
s ressorts des passions et les
ux de la fortune; les vices et
s vertus des peuples et des per-
ɔnnages célèbres; l'influence des
is et des coutumes, la nature
s gouvernemens, les principes
les vues de la politique, les
uses de la grandeur et de la
cadence des états; les révolu-
ns opérées, ou par le tems, ou

par les armes, ou par des causes morales ; les événemens suivis de grands effets ; les monumens de la folie, et ceux du génie et de la sagesse : voilà ce que tous en général ont intérêt de connoître, puisque rien n'est plus propre à former l'esprit et le cœur, et à développer les talens, ainsi que les vertus sociales. Chacun en particulier cherchera dans l'histoire les instructions relatives directement à son état. Mais on est homme et citoyen avant tout le reste. Perfectionnons ces premières qualités : les autres ne resteront pas sans culture.

Incertitude des systèmes chronologiques

En partant de nos principes, en nous bornant aux choses utiles et vraies, nous ne perdrons pas le tems à la suite d'une foule de savans auteurs, qui ont consumé leurs jours dans les ténèbres de l'ancienne chronologie. Le dessein d'accorder ensemble les divers historiens, et de concilier avec l'histoire sainte les antiquités profanes, a fait éclore plus de soixante et dix systèmes, dont le nombre seul démontre le peu de solidité ; car, s'il étoit possible de débrouiller ce chaos, tant d'érudition et de calculs n'abouti-

roit-il qu'à des systèmes contradictoires ?

La différence qui se trouve entre le texte hébreu des livres sacrés, le texte samaritain et la version des Septante, sert de fondement aux suppositions et aux conjectures. Ussérius, célèbre anglais, conformément à l'hébreu, fixe le commencement de l'ère chrétienne, ou la naissance de Jesus-Christ, à l'an du monde 4004. La plupart des partisans du samaritain, entre-autres les auteurs anglais de l'histoire universelle, placent cette époque l'an 4305. Les copies ordinaires des Septante la fixent à l'an 5270 ; et le P. Pezron, amplifiant le calcul des Septante, la recule jusqu'à l'an 5873. Ainsi entre les Septante de Pezron et l'hébreu d'Ussérius, la différence est de 1869 ans, sur moins de six siècles. Les chronologistes, les plus entêtés de leurs systèmes réussissent beaucoup moins à les prouver solidement qu'à détruire ceux de leurs adversaires. Tous ont une infinité d'objections à résoudre. Le grand Newton qui s'est engagé dans cette carrière, et qui diminue encore la durée du monde, déjà si cour-

Différence entre les trois textes de l'écriture sainte.

te, Newton lui-même ne peut guère qu'augmenter nos doutes.

La révélation doit faire des saints, et non des savans.

Plus on imaginera d'hypothèses, d'après quelques passages des livres sacrés, plus les doutes se multiplieront. La providence a voulu que la révélation fît des saints, non des savans. Adorons ses oracles et ses mystères; mais ne cherchons point à expliquer ce que nous trouvons d'inexplicable : sans quoi nous devons craindre de tomber bientôt dans l'absurdité; comme le savant Pétau, qui, resserré par les limites du texte hébreu, et peuplant la terre au gré de son imagination trop féconde, lui donne, en moins de trois siècles après le déluge, cent cinquante fois plus d'habitans qu'on n'en suppose aujourd'hui. *

Idée chimérique du P. Pétau.

Nouveauté du monde, prouvée par toutes les histoires, quoique les époques soient incertaines.

Les histoires profanes concourent, avec la bible, à prouver une destruction presque totale, et une reconnoissance du genre humain. Presque toutes représentent les nations, d'abord sauvages, acquérant peu-à-peu les arts les plus nécessaires, et parvenant aux sciences après une longue barbarie. On voit l'enfance de celles mêmes qui préten-

* *Doct. Temp lib. 9. c. 14.*

dent remonter à des siècles infinis. C'en est assez pour satisfaire une curiosité raisonnable. Mais quand le monde a-t-il commencé ? quand le déluge a-t-il dépeuplé la terre ? quand et comment se sont formées les nouvelles nations ? En vain s'efforceroit-on de le savoir, puisque nul monument sacré ni profane n'a fixé avec précision ces époques.

A l'exemple de ses prédécesseurs, l'illustre Bossuet date cependant de la création du monde, et fait marcher toute l'ancienne histoire sous des époques tirées principalement des livres saints, le déluge, la vocation d'Abraham, Moyse, ou la loi écrite, etc. Il franchit d'un saut les difficultés immenses dont nous venons de parler; et suivant la chronologie de l'hébreu, avec Ussérius, il suppose que tout s'arrange de soi-même dans un espace si étroit. Mais quelque respectable que soit l'autorité de ces grands hommes, leur système chronologique n'en est pas moins difficile à soutenir : fût-il même le plus vraisemblable, ce ne sera jamais qu'un système ; or qu'est-il besoin d'en avoir un ? En toute matière, principalement en fait d'his-

La méthode de Bossuet, pour les époques, est susceptible de critique.

toire, avouons sans peine notre ignorance, plutôt que de donner pour vraies des choses tout au moins douteuses.

S'il convient de mêler l'histoire sainte avec la profane.

D'ailleurs, le mélange de l'histoire sainte avec la profane, est peut-être aussi mal entendu que celui de la théologie avec la philosophie. Tout est surnaturel d'un côté, tout est naturel de l'autre; là, on exerce la foi; ici, la raison: il faut étudier sa religion dans la bible avec une humble docilité: il faut s'instruire dans les historiens avec une libre et courageuse critique. En confondant deux études si disparates, on risque également et d'altérer la simplicité de la foi, et de changer l'histoire en frivoles conjectures.

Plan de cet ouvrage.

Pour éviter ce double écueil, nous ne daterons ni de la création, ni du déluge; nous ne parlerons des Juifs qu'autant qu'ils entrent dans notre plan général; nous exposerons brièvement, sans ordre chronologique, et sans confondre les sujets, ce qui mérite le plus d'être observé dans les anciens peuples, jusqu'aux Grecs et aux Romains, dont l'histoire nous conduira à celle des nations modernes, qui nous intéresse principalement.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les Anciens Peuples.

LA plupart des anciennes traditions parlent d'un tems où les hommes dispersés, errans dans les bois, environnés de périls et de besoins, uniquement occupés des moyens de pourvoir à leur subsistance et à leur conservation, étoient presque réduits à l'instinct des animaux, et suivoient brutalement le penchant de la nature, sans connoître ni règles, ni lois, ni subor-

Les hommes, d'abord sauvages dans plusieurs pays.

dination, ni arts, ni aucun lieu de société permanente. On voit encore en plusieurs contrées des vestiges de cet état sauvage, si humiliant pour le genre humain.

Commencemens de la société.

Cependant l'homme est né sociable. Un sentiment naturel le rapproche des individus de son espèce. L'affection pour une femme et pour des enfans le dispose à des liaisons plus étendues. Les besoins et les secours réciproques unissent çà et là un nombre de ces sauvages, tantôt pour se défendre contre la cruauté des bêtes féroces, tantôt pour se procurer la nourriture nécessaire. Plus ils sentent les avantages de cette union, plus ils en serrent les nœuds. Quelques conventions tacites forment leurs premiers engagemens; quelques coutumes grossières leur tiennent lieu de police. Ce n'est encore qu'une ébauche de société, qui ne détruit point la barbarie, et ne forme point les mœurs : tout se rapporte, tout se borne aux besoins physiques. Si la faim sollicite à manger de la chair humaine, si l'habitude en fait prendre le goût, on sera peut-être sans scrupule an-

thropophages. L'histoire des quatre parties du monde fournit plus d'un exemple de cet horrible attentat contre la nature. A quel excès l'homme ne s'accoutume-t-il pas, quand il y est poussé par les circonstances, et que nul frein ne l'arrête ? Anthropophages.

Pour transformer en nations de petites peuplades isolées, pour en faire des empires, en un mot pour civiliser les hommes, il a fallu que plusieurs arts naquissent les uns après les autres, et amenassent l'agriculture, véritable source des lois civiles. Il a fallu auparavant qu'on mît un frein à la passion fougueuse de l'amour, et que le mariage fût solidement établi ; qu'on eût déjà les notions et la pratique d'une forme quelconque de gouvernement ; que les langues fussent nées, et les connoissances multipliées à un certain point ; qu'on fût enfin sorti de la barbarie sauvage où sont encore presque tous les Américains. Et de là quelle distance ne reste-t-il pas jusqu'à l'invention de l'écriture, ou de l'art de conserver le souvenir des faits et des pensées mêmes ? Cet Les nations civilisées par le mariage, l'agriculture et les arts.

L'écriture inventée fort tard ; preuve de l'incertitude des anciennes histoires.

art est sans contredit un des plus grands efforts du génie, cultivé par d'autres arts. Les premiers historiens profanes n'ont donc pu écrire que long-tems après la naissance des états; ils n'ont pu avoir pour matériaux que des traditions vagues et confuses. Aussi n'ont-ils guère débité qu'un tissu de fables sur les antiquités de leur patrie.

Les Grecs amis des fables.

Ces fables recueillies et sans doute amplifiées par les Grecs, plus amis du merveilleux que du vrai, ont entièrement défiguré l'histoire ancienne. Saisissons le peu de vérités importantes qu'elles enveloppent et renonçant aux discussions inutiles, commençons par les Egyptiens, non qu'ils soient le plus ancien peuple, mais parce qu'ils offrent une plus riche matière d'instructions.

EGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne histoire d'Égypte.

L'EGYPTE, partie de l'Afrique, la plus voisine de l'Asie, est devenue célèbre dans l'histoire. Un ciel serein, une terre fertile, des plantes et des fruits aussi agréables que salubres, y contribuoient au bonheur de ses habitans. Mais il avoit fallu des prodiges d'industrie, pour la rendre habitable à tout un peuple. Le Nil, en l'inondant, lui procure toutes ses richesses, et supplée aux pluies dont elle est privée. Ce fleuve a sa source dans une montagne d'Abyssinie, d'où il n'arrive en Egypte qu'après s'être précipité par sept cataractes, avec un bruit qu'on entend de quelques lieues. Il commence à s'enfler dès le mois de mai; et par une crue presque insensible d'abord, il parvient à

Avantages de l'Egypte.

Le Nil.

la hauteur nécessaire pour le débordement, qui dure depuis la fin de juin jusqu'en octobre.

Causes et effets des débordemens du Nil.

Les anciens ignorant les causes de l'inondation, en ont imaginé de fausses, comme il arrive toujours quand on veut substituer les conjectures aux faits. Nous savons aujourd'hui qu'il pleut en Ethiopie cinq mois de l'année, depuis avril jusqu'en septembre. C'est tout le secret des débordemens du Nil. Le précieux limon qu'il dépose sur les campagnes produit la fertilité de l'Egypte. Des terres arides et sabloneuses deviennent ainsi les meilleures terres du monde, et il ne faut que semer presque sans culture, pour recueillir en peu de tems toutes les productions naturelles.

Spectacle singulier de l'Egypte.

Après avoir vu l'Egypte pendant l'été, comme une mer parsemée de villes, de villages et de bosquets, espectacle unique et merveilleux; on la voit en hiver comme une plaine riante, couverte de troupeaux, de laboureurs, d'arbres odoriférans, orangers, citronniers, etc. dont les fleurs parfument l'air de tous côtés. Les

voyageurs modernes en font à-peu-près la même description que les anciens.

Chronologie fabuleuse des Egyptiens.

Ce beau pays, une des premières demeures du genre humain civilisé, devoit être le pays des fables. L'ancienne chronologie des Egyptiens remontoit à des siècles sans nombre. A la vérité, les prêtres de Thèbes, selon le rapport d'Hérodote, qui s'étoit instruit sur les lieux, ne donnoient que onze mille trois cent quarante ans de durée à leur monarchie. Mais d'autres se contentoient à peine de cent mille ans. Depuis leur premier roi jusqu'à Séthon, ils comptoient exactement 341 générations, 341 rois, 341 pontifes; calcul dont l'absurdité paroît sensible par la répétition seule du même nombre.

Les dynasties de Manéthon rejettées par les uns, reçues par les autres.

Manéthon, prêtre d'Égypte, qui écrivoit environ trois siècles avant Jesus-Christ, et dont l'autorité paroît respectable, même à l'historien Josephe, raconte que l'Egypte fut gouvernée d'abord par des dieux et des demi-dieux. Vulcain, le premier de tous, régna, selon lui, neuf mille ans. A ces

divinités chimériques, il fait succéder trente et une dynastie; nommant les princes de chacune, et supposant qu'ils ont régné successivement sur l'Egypte entière, dans l'espace de plus de cinq mille ans. Pétau et d'autres savans rejettent ces dynasties comme fabuleuses. Marsham et Pezron les admettent, comme vraies. Ils conjecturent qu'au lieu d'être successives, elles ont été collatérales; c'est-à-dire, qu'elles ont régné en même-tems, et ils déploient toute leur érudition pour les concilier avec la chronologie de l'écriture.

Combien le travail des savans est stérile sur cet objet.

Mais des annales pleines de noms, et presque entièrement vides de faits, peuvent-elles mériter une étude si profonde? Les érudits, comme les géomètres, cherchent souvent à se signaler par des prodigieuses combinaisons, qui ne produisent que de l'étonnement. Du moins les derniers démontrent la vérité de leurs calculs, au lieu que les premiers rendent à peine leurs conjectures vraisemblables, quand ils se plongent dans l'abyme des siècles.

L'Egypte du tems d'Abraham, faisoit déjà un royaume, et les Hébreux ne faisoient pas même un corps de nation. Cette preuve d'antiquité est assez frappante, d'autant plus que la vulgate ne met que quatre-vingt-six ans entre la vocation d'Abraham et le déluge.

L'ancienneté de l'Egypte, selon l'écriture.

Passons sur les fables, d'Isis, d'Osiris, de Typhon, d'Hermès (autrement appellé Mercure, Thoth, Trismégiste), auxquels les Egyptiens attribuoient presque toutes les sciences et tous les arts, et dont les livres, suivant Manéthon, étoient au nombre de plus de trente-six mille cinq cents *. Il suffit d'observer qu'Osiris, selon les Egyptiens, avoit policé la nation encore sauvage; qu'Isis sa femme et sa sœur partageoit avec lui les honneurs divins; que ce dieu, ayant entrepris de civiliser les autres peuples par les charmes de l'éloquence, de la poësie et de la musique, fut tué par son frère

Isis, Osiris, Hermès, etc. déifiés pour leurs services.

* Les savans croient qu'il y a eu plusieurs Hermès, comme plusieurs Zoroastres en Perse.

Typhon, au retour de ses glorieux voyages ; enfin que les principaux dieux furent des hommes divinisés, pour avoir rendu de grands services au genre humain. Osiris, avoit, dit-on, inventé le labourage, la manière de faire le pain, et de préparer la laine des animaux ; Isis, l'usage des simples dans la médecine, l'art de filer le lin et le chanvre ; de faire la toile et de la coudre ; inventions dignes de consacrer leur mémoire.

Intervalle depuis Ménès.

Depuis Ménès, premier roi d'Egypte, à qui l'on a donné vraisemblablement les noms d'Osiris et de Bacchus, jusqu'au célèbre Sésostris, nous trouvons un immense intervalle, où l'on place les rois *pasteurs*. On appella ainsi des Arabes, qui firent la conquête de l'Egypte, et y régnerent trois cents ans. Rien ne fixe d'ailleurs l'attention, excepté le palais ou tombeau d'Osymandias, et le lac Mœris. Dans le palais d'Osymandias, étoit la plus ancienne bibliothèque du monde, avec cette inscription ? *Remèdes de l'Ame* ; inscription vraie et sublime, pourvu qu'on l'applique aux bons ou-

Bibliothèque d'Osymandias.

vrages, les autres étant un poison plutôt qu'un remède. Le lac, creusé par les ordres de Mœris, au milieu duquel s'élevoient deux pyramides, recevoit les eaux du Nil, soit pour obvier aux inconvéniens d'une inondation trop grande, soit pour suppléer à un trop petit débordement ; car il faut que le Nil monte au moins à quinze coudées, pour qu'il n'y ait pas de disette. Si l'on en croit Hérodote et Diodore de Sicile, que Bossuet a bien voulu copier, ce lac avoit trois mille six cent stades, ou cent quatre-vingt lieues de tour, et trois cents pieds de profondeur. C'est une exagération incroyable. Pomponius Méla, un des meilleurs géographes de l'antiquité, réduit à vingt-mille pas toute la circonférence du lac Mœris, et les rélations des voyageurs modernes lui donnent douze ou quinze lieues seulement *. On voit ici à quelles erreurs nous exposent les anciens, lorsqu'on admet sans examen leur témoignage.

Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens.

Ce qu'ils rapportent de Sésostris n'est pas plus croyable. Le père

Fables débitées sur Sésostris.

* Voyage de Lucas, t. 3.

de ce conquérant, averti par un oracle de la destinée de son fils, lui donne une éducation propre à en faire un héros. Tous les enfans nés le même jour que Sésostris, sont élevés dans les exercices violens et dans les travaux militaires. A peine est-il monté sur le trône, après la mort de son père, qu'il entreprend la conquête du monde. Ses jeunes compagnons, au nombre de dix-sept cents *, deviennent les capitaines de ses troupes : six cent mille hommes de pied, vingt-quatre mille chevaux, vingt-sept mille chariots de guerre, composent l'armée. Une flotte nombreuse couvre la mer. Sésostris subjugue d'abord l'Ethiopie, passe en Asie, pénètre dans l'Inde plus loin que n'avoient été Bacchus et Hercule ; il attaque les Scythes,

Ses conquêtes.

* L'auteur de l'*Origine des lois, etc.* prouve par un calcul judicieux, que si ce nombre étoit juste, selon la supposition de Diodore, il devoit y avoir en Egypte 60 millions d'habitans. Or cet historien n'y en compte que sept millions dans les tems les plus heureux.

la Colchide, la Thrace, obligé de revenir sur ses pas, presque sans aucun fruit de ses victoires, il trouve une conspiration formée contre lui par son frère Danaüs ou Armaïs : il la dissipe, et ne s'occupe qu'à rendre heureux ses états, après avoir porté si loin la désolation et les horreurs de la guerre. Des temples magnifiques, des canaux sans nombre, de vastes chaussées sur lesquelles on bâtit des villes, de bonnes lois sur-tout, sont des monumens de sa profonde sagesse. Aussi observe-t-on qu'il avoit appris de Mercure la politique et l'art de régner.

Son retour et ses ouvrages.

On ajoute cependant que lorsqu'il alloit au temple, il faisoit traîner son char par les princes vaincus, et qu'en cela il signaloit sa grandeur : c'étoit plutôt signaler sa barbarie. On dit encore que pour ménager son peuple, il ne fit travailler à ses ouvrages que des étrangers et des captifs : il mériteroit par-là plus d'éloges, si l'humanité ne lui reprochoit tant de victimes d'une injuste ambition.

Son orgueil barbare.

Il ne fait travailler que les étrangers à ses ouvrages.

Comme les moindres rapports suffisent quelquefois aux savans

Conjecture frivole sur Sésostris.

pour combiner un système, le P. Tournemine juge, et Rollin après lui, que Sésostris est vraisemblablement ce roi d'Egypte qui le premier accabla les Israélites de travaux. Quelle apparence qu'un conquérant si fier et si redoutable, ait pu dire des Israëlites : *Ils sont plus forts que nous* (1) ?

Tout ce qu'il me semble pouvoir assurer, c'est que les Egyptiens ont eu un Sésostris ; que ce prince fit des choses mémorables, qu'il fut conquérant et législateur ; mais que sur l'étendue de ses conquêtes et les circonstances de sa vie, il n'y a guère que des fables contradictoires. Après lui, le royaume alla toujours en déclinant. Voilà le fruit ordinaire des grandes conquêtes.

Psammétiticus. L'histoire d'Egypte s'éclaircit.

La suite de l'histoire égyptienne, telle qu'on la trouve dans Hérodote, instruit par les prêtres d'Egypte, est également fabuleuse. Les ténèbres se dissipent un peu au règne de Psammétiticus, 670 ans avant Jesus-Christ. Ce prince ouvrit ses portes aux étrangers ; la nation entra en commerce avec

(1) Exod. 2. 1.

les Grecs. C'est ici néanmoins qu'Hérodote place un conte fort singulier. Il assure que Psammé-ticus, curieux de savoir quelle étoit la plus ancienne nation du monde, s'avisa de faire élever deux enfans, de manière qu'ils n'entendissent pas proférer une seule parole. A l'âge de deux ans, ils s'écrièrent à la fois *beccos*, qui signifie en phrygien du pain, et dès-lors les Egyptiens cédèrent le pas aux Phrygiens sur l'antiquité; *expérience fort extraordinaire*, dit Rollin, *si pourtant ce fait doit paroître digne de foi.* Peu s'en faut que l'auteur français n'adopte la fable d'Hérodote, dont-il rapporte au long les circonstances. Un savant nommé Goropius Bécanus, est allé plus loin. Il tire du même récit une preuve, que le haut allemand est la mère langue, parce que *bec er* en cette langue signifie un boulanger.

Conte d'Hérodote sur la langue la plus ancienne.

Néchos, fils de Psammétiticus, entreprit un canal de communication du Nil à la mer Rouge. On attribue à Sésostris ce grand projet; et il y auroit eu sans doute plus de gloire à l'exécuter, qu'à élever des pyramides énormes qui étoient

Entreprises de Néchos.

des monumens de tyrannie. Néchos y renonça, après avoir perdu, dit-on cent vingt-mille hommes dans les travaux. Sous son règne et par ses ordres des navigateurs phéniciens firent le tour de l'Afrique, comme nous le verrons ailleurs. Son génie sembloit fort supérieur à celui de sa nation.

Amasis célèbre, vers l'an 570 avant J. C.

Son fils Apriès fut détrôné par Amasis, dont le règne est célèbre, parce qu'il favorisa le commerce, et attira les Grecs dans son royaume. Solon le visita : Pythagore se fit initier vers le même tems aux mystères des Egyptiens. Quoiqu'affermi sur le trône, Amasis s'aperçut que l'obscurité de sa naissance l'exposoit à une sorte de mépris. La leçon qu'il donna pour dissiper ce préjugé, est remarquable. D'une cuvette d'or, où il se lavoit les pieds, et qui servoit au même usage à ses convives, il fit faire une statue de divinité, qui fût bientôt un objet de culte et d'adoration. Ayant assemblé ensuite les Egyptiens, et leur ayant dit que le dieu qu'ils adoroient étoit auparant un vase, destiné aux usages les plus vils, il conclut

Solon et Pythagore en Egypte

Trait d'Amasis pour se faire respecter.

qu'on devoit respecter le roi, quelle que fût son origine. La sagesse du gouvernement contribua sans doute davantage à fixer la vénération des peuples.

L'Egypte asservie par les Perses.

Le règne de Psamménius, fils d'Amasis, est l'époque de l'asservissement de cette fameuse monarchie. Cambyse, roi de Perse, fils de Cyrus, la subjugua vers l'an 525 avant notre ère. Le dieu Apis fut tué, les temples réduits en cendres, les prêtres fustigés avec opprobre. L'Egypte demeura presque toujours esclave ou tributaire des Perses, jusqu'à ce qu'Alexandre eut renversé leur empire. Elle forma ensuite une nouvelle monarchie dont il sera parlé en son tems.

Passons à l'objet le plus curieux et le plus utile. Le gouvernement, les lois, la religion, les mœurs, les arts et les sciences des Egyptiens, sont véritablement dignes de nos regards. Examinons-les en hommes qui cherchent des principes plutôt que des faits.

CHAPITRE II.

Gouvernement et lois des Egyptiens.

Naissance du gouvernement civil.

QUAND les hommes sauvages se réunirent et formèrent des sociétés; quand l'expérience leur eut appris qu'ils pouvoient acquérir des forces, en se soumettant à des règles, et qu'avec moins de liberté ils auroient plus de bonheur; alors ils se donnèrent un chef, dont le pouvoir fut limité par de certaines conventions. Chez tous les anciens peuples, on trouve le gouvernement monarchique. Sa simplicité le rendoit conforme aux mœurs et aux besoins de ces premiers tems. L'autorité paternelle semble en avoir été la source. Plusieurs familles, formant une société, se gouvernoient comme une seule famille. Un roi devoit défendre et conduire ses sujets, comme un père ses enfans. Enfin, il falloit quelqu'un qui commandât: on se soumit à des rois.

Gouvernement monarchique, le plus ancien et le plus naturel.

Mais

Progrès de la monarchie.

Mais la royauté ne fut d'abord qu'une ombre de ce qu'elle devoit être dans la suite. Plus les peuples se policèrent, plus en général ils furent souples à l'obéissance. D'un côté, la force et la politique ; de l'autre, le bien commun et le consentement des sujets, augmentèrent peu-à-peu la puissance royale. Ce qui fut même quelquefois usurpation dans l'origine, devint juste par le sceau des lois et par l'accord des volontés. On ne porte jamais volontairement le joug de la tyrannie ; mais on s'accoutume volontiers à servir un maître dans lequel on ne voit qu'un protecteur.

Couronne héréditaire.

La couronne, élective au commencement, puisqu'elle étoit un don du peuple, ne pouvoit manquer d'être un jour communément héréditaire, parce que la tranquillité publique exigeoit un ordre de succession. On hérita du droit précieux de commander à une nation entière, comme de celui de succéder aux domaines paternels ; et quoiqu'il y eût en cela des inconvéniens, ils parurent

avec raison supportables, pour éviter de plus grands maux.

Le roi d'Egypte soumis aux lois.

C'est ainsi que la monarchie s'établit en Egypte de temps immémorial. Elle y eut pour fondement les lois, dont l'empire s'étendoit jusques sur les moindres actions du prince. Sa cour ne devoit être composée que de personnes d'un mérite reconnu; excellent moyen, s'il étoit long-temps praticable, d'en bannir le vice et la flatterie. Les mets de sa table, l'emploi de son temps, tout étoit réglé avec une rigide sagesse. On le respectoit trop pour oser lui faire des reproches, en cas de mauvaise conduite; mais on l'avertissoit indirectement de ses fautes. Chaque matin, quand il arrivoit au temple, le grand-prêtre faisoit un discours sur les vertus royales; peignant des plus vives couleurs les excès où l'ignorance et la surprise pouvoient entraîner le prince, le supposant incapable d'y tomber volontairement, et chargeant d'imprécations ceux qui l'y engageroient par de funestes conseils. Après le sacrifice on l'instruisoit encore par la lecture des meilleures

Comment on l'avertissoit de ses devoirs.

maximes, et des traits d'histoire les plus propres à inspirer la vertu. La religion, extrêmement révérée en Egypte, pouvoit rendre cette méthode très-efficace : c'étoit même le plus beau triomphe de la religion, d'assujettir au devoir le cœur altier des souverains. On peut déjà observer ici que les prêtres avoient presque tout réglé dans le royaume.

Pouvoir de la religion.

La coutume de juger les rois après leur mort, ainsi que les derniers citoyens, est généralement vantée comme une institution admirable. Chacun avoit droit de se porter pour accusateur ; le peuple étoit juge : si les preuves paroissoient décisives contre la mort, on le privoit de la sépulture. Par-là, les souverains se trouvoient réellement comptables de leurs actions envers leurs sujets, et l'idée d'un jugement à subir devoit leur faire respecter les hommes et les devoirs : supposé néaumoins, (ce qui paroît fort douteux), qu'on osât flétrir la mémoire d'un mauvais prince, quand son successeur avoit intérêt à la défendre.

Coutume de juger les morts, même les rois.

Préjugé qui rendoit cette coutume utile.

Malgré l'impression que peut produire la crainte de laisser après soi le déshonneur, cette coutume salutaire tiroit peut-être principalement son utilité d'une opinion frivole et absurde. Les Egyptiens croyoient, selon la remarque d'un savant (Goguet), que jusqu'à la putréfaction du corps, les ames y demeuroient attachées : ils regardoient la sépulture comme essentielle au bonheur ; ils esperoient, avec le secours des embaumemens, survivre à eux-mêmes des siècles entiers dans leurs tombeaux. Souvent le monde se gouverne par les préjugés. Quel avantage ne seroit-ce pas, si on les tournoit du moins au bien public ? La persuasion que le bonheur ou le malheur pouvoit dépendre des vivans, devenoit ainsi un des premiers ressorts du gouvernement politique, lié au système religieux.

Le royaume divisé en département.

On attribue à Sésostris la distribution de l'Egypte en trente six *nomes* ou départemens, qu'il confioit aux hommes les plus dignes de commander. Rien n'est plus nécessaire dans un grand état, où

l'œil du prince a besoin de tant d'autres yeux.

Partage des terres.

Les terres étoient partagées entre le roi, les prêtres et les gens de guerre. Un tel partage annonce le despotisme et la superstition, plutôt qu'un gouvernement équitable. Il convenoit, sans doute; que les défenseurs de la patrie fussent personnellement intéressés à sa défense : leur propriété étoit un motif de courage. Mais une propriété si étendue devoit inspirer aussi la mollesse. Les Egyptiens furent un peuple lâche, presque toujours subjugué. Des mercenaires, soumis à une bonne discipline, auroient mieux valu que ces soldats, qui naissoient en quelque sorte moins pour combattre que pour jouir.

Part des soldats.

Grande puissance des prêtres.

Quant aux prêtres, leurs vastes possessions paroissoient d'autant plus sacrées, qu'ils prétendoient les tenir d'Isis elle-même. Le tiers des terres, joint au respect que la religion inspiroit pour eux, et à l'exemption de tout impôt et de toute charge, les rendoit trop puissans, pour que l'autorité du sacerdoce eût un contrepoids dans

l'autorité civile. Aussi ne peut-on s'empêcher de regarder les institutions publiques comme leur ouvrage. Ils gouvernoient les rois et les peuples. Ils étoient à la tête du conseil. Les premières dignités, l'administration de la justice, les archives et les annales; en un mot, les lois et les opinions, se trouvoient, en quelque sorte, dans leurs mains. Je laisse à juger si leurs traditions, recueillies par les Grecs, méritent beaucoup de confiance.

Contradiction au sujet des tributs.

Des historiens assurent que les terres des soldats n'étoient sujettes à aucune taxe; non plus que celles des prêtres. Sur qui tomboient donc les tributs? ou n'y en avoit-il point? D'un autre côté, Hérodote dit que Sésostris avoit partagé les terres, et imposé un tribut selon la quantité de terrain qu'on possédoit. Nous perdrions le tems à éclaircir de pareilles contradictions, si fréquentes dans l'histoire ancienne.

Grand tribunal; manière d'administrer la justice.

Les Egyptiens connurent que le bonheur des peuples policés dépend sur-tout de l'administration de la justice, sans laquelle le crime

impuni entraîneroit bientôt la ruine commune. Leur grand tribunal étoit composé de trente juges choisis dans les trois capitales. Thèbes, Memphis et Héliopolis : (car l'Egypte se divisoit en trois parties, haute, moyenne et basse.) Le prince leur faisoit jurer, en les installant, de ne pas lui obéir, s'il commandoit une sentence injuste. Il fournissoit à leur entretien, et nulle tache d'intérêt ne devoit souiller une si noble profession. De peur que la force et les artifices de l'éloquence ne triomphassent de l'équité, les affaires se traitoient par écrit. La manière même de prononcer les arrêts avoit quelque chose d'auguste et de saint : le président touchoit avec une figure de la Vérité celui dont le droit étoit reconnu. On ne doutoit point que la vérité ne dictât le jugement. Tel est le tableau tracé par les historiens, sinon d'après nature, du moins apparemment d'après les principes et les règles ordinaires. Quand nous parlerons des mœurs de ce peuple, il s'élevera des doutes sur les éloges prodigués à ses magis-

trats. La magistrature, le sacerdoce même participent toujours à la contagion publique.

Lois d'Egypte. De tous les biens de la société, les lois sont, sans contredit, le premier, comme la source de tous les autres. Dans le tems que presque aucune nation n'avoit de police, les lois d'Egypte étoient déjà en vigueur. On faisoit honneur à Ménès de l'établissement du mariage. Le frère et la sœur pouvoient se marier ensemble, parce qu'Osiris et Isis avoient donné l'exemple d'une pareille union. Ainsi les idées superstitieuses consacrent ce que les bonnes mœurs devroient proscrire. La polygamie étoit permise, excepté aux prêtres. Cependant il paroît certain, malgré la pratique commune des orientaux, qu'elle ne s'accorde ni avec le vœu de la nature, ni avec l'intérêt de la société; car le nombre des femelles est à-peu-près égal à celui des mâles, et l'éducation des enfans demande que le père et la mère soient étroitement unis.

Mariage du frère avec la sœur.

Polygamie.

Punition de l'adultère, de la lâcheté, du faux, etc. On punissoit sévérement l'adultère, comme un crime des plus pernicieux par ses effets, puisqu'il

sappe le fondement de l'ordre civil. L'homme qui l'avoit commis étoit condamné à mille coups de verge, et la femme à avoir le nez coupé. On ne punissoit que par des marques d'infâmie les soldats coupables de lâcheté, parce que l'honneur doit surtout animer les gens de guerre. Le calomniateur subissoit la peine qu'auroit subie l'accusé s'il eût été convaincu. On coupoit les mains aux faussaires, aux faux monnoyeurs.

Peine contre l'homicide et le parricide.

La sureté des hommes étant le premier objet de la législation, on punissoit de mort l'homicide, même commis sur un esclave. Quiconque avoit pu sauver un homme attaqué par des meurtriers, et ne l'avoit pas fait, étoit également condamné à mort. Si l'on n'avoit pu empêcher le meurtre, on devoit dénoncer le coupable, sous peine d'être fouetté. La ville la plus proche du lieu où se trouvoit le cadavre, étoit obligé de lui faire des obsèques dispendieuses: nouveau motif de veiller à la conservation des hommes. Un père meurtrier de son enfant, devoit être condamné seulement à tenir

le cadavre embrassé, trois jours et trois nuits de suite, au milieu de la garde qui l'environnoit : on jugeoit, sans doute, que la nature et l'opprobre seroient ses bourreaux. Les femmes grosses n'étoient exécutées qu'après leurs couches, comme l'exige l'humanité.

Education des enfans

Les lois ordonnoient de conserver et d'élever tous les enfans. Nous verrons des peuples inhumains à cet égard, sans aucun scrupule, soit par la difficulté de la subsistance, soit par d'autres motifs moins excusables.

Lois concernant les débiteurs.

Chaque particulier étoit regardé comme appartenant à l'état. En conséquence, les biens, et non la personne du débiteur, répondoient de la dette, et l'on ne cessoit pas ces violences qui causèrent tant de troubles dans l'ancienne Rome. Asychis trouva, dit-on, un moyen efficace de maintenir la sûreté du commerce ; en ordonnant que le débiteur engageroit au créancier le corps embaumé de son père, et que s'il mouroit sans avoir retiré ce gage, il seroit lui-même privé de la sépulture. C'étoit enchaîner les Egyp-

tiens par leur plus grand intérêt, dès que l'opinion pouvoit tout sur eux : mais certainement cette loi ne pouvoit être générale ; ou bien il suffisoit d'engager le corps de quelqu'un de ses ancêtres.

Lois contre l'oisiveté et la mauvaise conduite.

Une des meilleures lois est celle d'Amasis, par laquelle on étoit obligé de déclarer tous les ans au gouverneur de la province sa profession et les moyens dont on subsistoit. Il y avoit peine de mort pour qui ne pouvoit rendre compte de sa conduite, ni montrer qu'il vivoit par des voies honnêtes. La peine, sans doute, étoit excessive, puisqu'on ne sauroit punir autrement les plus grands crimes ; mais le but de cette loi étoit excellent. Elle imposoit la nécessité d'être utile ; elle bannissoit la paresse, la fraude et les autres pestes de la société ; elle rendoit le citoyen comptable de ses actions à la patrie. Solon en fit une loi d'Athènes. Seroit-il donc impossible aujourd'hui de réduire à un travail honnête tant de misérables, que l'oisiveté seule rend dangereux ? et sans les punir de mort, contre le droit de la nature, ne pourroit-

on pas en tirer des services réels, même en les punissant?

Abus des professionshéréditaires.

L'ancienne loi qui établissoit diverses classes de citoyens, entièrement séparées, et qui obligeoit les enfans de suivre la profession de leurs pères, ne mérite pas tous les éloges qu'on lui a donnés. « On faisoit mieux, dit » Bossuet; ce qu'on avoit tou» jours vu faire, et à quoi on » s'étoit uniquement exercé dès » l'enfance. » On faisoit mieux? oui, si on avoit les dispositions nécessaires, et si l'on suivoit de bons modèles. Voit-on aujourd'hui que le meilleur artisan, l'artiste le plus renommé, soient ceux qui ont eu leur atelier pour berceau? Que dirai-je des états où l'étude, la réflexion, les talens; sont d'une nécessité plus indispensable? Une loi pareille en Europe auroit éternisé les abus; auroit mis, comme en Egypte, un obstacle invincible à la perfection en tout genre; auroit enchaîné dans la poussière, ou du moins dans l'obscurité, la plupart des génies qui ont éclairé ou honoré le genre humain.

La vraie politique ne captive pas l'émulation. Elle encourage assez les arts nécessaires, principalement l'agriculture, pour n'avoir pas à craindre qu'on les néglige ; elle apprécie les talens, et leur assigne à tous le rang convenable : mais loin d'élever une barrière odieuse entre les classes de citoyens, elle cherche plutôt à les unir en un même corps ; d'autant plus qu'une classe trop multipliée, deviendroit funeste à celles qui seroient trop peu nombreuses. La confusion des états paroît un mal nécessaire dans les grandes monarchies : c'est aux législateurs à en prévenir les principaux inconvéniens.

L'émulation incompatible avec la séparation des classes.

Selon la plupart des écrivains, toutes les professions étoient honorées en Egypte. D'autres disent qu'on y détestoit celle de berger, quoique les troupeaux fussent en grand nombre, et que la vie pastorale ait eu tant de charmes pour les premiers hommes.

Si toute profession étoit honorée.

Nous pourrions observer bien d'autres abus dans la législation de ce peuple si célèbre. Diodore de Sicile rapporte que les voleurs

Loi favorable aux voleurs.

avoient un chef, dépositaire de tout ce qu'ils déroboient. En s'adressant à lui, et en spécifiant la nature et les circonstances du vol, on étoit sûr de recouvrer ce que l'on avoit perdu : il en coûtoit seulement le quart de la valeur. Si cette coutume avoit passé en loi, voilà donc le vol autorisé en quelque manière, et recompensé. Le témoignage de Diodore est suspect sur une infinité de choses. Mais les admirateurs de la sagesse égyptienne récusent-ils son témoignage ? Avouons que le bien et le mal sont également douteux en plusieurs points essentiels.

Il nous reste à examiner des abus encore plus étranges, ceux de la superstition.

CHAPITRE III.

Religion et mœurs des Egyptiens.

Utilité de la religion.

QUAND on n'envisageroit la religion que comme un des plus forts liens de la société, et un des plus puissans motifs pour attacher aux devoirs ; elle devroit paroître bien

respectable, indépendamment de l'amour et de la reconnoissance qu'exige la divinité. Malheureusement la superstition l'avilit, la dénature, et produit les plus grands maux, en abusant du plus grand bien. L'histoire nous en fournira des exemples innombrables, sur lesquels on ne peut trop insister, si l'on se propose de guérir les hommes d'une sorte de maladie contagieuse, dont presque tous sont les victimes.

La superstition l'altère et devient funeste.

L'intelligence suprême se manifeste dans ses ouvrages. Il suffit de contempler la structure de l'univers, l'organisation de ses habitans, l'ordre et l'harmonie de ses globes immenses, pour en reconnoître l'auteur unique et pour l'adorer. Cependant la religion primitive, si pure, si simple, a été presque par-tout étouffée sous un amas d'extravagances monstrueuses. L'esprit humain, au lieu de s'humilier devant l'Etre infini qu'il ne peut comprendre, met des fantômes à sa place. L'imposture, la terreur, l'imagination réalisent ces fantômes, et les multiplient sans cesse. Quelquefois même l'absur-

dité, sous le nom auguste de religion, subjugue des génies supérieurs, et les ravale dans la foule rampante du vulgaire. Comme on se fait des dieux ridicules, et moins bons que malfaisans, on s'impose aussi pour leur plaire, ou pour les calmer, des devoirs ridiculement barbares. Enfin la superstition, diversifiée en mille manières, est l'opprobre et le fléau du genre humain.

L'idée de l'Etre suprême conservée en Egypte, malgré la superstition.

Quelques esprits éclairés, parmi les Egyptiens, conservoient l'idée d'un premier être, auquel ils donnoient différens noms, et dont ils représentoient les attributs sous différens symboles. Plutarque rapporte cette inscription d'un temple d'Egypte : *Je suis tout ce qui a été, est et sera ; nul mortel n'a jamais levé le voile qui me couvre* (1). Celle-ci subsiste encore : *A toi qui, étant une, es toutes choses, la déesse Isis* (2). L'unité de dieu étoit un des mystères qu'on enseignoit aux initiés en Egypte ;

(1) *De Isid. et Osis.*

(2) Hist. univ. l. 373.

mais il est également certain que les fables insensées du paganisme en sont sorties, que le culte divin y étoit souillé de honteux excès, et que la superstition y alloit jusqu'à la stupidité et à la fureur.

Idolâtrie égyptienne.

On commença vraisemblablement par le culte des astres, surtout du soleil et de la lune, désignés sous les noms d'Osiris et d'Isis. C'est l'origine la plus naturelle de l'idolâtrie. Dès qu'on perdoit de vue le créateur, on pouvoit aisément prendre les astres pour les maîtres de la nature, qu'ils animent et fécondent. L'admiration ou la reconnoissance déifia ensuite des mortels. On finit par adorer les animaux; et ce culte, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est le dernier terme du délire superstitieux. Le silence des historiens ne permet pas de croire Juvenal; quand il accuse les Egyptiens d'adorer même des plantes, telles que l'oignon.

Animaux dieux.

Le bœuf Apis, principale divinité, qui représentoit Sésostris, étoit un taureau noir marqué de certaines taches. Les honneurs qu'on lui rendoit, les dépenses

pour le nourrir, le désespoir après sa mort, l'empressement à lui chercher un successeur, paroîtroient incroyables, si quelque chose devoit le paroître en ce genre. Le chat, l'ichneumon, le chien, l'ibis, le faucon, le loup et le crocodile, étoient au nombre des dieux. On les entretenoit magnifiquement; on n'épargnoit rien pour leur nourriture; les personnes du premier rang se faisoient gloire de les servir; la pompe de leurs funérailles répondoit à ces folles profusions.

Excès de zèle pour ces animaux.

Tuer, même involontairement, un des animaux sacrés, étoit le plus grand des crimes. Le coupable n'échappoit point à la mort. Un soldat romain fut mis en pièces par le peuple, malgré l'entreprise du roi et la terreur du nom de Rome, pour avoir tué un chat sans le vouloir. Diodore qui nous l'apprend, ajoute que dans une famine, les Egyptiens, plutôt que de toucher à ces animaux, se mangeoient les uns les autres.

Divisions causées par le culte.

Ils avoient encore le malheur d'être divisés par leurs opinions et leurs pratiques religieuses. Là,

on adoroit le crocodile ; ici, l'ichneumon ennemi du crocodile : dans une province, on craignoit de tuer le mouton, et l'on ne mangeoit que des chèvres ; dans une autre, on respectoit superstitieusement la chèvre, et l'on vivoit de moutons. De-là les reproches d'impiété, les haines, les querelles. Selon Diodore, c'étoit le fruit de la politique d'un sage roi, qui, pour prévenir les révoltes, sema la discorde dans les provinces, en donnant un dieu particulier à chacune. Supposé le fait, ce prince ne doit passer que pour l'ennemi de son peuple. En le livrant aux querelles de religion, il l'avoit exposé à une guerre intestine et irréconciliable.

Diverses superstitions des Egyptiens

Quand la superstition est enracinée parmi les hommes ; elle se montre et se reproduit sous mille formes hideuses. Les Egyptiens, dans les commencemens, sacrifièrent des victimes humaines. Ils se faisoient un devoir de ne manger ni fèves ni froment, et leur pain étoit d'*olyra*, (c'étoit peut-être le riz.) Ils abhorroient certains animaux comme immondes, sur-tout

le porc. Ils regardoient avec une aversion religieuse les étrangers, au point qu'ils n'osoient manger avec eux, se servir d'un meuble qui leur appartint, mettre à la bouche un morceau de viande coupée avec leur couteau. Ils se flagelloient, hommes et femmes, dans une fêtes d'Isis, et commettoient des indécences grossières dans une fête de Diane. Ils consultoient leurs animaux dieux, comme des oracles. La circoncision étoit pratiquée en Egypte de tems immémorial. Pythagore fut obligé de s'y soumettre, pour converser avec les Prêtres.

Pouvoir excessif des prêtres d'Egypte.

Ces prêtres, qui pouvoient rendre de si grands services par la culture des mœurs, enchainoient et gouvernoient le peuple par la superstition. Seuls dépositaires de la science, ils faisoient croire tout ce qu'ils vouloient. Leur pouvoir excessif démontre qu'ils avoient fabriqué les ressorts du gouvernement, ou qu'ils les avoient assujettis à un mobile supérieur, à l'intérêt de leur ordre. Lorsque la famille régnante venoit à s'éteindre, il falloit élever un prêtre sur

Prêtre roi

le trône : on pouvoit choisir un militaire, mais l'élu devoit être agrégé au corps sacerdotal. Séthon, prêtre de Vulcain, étant parvenu ainsi à la royauté, affecta imprudemment du mépris pour les gens de guerre, qu'il dépouilla de leurs privilèges. Il eut besoin de leurs services quelque tems après. Officiers et soldats refusèrent de le défendre. Selon les fables égyptiennes, Vulcain le sauva par un miracle.

Politique de ces prêtres.

Sans doute, les prêtres d'Egypte, en général, connoissoient le ridicule d'une partie des erreurs qu'ils enseignoient. Leur théologie secrète, quoique mêlée de fictions, étoit fort supérieure à la croyance populaire. Ils avoient même des idées sublimes de l'être infini. Mais pourquoi une doctrine secrète, qui dérobe la lumière au public ? pourquoi cacher au peuple les vérités les plus importantes ? pourquoi le laisser abruti dans un funeste aveuglement ? pourquoi déshonorer dieu par des folies, et tourmenter les hommes par des chimères ? Politique fausse ou cruelle ! Il étoit difficile, j'en con-

viens, d'éclaircir un peuple si superstitieux; et, en voulant guérir, on pouvoit craindre de le blesser et de le mettre en fureur. Cependant avec de sages précautions la vérité bienfaisante s'insinue partout, et par-tout produit son effet. Sans doute, les prêtres en firent un mystère par intérêt : car les superstitions établies leur étoient utiles. Le petit nombre d'initiés qu'ils daignoient instruire, ne parvenoit à cette grace qu'après de longues épreuves. On vouloit apparemment, et s'assurer du sujet, et donner plus d'importance aux mystères.

Ils cachoient la vérité par intérêt.

Epreuves des initiés

Les mœurs des Egyptiens étoient bizarres comme leur religion. Le respect pour les pères et mères, et pour les vieillards, la reconnoissance pour les bienfaits, les sentimens pacifiques, l'attachement aux anciennes coutumes, faisoient leurs principales vertus. Ils y joignoient de grands défauts, et beaucoup de vices. Quelques auteurs les peignent paresseux et lâches, passant le temps à filer, tandis que les femmes, maîtresses de la maison, s'occupoient des af-

Mœurs des Egyptiens.

faires du dehors. On obligeoit les filles, non les enfans mâles, d'avoir soin de leurs parens. On méprisoit, et l'on abhoroit les étrangers. On n'imaginoit rien de bon, que ce qui se pratiquoit dans le pays : préjugés injurieux aux hommes en général, et évidemment contraires au bien public. En vain Platon célèbre cet éloignement extrême des nouveautés ; en vain de grands génies nous disent encore avec enthousiasme : « Une cou-» tume nouvelle étoit un prodige » en Egypte, tout s'y faisoit tou-» jours de même ; et l'exactitude » qu'on y avoit à garder les petites » choses, maintenoit les grandes. » Aussi n'y eut-il jamais de peu-» ple qui ait conservé si long-» tems ses usages et ses lois (1).» Quel mérite d'avoir conservé de mauvaises lois avec les bonnes, des usages ridicules avec les coutumes respectables, de grossières superstitions avec les sentimens religieux ! Il ne faut pour réfuter

Vanité nationale; haine des nouveautés.

(1) Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle.*

ce paradoxe, que l'exemple de l'Egypte, sur lequel on veut l'appuyer. Tout s'y faisoit toujours de même : voilà pourquoi tant de choses s'y faisoient mal. Les abus ne se corrigent, les mœurs, les lois et les arts ne se perfectionnent que par des changemens. La nouveauté, souvent pernicieuse, est aussi souvent nécessaire. Sans elle, ni les Egyptiens, ni aucun peuple, ne seroient sortis de la barbarie ; sans elle, à quoi nous serviroit la raison, dont les progrès successifs doivent tendre au bonheur de la société ? Le grand point est d'innover avec sagesse ; car souvent le pire des abus est de mal réformer les abus.

La nouveauté est souvent nécessaire

Une coutume établie en Egypte, selon Hérodote ne fera pas juger favorablement des mœurs de la nation. Dans les repas et les parties de plaisir, on apportoit un cercueil où étoit une figure de mort en bois, et même, selon quelques auteurs, un vrai cadavre. On le présentoit à chacun de la compagnie, en lui disant : *Buvez et réjouissez-vous, car voilà tout ce que vous serez un jour.*

Figure de mort apportée dans les repas.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Arts et sciences des Egyptiens.

C'EST aux arts et aux sciences que les Egyptiens doivent surtout leur célébrité. Ils furent certainement inventeurs, et l'Europe leur doit le germe de ses connoissances. On attribuoit à Osiris l'invention de la charrue, instrument qui a été plus utile au genre humain que toutes les savantes découvertes, puisque l'agriculture est la mère de la société. Les premières charrues étant de bois, sans fer ni autre métal, le labourage n'a pu commencer que sur des terres légères, comme en Egypte, où la culture n'exigeoit pas de grands efforts.

Premiers arts inventés en Egypte.

La charrue.

Observons ici un fait étonnant, essentiel à l'histoire des arts et de l'industrie. Parmi les métaux, le fer a été le dernier trouvé et mis en œuvre. Le cuivre trempé y suppléoit : les armes se faisoient de cuivre. L'argent même devenoit commun, lorsque le fer, destiné

Le fer long-tems inconnu.

par la nature à tant d'usages précieux, restoit enfoui et inconnu. C'est que les opérations métallurgiques pour le fer sont beaucoup plus difficiles à inventer que les autres.

Réflexions sur la naissance des arts.

Cette remarque invite à quelques réflexions. Trop accoutumés à jouir des avantages qui se trouvent sous nos mains, nous ne pensons pas aux miracles d'industrie qu'il a fallu pour les produire, ni à la multitude prodigieuse d'hommes qui en ont été privés. Cependant il fut des siècles, et il est encore des vastes contrées, des pays même florissans, où l'on ne connut jamais la nourriture la plus commune, le pain. Par quels progrès admirables les hommes ont-ils pu s'élever, de cet état sauvage et malheureux, à l'état de culture, d'aisance et de perfection, dont la plupart jouissent sans y penser? Le besoin les arendus industrieux. Pour se nourrir, se vêtir, se mettre à couvert des injures du tems, ils ont bientôt inventé des moyens grossiers, auxquels ont succédé insensiblement de meilleures pratiques. Le

Ils sont nés du besoin et de l'industrie

hasard a secondé l'industrie, et lui a souvent frayé la route. N'imaginons pas, comme un ancien philosophe (Posidonius), qu'on ait trouvé le secret de faire du pain, en considérant que les grains, mangés sans préparation, se broyoient d'abord avec les dents; que leur substance, se délayoit ensuite par la salive; que remués en cet état, et rassemblés par la langue, ils descendoient dans l'estomac, et y recevoient le degré convenable de cuisson. Suivant ce système ingénieux, l'art de moudre, l'art de pétrir, l'art de cuire au four, seroient nés tout-à-coup d'une subtile combinaison d'idées! Il falloit y joindre la découverte du levain, plus difficile encore à concevoir.

Faux système de Posidonius sur l'invention du pain.

De tels systèmes ne sont que des jeux d'esprit. On a su probablement faire la farine, la délayer dans l'eau, la réduire en pâte, la cuire de façon ou d'autre, avant que d'avoir réfléchi sur la nature et les effets des opérations animales. Une espèce d'instinct plutôt que le raisonnement a produit les arts de la nécessité. Ce furent d'a-

Le hasard a contribué aux découvertes.

bord des essais grossiers, qui, d'expérience en expérience, sont parvenus lentement à des méthodes avantageuses. Sans un concours d'heureux hasards, peut-être n'eût-on point trouvé les choses que nous jugeons les plus nécessaires.

On a long-tems ignoré l'usage du feu.

Le feu même a long tems manqué aux hommes, ou plutôt le moyen de le conserver, de le reproduire. Aussi les Grecs le supposoient-ils venu du Ciel, comme on le voit dans la fable de Prométhée. En 1521, lorsque Magellan aborda aux îles Marianes, les sauvages prirent cet élément pour un animal qui mangeoit le bois. L'ayant touché et s'étant brulés, ils n'osèrent plus le regarder que de loin; ils craignoient d'être blessés par ses morsures, ou par sa violente respiration. De la découverte du feu à celle de la métallurgie, sur-tout à l'art d'employer le fer, qu'il faut fondre, refondre, battre, rechauffer, rebattre; avant que d'en forger un outil; l'intervalle paroît effrayant. Au Pérou et au Mexique, où le fer abonde; on ne le connoissoit point, quoi-

que l'or brillât dans les temples, et servit à la magnificence des princes. En un mot, ce qui nous paroît extrêmement simple et facile, ce qu'il est devenu effectivement par l'habitude, doit être admiré dans l'origine, soit comme un don précieux de la nature, soit comme le fruit d'une industrie supérieure à la nature elle-même.

Cependant, à quelque distance qu'on remonte dans l'histoire, au tems même des patriarches, on trouve en Egypte, non-seulement les arts nécessaires, mais ceux de luxe et d'agrément. Les fines étoffes, les broderies, les vases précieux; enfin l'appareil de la magnificence, annonçoient les talens de l'Egyptien. Il se distinguoit sur-tout par l'architecture, quoiqu'avec moins de goût que de grandeur. Ce que les anciens racontent de ses ouvrages, paroîtroit infiniment exagéré, s'il n'en subsistoit des monumens, dont je vais donner une idée en peu de mots.

Les arts cultivés en Egypte de tems immémorial.

Les fameuses pyramides, que plusieurs écrivains supposent bâties avant le déluge, résistent encore aux coups du tems, qui a

Les pyramides.

détruit tant d'empires. Il en reste trois, à quelques lieues du Caire où étoit autrefois Memphis. La plus grande fait un carré de deux mille six cent quarante pieds de circuit, chaque côté de la base ayant six cent soixante pieds. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ cinq cents pieds. Une plateforme d'environ seize pieds, de chaque côté termine le sommet. Plusieurs pierres de cet énorme édifice portent trente pieds de long, sur quatre de haut et trois de large. On prétend que les ouvrages souterrains étoient encore plus considérables. Cent mille ouvriers, selon le récit d'Hérodote, travaillèrent trente années de suite, ou à préparer les matériaux, ou à construire l'ouvrage; et une inscription apprenoit que, pour les légumes dont on les avoit nourris, il en avoit coûté seize cents talens, évalués à près de sept millions de notre monnoie.

La superstition et sa politique ont fait construire les pyramides.

Pline le Naturaliste, et plusieurs autres, déclament contre la folle vanité, qui avoit inspiré aux souverains ces entreprises ruineuses. Quelques écrivains moins judicieux

ont imaginé que c'étoient des greniers ; bâtis par Joseph pour les grains des sept années d'abondance. Voilà peut-être une des rêveries qui caractérisent le mieux les érudits à système. Suivant l'opinion la plus commune aujourd'hui, les pyramides étoient des tombeaux, où l'on conjecture que les rois, imbus des préjugés de la nation, vouloient éterniser leur vie, en assurant à leurs cadavres une demeure inaccessible et à l'épreuve des siècles. A cette superstition se joignit vraisemblablement le motif de prévenir des troubles, en imposant au peuple un long travail. Peut-être aussi le goût des grandes masses étant naturel aux Egyptiens, un premier exemple de cette espèce suffit pour faire des imitateurs.

Les constructeurs détestés pour leurs vexations

Quoi qu'il en soit, on observe utilement que les monarques, constructeurs des pyramides, devinrent si odieux par les corvées dont ils accablèrent leurs sujets, qu'ils n'ont pu jouir de leurs tombeaux, ni sauver même leur nom de l'oubli. Il ne faut donc pas juger du gouvernement d'Egypte par

l'idée qu'en donnent les écrivains, d'après quelques bonnes lois qui souvent ne s'observoient point.

Momies des Egyptiens.

Le desir superstitieux de conserver les cadavres étoit une des plus fortes passions des Egyptiens. Aussi ne les a-t-on jamais égalés dans l'art d'embaumer les morts. Leurs momies durent toujours. Des grottes taillées dans le roc en sont remplies. Que n'inspire pas le préjugé ? Respecter jusqu'aux cendres de ses pères, est un sentiment louable et naturel ; mais ici la superstition agit beaucoup plus que le sentiment. Rollin dit à ce sujet, que *la coutume de brûler les corps a quelque chose de cruel et de barbare, en se hâtant de détruire ce qui reste des personnes les plus chères* ; et il ne voit rien de plus convenable que les enterremens ordinaires : comme s'il étoit plus humain de livrer ces restes précieux aux vers et à la pourriture. Tant de faux jugemens sont utiles à observer : ils doivent nous apprendre à user de notre raison, sans être esclave des opinions d'autrui.

Préjugé sur la sépulture.

C'est encore un préjugé trop commun, de vanter le goût des Egyptiens. Selon Bossuet, *ils n'ont aimé qu'une hardiesse réglée ; ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant, que dans la variété infinie de la nature.* Mais leur passion pour les colosses ne dément-elle pas cet éloge ? On voit encore une tête de Sphinx, qui a trente-cinq pieds de tour et vingt-six de hauteur. On ne trouve ni dessein, ni proportions, ni agrément dans ces masses étonnantes que le tems a respectées. Le gigantesque en fait le principal mérite. (Voyez Goguet.)

Les Egyptiens manquoient de goût.

Nous ne décrirons point le labyrinthe, fameux palais dont on attribue la construction à douze rois, qui regnèrent en même tems vers l'an 600 avant Jesus-Christ. Dans une seule enceinte, il renfermoit, dit-on, trois mille salles, communiquant toutes les unes aux autres par une infinité de détours. Les obélisques sont plus connus ; il y en avoit plusieurs, faits d'une seule pièce de cent quatre-vingt pieds de haut. Celui de Ramassès, fils de Sésostris, étoit beaucoup

Labyrinthe.

Obéliques.

plus grand ; il avoit été travaillé par vingt mille ouvriers, s'il faut en croire les anciens. On le voit à Rome, où l'empereur Constance l'a fait transporter, et où Sixte-Quint l'a rétabli.

Thèbes

Quant aux merveilles qu'on débite de la ville de Thèbes, et aux cent portes qu'Homère lui donne, par chacune desquelles pouvoient sortir dix mille soldats, (quoique Hérodote n'en compte que quarante et un mille dans toute l'Egypte,) c'est une exagération fabuleuse qui déshonoreroit l'histoire. Contentons-nous d'admirer une chose vraiment admirable, l'industrie des Egyptiens à tirer du flanc des montagnes les pierres énormes qu'ils employoient, à les transporter fort loin par le moyen des canaux du Nil, et les élever dans l'air avec beaucoup moins de secours que nous n'en avons.

Industrie à transporter des pierres énormes.

Sciences.

Les sciences liées aux arts.

Les progrès dans les arts prouvent de l'habileté dans les sciences. Entre les uns et les autres, il y a une liaison intime et une correspondance nécessaire. Où les arts fleurissent, un nombre de génies heureux sont excités aux médita-

tions et aux recherches profondes ; ils y consacrent leur loisir avec ardeur ; et en acquérant des lumières qui se répandent bientôt, ils ouvrent aux arts de nouvelles sources de perfection et de richesses. On ne peut douter que les Egyptiens n'aient eu des principes de mécanique, de géométrie, et de plusieurs parties des mathématiques ; on les voit arpenter les terres avec précision, distribuer les eaux du Nil par une infinité de canaux, mesurer exactement la crue de ce fleuve, fabriquer et employer toutes sortes de machines, sur-tout mesurer le tems et calculer la révolution des astres.

Nécessité de l'astronomie.

Que l'astronomie ait pris naissance chez eux, ou chez les Chaldéens, ou ailleurs, c'est une question qu'il est impossible de décider surement, et qu'il importe peu d'examiner. Les deux peuples ont cultivé de tems immémorial cette science, nécessaire non-seulement pour la géographie, pour la navigation, pour la chronologie, mais encore pour l'agriculture et pour l'ordre de la vie civile : car

les opérations du laboureur, ainsi que les affaires de la société et les exercices du culte, ne se règlent que par une exacte division du tems, et par la connoissance du mouvement périodique des corps célestes.

L'année lunaire et l'année solaire, trouvées par les Egyptiens.

Les Egyptiens semblent avoir eu les premières années, de douze mois. L'observation des phases de la lune produisit aisément cette découverte. D'abord l'année fut purement lunaire ; de trois cent cinquante-quatre jours, si différente de la véritable année solaire, qu'en moins de dix-sept ans l'ordre des saisons étoit absolument renversé. Il fallut consulter le soleil, observer son retour à certaines étoiles fixes ; il fallut mesurer l'année au cours de cet astre. Comme il étoit difficile de rencontrer juste, on la fit de trois cents soixante jours seulement, en donnant trente jours à chaque mois. Mais il restoit encore une erreur si considérable, qu'au bout de trente-quatre ans, les saisons avoient pris la place les unes des autres. Enfin, après de nouvelles études, on forma l'année de trois cents

soixante-cinq jours ; et même les astronomes d'Egypte découvrirent que la révolution du soleil étoit plus longue de quelques heures.

Jusqu'où s'étendoit leur astronomie.

Ils connoissoient le Zodiaque ; ils l'avoient divisé en douze signes de trente degrés ; découverte aussi ancienne que difficile. Ils étoient instruits du mouvement des planètes et de la cause des éclipses. Ils calculoient les éclipses de soleil. Ils se figuroient la lune comme une terre éthérée. Vraisemblablement ils avoient acquis l'idée de la pluralité des mondes, et du mouvement de la terre ; puisque les pythagoriciens, instruits à leur école, nous ont transmis quelques notions de ces deux systèmes. Une preuve encore subsistante de leurs lumières, c'est que les côtés de la grande pyramide répondent précisément aux quatre points cardinaux.

La superstition leur faisoit abhorrer la mer.

Plus on a lieu de s'étonner que sans lunettes, sans pendules, sans chiffres arabes, les hommes aient pu s'élever à de si hautes connoissances ; moins on conçoit les préjugés ridicules qui offusquoient la science des Egyptiens. Quoiqu'ils

attribuassent à Isis l'invention des mâts et des voiles, ils détestoient par une vaine superstition et la mer et la marine. Ils voyoient dans la mer l'emblème de Typhon, l'ennemi d'Osiris. D'une pareille rêverie théologique, naissoit l'aversion pour cet élément. Les prêtres en avoient tant d'horreur, qu'ils ne mangeoient ni poisson ni sel. C'est donc une conjecture vraisemblable, que les colonies égyptiennes ne passèrent dans la Grèce que sur des vaisseaux phéniciens. Sésostris, selon l'histoire, osa le premier se mettre au-dessus du préjugé, en équipant une flotte.

Géographie cultivée en Egypte.

Ce conquérant fit lever la carte des pays qu'il avoit parcourus. Sans lui la géographie, une des principales études des prêtres, eût été resserrée dans les limites du royaume. N'est-il pas naturel de penser que des opinions si extravagantes avoient un but politique? On pouvoit changer de mœurs en communiquant avec les étrangers: on pouvoit devenir moins docile aux volontés des prêtres.

Leur médecine superstitieuse.

Le génie superstitieux des Egyptiens se trouve jusques dans leur

médecine. Elle consistoit au commencement en différentes recettes ; qui se transmettoient de père en fils, et qui s'appliquoient sans doute au hasard. On exposoit les malades, afin que les passans pussent les aider de leurs conseils. Les recettes ayant été recueillies et déposées dans les temples, on en fit un corps de médecine. Des livres sacrés contenoient les préceptes qu'il falloit suivre pour la cure des maladies. Si les médecins s'en écartoient, et que leurs malades mourussent, on les punissoit de mort. Cette loi seule devoit tuer une foule de malades. Il étoit défendu, selon le témoignage d'Aristote, de remuer les humeurs ou de purger avant le quatrième jour. Des opérations magiques mettoient le comble à ces abus ; du moins tout donne lieu de le croire.

Ils n'osoient disséquer les cadavres.

L'art d'embaumer les corps, si perfectionné en Egypte ; démontre que la botanique y étoit cultivée avec succès, mais non l'anatomie, quoi qu'en disent les panégyristes des Egyptiens. On ne disséquoit point les cadavres, on n'ouvroit pas même la tête pour les embau-

mer : on les considéroit d'un œil religieux, sans chercher aucune connoissance utile. Bien plus, quiconque touchoit au corps humain paroissoit digne d'horreur ; et ceux qui faisoient l'opération, s'enfuyoient aussi-tôt, dans la crainte d'être assommés. Ce préjugé subsiste encore parmi les Chinois. L'histoire des peuples est presque toujours celle de la foiblesse de l'esprit humain, malgré les prodiges de sagacité et d'industrie qu'elle nous offre.

Philosophie. On sait peu de chose de la philosophie égyptienne. Tantôt elle se confondoit avec la théologie, tantôt elle s'attachoit avec la morale, plus importante que toutes les spéculations. Elle remontoit jusqu'au premier être. Les Egyptiens le représentoient sous la figure d'un homme qui tenoit un sceptre, et de la bouche duquel sortoit un œuf. Cet œuf, symbole du monde, se trouve chez les Chaldéens, les Perses, les Indiens, les Grecs, les Chinois. Une idée si singulière a vraisemblablement passé de peuple en peuple. Tous ont pu reconnoître par la raison

L'œuf symbole du premier être.

l'architecte de l'univers ; mais de représenter son ouvrage sous la figure d'un œuf, c'est ce que l'imagination même ne peut guère inventer dar[illegible]lusieurs pays.

Invention de l'écriture.

Avan[illegible] finir cet article, disons un mo[illegible]de l'admirable invention par laquelle on a peint la pensée et la parole, conservé la mémoire des choses antiques, et communiqué à tous les siècles tant de vérités et d'erreurs, dont les archives du monde sont pleines. L'écriture, dans son origine, ne fut qu'une représentation des objets matériels. On traçoit la figure d'un arbre pour exprimer un arbre, et différentes figures, pour exprimer une action compliquée, ou un mélange de choses. Cette méthode ne pouvoit être de grand usage. Il fallut l'abréger, la simplifier, inventer des signes qui exprimassent les mouvemens de l'ame, les opérations de l'esprit, etc. enfin des symboles qui fussent communs à plusieurs objets. Tels étoient les hiéroglyphes. Pendant long-tems on ne connut pas d'autre écriture. Les prêtres égyptiens en conservèrent l'usage, même après l'inven-

Hiéroglyphes.

tion des caractères alphabétiques, afin de pouvoir cacher leur science aux yeux du vulgaire.

Caractères alphabétiques.

Rien n'est plus simple en apparence, ni plus ingénieux en effet, que cette dernière invention. Un petit nombre de signes, représentant chaque voyelle et chaque consonne séparement, exprime sans peine toutes les pensées, et renferme distinctement dans un fort petit espace, ce qu'une infinité d'hiéroglyphes ne pouvoient rendre qu'avec beaucoup de confusion et d'obscurité. On ignore l'époque de la découverte, tant elle est ancienne; mais on conjecture que tous les caractères alphabétiques dérivent d'une même source, malgré leur extrême différence. Nos lettres modernes viennent des Latins, les latines des Grecs, les grecques des Phéniciens, dont les caractères sont les mêmes que ceux des Samaritains. Toutes ces langues ont un alphabet commun, qui apparemment étoit encore celui de l'Egypte (1).

On conjecture qu'ils viennent tous de la même source.

(1) Voyez l'*Origine des lois, des arts et des sciences*, première partie.

En combinant les détails que nous venons de parcourir, on conclura que les Egyptiens avoient le génie de l'invention, et peu de goût et de jugement ; qu'après avoir fait de grands pas dans les sciences, ils se sont arrêtés au milieu de la carrière sans jamais atteindre au but ; qu'ils ont été les précepteurs de la plupart des nations, et les esclaves de leurs propres coutumes ; qu'ils avoient de bonnes lois, mêlées de beaucoup d'abus, que leur religion dégénéroit en superstition absurde, leur amour de la paix en lâcheté, leur estime de la patrie en sot orgueil ; que leurs fausses idées de grandeur ne produisoient communément que du gigantesque ; enfin que si on les juge avec impartialité, on doit rabattre beaucoup des éloges que leur ont prodigués les Grecs et leurs copistes. Mais peut-on dire avec un auteur moderne, « qu'il n'y avoit que » deux choses passables dans cette » nation ; la première, que ceux » qui adoroient un bœuf ne vou- » lurent jamais contraindre ceux » qui adoroient un singe à changer

Les Egyptiens ont été trop admirés.

Un moderne les rabaisse trop.

» de religion ; la seconde, qu'ils » ont fait toujours éclore des pou- » lets dans des fours (1) ? » Une plaisanterie n'efface point les monumens de l'histoire. D'ailleurs, entre forcer un homme à changer de religion, et le mettre en pièces, parce qu'il a tué involontairement un chat, un chien, etc. la différence est trop légère pour en faire honneur aux Egyptiens.

(1) Dict. phil. article *Apis*.

CHINOIS.

Prodigieuse antiquité que s'attribuent les Chinois.

LES rapports des Chinois avec les Egyptiens nous offrent ici une matière curieuse d'observations, que je me contente d'effleurer. Les antiquités de la Chine, comme celles de l'Egypte, se perdent dans un abîme de fables. On y voit une suite de périodes et de dynasties imaginaires qui embrassent des millions d'années. Avant Fo-hi, le fondateur de la monarchie, on y voit les hommes vivant en brutes, errant çà et là dans les forêts, ne pensant qu'à dormir et à se rassasier; dévorant jusqu'aux plumes et au poil des animaux, dont ils buvoient le sang; ignorant le mariage, et toute espèce de lois et de bienséances. L'origine des arts y remonte néanmoins au-delà des tems connus.

Comblent leur ancienne histoire est suspecte.

Aujourd'hui les vrais savans de la Chine n'adoptent point une chronologie fabuleuse. Ils avouent que l'an 213 avant Jesus-Christ, un de leurs empereurs (Chi-hoam-ti)

fit brûler tous les livres historiques, parce que les lettrés en tiroient des exemples contre son faste et ses constructions. Un corps complet d'histoire parut cent cinquante ans après cette époque. L'auteur de l'ouvrage ne dissimule point qu'il n'a pu trouver de certitude au-delà de huit cents ans.

Leur première observation astronomique.

Cependant, des observations astronomiques, rejetées par les uns, soutenues par les autres, remontent beaucoup plus haut. Les Chinois placent la première de toutes cent cinquante ans avant Yao, un de leurs empereurs, dont le règne, suivant M. Fréret, a précédé notre ère d'environ 2145 ans (1). Sans entrer dans ces discussions, sans prononcer sur l'authenticité des annales chinoises, (si respectables aux yeux des auteurs anglois de l'Histoire universelle, qu'ils confondent Nohé avec Fo-hi, le premier monarque de la Chine;)

(1) Cette observation toucheroit presque au déluge, en suivant la chronologie de l'hébreu, qui le place l'an 2348 avant notre ère. Mais selon le samaritain, elle lui seroit postérieure d'environ 700 ans.

exposons ici un autre système, plus intéressant, mais qui n'est encore qu'un système.

M. de Guignes, de l'academie des Inscriptions et Belles-Lettres, soutient qu'une colonie égyptienne s'établit à la Chine vers l'an 1122 avant Jesus-Christ; qu'elle y transporta l'histoire d'Egypte, laquelle est entée sur la véritable histoire chinoise, que les deux premières dynasties des annales de la Chine; sont celles des rois de Thèbes, dans la haute Egypte. Il observe que le fondateur de la troisième est représenté comme un conquérant qui divise les provinces, qui donne des souverainetés à ses capitaines et à ses amis. Il ajoute que, de l'aveu même des Chinois, il y des peuples à l'occident et par-delà la mer Caspienne, dont l'origine leur est commune. Enfin, il insiste sur la conformité des caractères chinois avec les lettres égyptiennes et phéniciennes, prétendant qu'ils sont des espèces de monogrammes formés de ces lettres.

Système de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie égyptienne

Quoi qu'il en soit, (car d'autres savans ont attaqué en parti-

Ressemblance des

Chinois avec les Egyptiens.

culier le dernier article de son système,) on ne peut pas nier que les deux peuples n'aient entre eux une ressemblance remarquable en plusieurs choses. L'écriture chinoise est à-peu-près de même nature que les anciens hiéroglyphes d'Egypte ; les mœurs et les coutumes chinoises tiennent encore plus de celles des Egyptiens. Même respect pour les rois, les pères et mères ; même prévention en faveur du mérite national, et contre les étrangers ; même application à l'agriculture ; mêmes progrès dans les arts et les sciences, sans goût ni perfection ; même amour de la tranquillité et de la paix ; même civilité, pleine de cérémonies indispensables ; même attachement superstitieux aux anciens usages, et par conséquent mêmes entraves au génie. Les Chinois comme les Egyptiens, n'admirent que ce qu'ils font, et font toujours ce qu'ils ont fait de tems immémorial.

Témoignage d'Anson sur les Chinois.

On lit dans le Voyage du lord Anson des particularités qui peignent leur caractère. Lorsque cet amiral approcha des côtes de la Chine, un nombre incroyable de bateaux

bateaux de pêcheurs rodèrent autour de son vaisseau, supérieur à toutes les forces navales de l'empire, sans qu'aucun de ces gens-là parût faire attention à un objet certainement digne de les étonner. L'auteur assure que les Chinois donnèrent plus d'une preuve semblable d'indifférence. « Je ne sais, dit-il (1), » si cette disposition d'ame est chez » eux un effet de tempérament ou » d'éducation ; mais quelle qu'en » soit la cause, elle me paroît la » marque d'un caractère assez bas » et assez méprisable, et ne s'ac- » corde guère avec les éloges que » tant d'auteurs donnent au génie » de cette nation, et que j'ai lieu » de croire fort outrés. » Il peint ensuite les Chinois comme un peuple fourbe, hypocrite, fripon, lâche, dont la morale et le gouvernement sont plus dignes de de blâme que de louanges (2). Des écrivains judicieux pensent de même aujourd'hui, malgré les éloges magnifiques prodigués aux

(1) Voyage du lord Anson, liv. III ; c. 6.

(2) *Ibid.* c. 10.

Chinois par plusieurs missionnaires.

Il y a de bons principes à la Chine, mais mal observés.

Sans attribuer cette ressemblance avec les Egyptiens à une cause trop douteuse, à l'établissement d'une colonie égyptienne au fond de l'Asie, j'observe encore un point important. Il y a dans le Gouvernement Chinois, comme dans celui de l'ancienne Egypte, des principes admirables de sagesse; et si le monarque et les mandarins faisoient leur devoir, la Chine pourroit servir de modèle aux nations. Mais, en premier lieu, la secte de Foë, prêchée par les bonzes, (espèce de moines du pays;) a corrompu, par une folle superstition, la saine morale et la religion de Confucius. En second lieu, les mandarins, ces gouverneurs, ces magistrats si renommés, souvent avilis par l'intérêt, font un trafic honteux de la justice et du bien public. Tout dépend de l'empereur, les lois mêmes, dont il est le seul interprête. C'est un despote, selon Montesquieu; et la force des coutumes, plutôt que celle de la législation, l'empêche d'être un tyran.

Si l'empire de la Chine, le plus riche de l'univers, subsiste depuis des milliers d'années, toujours gouverné par les mêmes principes, quoique deux fois conquis par les Tartares ; voici les principales raisons de cette stabilité merveilleuse. L'opulence de l'empereur, (dont on fait monter les revenus à un milliard de notre monnoie,) ne lui laisse aucun desir de changer la constitution, ni aucun motif de commettre des injustices criantes. Les lettrés, qui seuls parviennent aux charges, sont asservis à une étude minutieuse ; puisque la vie humaine ne suffit pas pour connoître les caractères de l'écriture, au nombre d'environ quatre-vingt mille. Ces lettrés ne peuvent donc avoir de grandes vues, ni former de grands desseins : ils se bornent souvent à faire leur cour en esclaves, et peut-être leur fortune en fripons. Enfin, le peuple, tout occupé d'agriculture, de petits gains, de rites, de cérémonies ; attaché par goût aux anciens usages, par habitude et par principes à l'ancien gouvernement ; met son bonheur

Cause de la stabilité antique du gouvernement chinois.

à vivre, à obéir ; incapable de remuer, pourvu qu'on lui laisse et ses mœurs et ses manières, qui cimentent la constitution de l'état. Les Chinois sont un spectacle unique dans le monde, soit par la durée de leur empire, soit par l'invariabilité de leurs maximes. Mais leur exemple et celui des Egyptiens prouvent que l'assujettissement servile aux coutumes nationales, contribue à perpétuer, dans une nation, toute sorte d'abus, et à la priver d'une infinité d'avantages (1).

Le philosophe Confucius

Pour ne pas manquer l'occasion de faire connoître un grand homme, honoré depuis plus de deux mille ans dans sa patrie, et dont les descendans ont seuls la noblesse héréditaire ; nous ajouterons ici quelques mots sur Confucius, philosophe le plus respectable, peut-être, qui ait existé dans le monde, puisqu'il a fait le plus de bien. Il nâquit d'une famille illustre, environ 550 avant Jesus-Christ. Dès l'âge de quinze ans, il préféra

(1) Voyez Mably, *Doutes sur l'ordre naturel, etc.*

l'étude des lettres et de la philosophie à tous les plaisirs de la jeunesse. Son mérite l'éleva aux honneurs. Devenu mandarin, ministre d'état, il vit de près les vices d'une cour voluptueuse ; et ne pouvant y remédier par des conseils, il se retira pour enseigner la morale à des hommes dignes de l'écouter. En peu de tems, il eut, dit-on, plus de trois mille disciples, dont plusieurs acquirent une haute réputation de sagesse. Sa philosophie consistoit moins en spéculation qu'en pratique : aussi fit-elle des sages ; plutôt que des discoureurs. Quelques-unes de ses maximes en donneront une idée. Je les tire de l'Encyclopédie, article *Chinois*, sans pouvoir les constater.

Maximes de Confucius.

I. Le philosophe est celui qui a une connoissance profonde des choses et des livres, qui pèse tout, qui se soumet à la raison, et qui marche d'un pas sûr dans les voies de la vérité et de la justice.

II. Il y a une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous : il y a un supplément humain à ce don, quand on l'a perdu. La raison

céleste est du saint ; le supplément est du sage.

III. Le sage est son censeur le plus sévère ; il est son témoin, son accusateur et son juge.

IV. La charité est cette affection constante et raisonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faisoit avec nous qu'un individu, et qui nous associe à ses malheurs et à ses prospérités.

Si les Chinois avoient été connus des Grecs, ils occuperoient une grande place dans l'histoire ancienne, où cependant on ne les trouve pas nommés. Je renvoie à l'histoire moderne quelques détails sur ce peuple aujourd'hui célèbre.

ASSYRIENS ET BABYLONIENS

CHAPITRE PREMIER.

Sur les antiquités de ces Peuples.

Les Assyriens et les Babyloniens confondus en un même état.

LES ténèbres qui couvrent l'histoire d'Egypte, ne sont rien en comparaison de celles qui enveloppent les antiquités des premiers peuples de l'Asie. A peine y voit-on paroître un rayon de vérité. Si l'on s'en rapporte à la foule des historiens, Ninive et Babylone, quoique peu éloignées l'une de l'autre, étoient deux villes immenses, capitales de deux grands empires. Mais si, remontant aux sources, on pèse les témoignages, et l'on consulte la critique sans prévention ni entêtement, il paroîtra démontré que les Assyriens et les Babyloniens ont été bientôt confondus en un seul corps de nation, réunis sous le même empire, et que ces deux noms ne

désignoient souvent que le même état.

Ctésias, auteur des fables sur l'Assyrie.

Pour répandre et perpétuer des fables, il a suffi de tout tems qu'un auteur connu les publiât, et que d'autres écrivains, comme il arrive toujours, les répétassent après lui. Ctésias de Gnide médecin de Cyrus le jeune, est comme la source des faussetés tant de fois écrites sur l'empire assyrien. Diodore de Sicile, contemporain de César, a copié les récits de Ctésias; plusieurs historiens postérieurs ont copié Diodore : une source corrompue a infecté presque tous les canaux de l'histoire. De quel poids peut donc être l'autorité du médecin de Cyrus ? Aristote le jugeoit indigne de créance. Tout le monde avoue que son histoire des Indes étoit pleine de fictions, qu'il attestoit hardiment, comme témoin occulaire. Convaincu d'imposture à cet égard, il ne devoit pas en imposer sur d'autres objets; et il le devoit d'autant moins, que son histoire d'Assyrie avoit elle-même des caractères frappans d'absurdité. Ecoutons un moment Ctésias et Diodore : mettons à l'écart tout

Copié par Diodore.

Indigne de créance.

préjugé ; et ne craignons pas de juger nous-mêmes.

Récit de Ctésias et de Diodore sur Ninus.

Ninus, roi des Assyriens, possédé de la manie des conquêtes, subjugue une infinité de peuples depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde. Il suspend ses expéditions pour fonder Ninive, que Diodore place, non sur le Tigre, mais sur l'Euphrate : (erreur de copiste peut-être, qui mérite d'être observée.) Ninive s'élève rapidement ; ses murailles ont cent pieds de hauteur ; quinze cents tours, hautes de deux cents pieds, les ornent et les défendent ; la circonférence de la ville est de quatre cent quatre-vingt stades, évalués à vingt-cinq ou trente lieues. En suivant même la réduction des stades proposée par M. de l'Isle, Ninive est encore sept fois plus grande que Paris.

Sur Sémiramis et Babylone.

Cet ouvrage étant achevé, Ninus reprend les armes, à la tête d'un million de combattans. Sémiramis, femme d'un de ses officiers, se distingue dans l'armée par des exploits héroïques. Le roi l'épouse, et lui laisse la couronne. L'ambitieuse princesse veut s'immortaliser

à son tour : elle construit Babylone en très-peu d'années, Babylone plus superbe que Ninive, ayant des murailles si épaisses, que six chars peuvent y rouler de front. Les quais et le pont sur l'Euphrate, les jardins suspendus, les prodiges d'architecture et de sculpture, le temple de Bel renfermant une statue d'or de quarante pieds de haut ; tout est l'ouvrage de Sémiramis. Elle fait bâtir d'autres villes ; elle va conquérir des royaumes ; elle marche contre le roi de l'Inde, avec trois millions de fantassins, cinq cent mille chevaux, cent mille chars, etc. Pour suppléer aux éléphans qui lui manquent, elle imagine cet admirable stratagême : on tue par son ordre trois cent mille bœufs noirs ; de leurs peaux ajustées en forme d'éléphans, on en couvre autant de chamaux, qu'on fait marcher en bataille. Le stratagême ne réussit point ; l'héroïne est battue, blessée, mise en fuite. Elle meurt quelque temps après dans ses états.

Vide dans l'histoire d'Assyrie après Ninyas.

Son fils Ninyas n'est qu'un fantôme de roi. Depuis ce prince, il

ne se présente pas un seul fait à citer, dans l'espace de plus de huit cents ans, jusqu'au règne du voluptueux Sardanapale, qui se glorifiant de n'estimer que le plaisir, fit graver une inscription sur un monument destiné, ce semble, à éterniser sa honte avec sa mémoire: *Sardanaple a bâti Anchiale et Tarse en même tems. Va, passant, bois, mange, et te réjouis; car le reste n'est rien.* Cependant assiégé par Arbace, gouverneur des Mèdes, il se brûla, dit-on, avec ses femmes et ses trésors. Là, finit la monarchie des Assyriens, à laquelle Ctésias et Diodore donnent quatorze siècles de durée, tandis qu'Hérodote ne lui donne que cinq cent vingt ans. Je supprime toute réflexion sur ce récit. On croit avoir lu un conte des fées.

Antiquité de Babylone selon Bérose.

Nemrod, arrière-petit fils de Noé, fonda l'empire de Babylone, selon l'écriture-sainte. Cependant Bérose, prêtre chaldéen, qui écrivoit, ainsi que Manéton, dans le siècle d'Alexandre, donne à cet empire une durée prodigieuse et incroyable, se vantant d'avoir

trouvé des mémoires qui remontoient à cent cinquante mille ans. Mais au lieu de faits, il ne remplit ses annales que de noms supposés de princes ; et afin de colorer l'imposture, il dit que Nabonassar, dans la vue de passer pour le premier souverain de Babylone, a supprimé toutes les histoires de la nation.

Epoque de Nabonassar, 747 ans avant J. C.

L'époque de Nabonassar est fixée à l'an 747 avant Jesus-Christ. C'est-là que commencent les observations astronomiques des Chaldéens, que Ptolémée nous a transmises. Celles qu'on prétend avoir été envoyées par Callisthène à Aristote, et qui embrassoient un espace de 1907 ans, paroissent fort douteuses. Les anciens astronomes n'en parlent point. Simplicius, philosophe du sixième siècle, n'en fait mention que sur la foi de Porphyre. Il est étonnant que Rollin admette ces observations. Dans sa chronologie, elles toucheroient presqu'au déluge.

Observations astronomiques.

L'empire Assyrien, très-peu ancien selon les Anglais.

Les auteurs anglais de l'histoire universelle prétendent que la véritable histoire d'Assyrie ne doit se puiser que dans la bible, et com-

mence à Phul, qui fonda le royaume 771 ans avant Jesus-Christ. Ses successeurs, sur-tout Salmanasar et Sennacherib, furent les fléaux de la Judée. Les mêmes savans conjecturent que Nabonassar est le même Ninus de Ctésias; que Sémiramis (supposé qu'il y ait eu une reine de ce nom) étoit sa femme; et qu'il faut attribuer les grands ouvrages de Babylone à Nabuchodonosor, si célèbre par la prise de Jérusalem, et par les prodiges que l'écriture rapporte à son sujet. Mais peut-on croire que les traditions sur l'ancienneté de cet empire soient entièrement fausses, sur-tout les livres saints plaçant la fondation de Ninive comme celle de Babylone, peu de tems après le déluge?

On perd du tems à vouloir éclaircir les antiquités et concilier les historiens.

Tout ce que les savans ont imaginé, soit pour démêler ce qu'il peut y avoir de vrai parmi les anciennes fables, soit pour concilier les historiens profanes avec les livres saints, nous accableroit l'esprit d'une pesante et inutile érudition. Depuis Sardanapale, l'empire des Assyriens et des Babyloniens disparoît presque

dans l'histoire profane ; c'est précisément alors que Ninive et Babylone paroissent avec éclat dans l'histoire des Juifs. Cette difficulté seule a fait naître des volumes innombrables de systêmes et de conjectures, sans que la matière soit épuisée ni même éclaircie. Nous consacrerons notre tems à des recherches plus utiles. Ce que la providence a enveloppé de ténèbres impénétrables, n'importe guère au genre humain.

CHAPITRE II.

Religion, sciences, mœurs des Babyloniens.

L'astronomie très-ancienne chez les chaldéens.

LA Mésopotamie, située entre le Tigre et l'Euphrate, dans un des plus beaux climats de la terre, dispute à l'Egypte l'avantage d'avoir été le berceau des arts et des sciences. Les vastes plaines de Babylone, sous un beau ciel, au milieu de toutes les richesses de la nature, étoient sur-tout favorables aux observations astrenomiques. Aussi les Babyloniens, ou plutôt

les Chaldéens, leurs prêtres, dont la Chaldée a pris le nom, passent-ils communément pour les premiers astronomes ; malgré la prétention des Egyptiens, qui s'arrogeoient la supériorité en tout genre, et à qui les Grecs l'ont accordée trop légèrement, parce que les Grecs s'étoient formés à leur école. Puisque la Mésopotamie a dû naturellement être peuplée avant l'Egypte, n'étant pas inondée comme elle, on a quelque raison d'y placer la source des connoissances scientifiques plutôt que dans l'autre pays.

Culte des astres établi dans cette contrée.

Telle est malheureusement la pente de l'esprit humain à la superstition, que ses premiers pas dans la route des sciences l'ont presque toujours conduit à cet écueil. Les Chaldéens adorèrent bientôt les astres comme des dieux. Le peuple sans doute les croyoit tels ; les gens instruits les supposoient gouvernés par quelques divinités subalternes. On donnoit au soleil le nom de Bélus (1), et à la

(1) *Belus*, ou *Baal*, signifioit Seigneur.

lune le nom de Nébo. C'étoient les deux principales divinités.

Astrologie judiciaire.

De ce culte devoit naître l'opinion, que les astres avoient une influence nécessaire sur la destinée et la conduite des hommes. De-là vint l'astrologie judiciaire, par laquelle on prétendoit connoître l'avenir : science absurde ; que les prêtres accréditèrent avec d'autant plus de soin, qu'elle leur assuroit un empire sur l'esprit des peuples. Leurs observations astronomiques s'y rapportèrent presque uniquement. Aussi Képler dépeint-il judicieusement l'astrologie judiciaire, comme la fille insensée d'une mère sage, de l'astronomie, qui avoit besoin d'elle pour se soutenir. Une dangereuse curiosité et une crédulité stupide firent la fortune de cette fausse science, que la vraie philosophie pouvoit seule décréditer. On vouloit savoir l'avenir, se délivrer des maux dont on étoit menacé, ou se procurer les biens que l'on désiroit. On accouroit donc aux prêtres, dont les opérations magiques promettoient tant de miracles.

Progrès

L'astronomie, cultivée dans cette

vue, ne peut être que défectueuse. Les Chaldéens, selon Diodore, n'étoient pas assez habiles pour prédire les éclipses du soleil. Cependant ils parvinrent à connoître le mouvement propre des planètes, d'occident en orient; à diviser chaque signe du Zodiaque en trente degrés, et chaque degré en trente minutes; à faire l'année de trois cent soixante-cinq jours, auxquels ils ajoutoient même les cinq heures et quelques minutes de surplus; à envisager les comètes comme des planètes fort excentriques à la terre. Ils calculèrent même, dit-on, qu'un homme marchant toujours d'un bon pas, suivroit le soleil autour du globe, et arriveroit en même tems que lui au point équinoxial. Effectivement, à une lieu par heure, cet homme feroit huit mille sept cent soixante lieues en trois cent soixante cinq jours : or la circonférence du globe est d'environ neuf mille lieues (1). On leur attribue aussi l'invention des cadrans solaires, qu'on trouve dés le tems

des Chaldéens dans l'astronomie.

Cadrans solaires.

(1) Achille Tatius, qui rapporte ce fait, est trop peu ancien pour l'établir.

d'Achaz, cinq ans avant l'ère de Nabonassar. Si la doctrine des Chaldéens est représentée différemment par divers auteurs, c'est que leurs écoles ne s'accordoient point entre elles, et qu'une opinion particulière se prend quelquefois pour la doctrine générale. Une haute tour, au centre du temple de Bel, leur servoit d'observatoire. Des observations suivies conduisent toujours par degrés aux vérités les plus importantes (1).

Observatoire.

Cosmogonie des chaldéens

Non contens d'observer les astres et la nature, ils s'efforçoient de remonter à l'origine des choses, qui ne peut être connue que par une révélation certaine. Leur cosmogonie étoit un tissu d'extravagances. Elle supposoit que Bélus, après avoir formé le monde et produit les animaux, s'étoit fait couper la tête; que du sang de ses blessures les autres dieux avoient détrempé la terre, d'où étoient sortis les hommes, doués d'intelligence et ayant une portion de la divinité. Selon Bérose, toutes les fables des Chaldéens n'étoient qu'une

Leurs fables é-

(1) Voyez l'*Origine de lois, ect.* troisième partie.

allégorie mystérieuse, pour expliquer la manière dont le chaos avoit été débrouillé et mis en ordre ; et il en résulte que le dieu suprême avoit employé un autre dieu à la formation de l'univers : doctrine presque générale dans tout l'orient.

toient allégoriques.

Ce qu'on peut sur-tout reprocher aux Chaldéens, c'est la soumission aveugle qu'ils exigeoient de leurs disciples, en les obligeant de penser comme eux. Diodore les met en cela au-dessus des Grecs, que la liberté de penser rendoit flottans et indécis. Reste à savoir s'il vaut mieux croupir dans l'esclavage des préjugés, que d'exercer sa raison et ne chercher le vrai par soi-même, au risque de se tromper comme ses maîtres. Sans une sage hardiesse, l'esprit humain seroit encore le jouet de toutes les chimères antiques. *Les disciples doivent croire* : le chancelier Bacon ne désapprouve point cette maxime ; mais il veut qu'on y ajoute celle-ci : *Après l'enseignement, on doit user de sa raison* (1).

Ils exigeoient une soumission aveugle de leurs disciples.

(1) *Oportet discentem credere.* — *Oportet jam edoctum judicio suo uti.* De Augment. scient.

Le déluge dans Bérose.

Remarquons que Bérose parle d'un grand déluge, arrivé sous le dixième roi de Chaldée. Il en raconte quelques circonstances fort semblables à celles de l'écriture. Ce roi construit un vaisseau par ordre de Saturne ; il s'y renferme lui et sa famille, avec les animaux et les provisions nécessaires : après le déluge, il laisse voler des oiseaux qui reviennent jusqu'à ce qu'ils trouvent la terre sèche et habitable. Voilà des traits singuliers d'une tradition fort répandue.

Les arts, le luxe et la débauche, réunis.

Les arts florissoient de tems immémorial en Assyrie et à Babylone. Le luxe, la mollesse et la débauche y régnoient également ; soit que la culture des arts et des sciences viennent à la suite de la corruption des mœurs, soit qu'elle y contribue d'une manière indirecte, par l'abus qu'en font les hommes vicieux. Une pratique infâme déshonoroit même le culte, s'il faut croire Hérodote, et Strabon. Chaque femme, disent-ils, étoit obligée par la loi, de se prostituer une fois à quelque étranger dans le temple de Mylitta ou de

Loi honteuse de la prostitution.

Vénus. Mais cette infâmie, étant reprochée aux Babyloniens, et que M. de Voltaire rejette comme absurde et impossible, le savant Goguet la représente comme une preuve d'aveuglement plutôt que de dissolution. Il juge, d'après les anciens, qu'un préjugé superstitieux l'avoit établie, dans la vue de conserver la vertu des femmes : car il n'est point d'extravagance que la superstition ne produise et ne consacre. On prenoit Vénus pour une divinité malfaisante, ennemie de leur honneur : on vouloit l'appaiser par ce sacrifice. L'étranger, à qui une femme s'abandonnoit religieusement, devoit dire en lui donnant quelque pièce de monnoie : *J'implore en votre faveur la déesse Mélitta.* Hérodote assure (1) qu'après avoir satisfait à la loi, les Babyloniens étoient des modèles de chasteté conjugale. Justin dit aussi la même chose des femmes de Chypre, et Elien de celles de Lydie, où la même loi étoit en vigueur. On s'empressoit

Motif de cette loi.

(1) Hérod. l. 56.

de les épouser. Les mœurs ne se corrompirent prodigieusement à Babylone, qu'après la conquête de Cyrus ; et l'indigence en fut la principale cause.

Mœurs des Babyloniens.

Contre la coutume des autres peuples de l'Asie, les femmes Babyloniennes vivoient familièrement avec les hommes, et mangeoient avec les étrangers. Les mœurs de la nation en étoient plus douces. Ces mœurs sont représentées comme atroces par nos livres saints, qui semblent contredire le témoignage des historiens profanes ; mais les plaintes des Juifs, comme l'observe Goguet, écrivain fort religieux, doivent se rapporter aux rigueurs qu'on leur avoit fait essuyer à Babylone.

Fête de cinq jours.

Selon Bérose, les Babyloniens célébroient chaque année une fête de cinq jours, pendant laquelle les esclaves prenoient la place des maîtres, avec le droit de leur commander et de se faire servir par eux. C'est une preuve d'humanité.

Coutume singulière pour le mariage des filles.

Pour favoriser la population, objet important de la politique, on vendoit à l'enchère les plus

belles filles, on offroit ensuite une somme à qui vouloit prendre les laides au rabais, de sorte qu'elles tomboient en partage à ceux qui se contentoient du moindre prix : (cela doit s'entendre uniquement du bas-peuple.) Toutes les filles se trouvoient pourvues par ce moyen. Il est difficile de de bien augurer de tels mariages fait au hasard, sans consulter la raison, sans connoître les personnes. Mais que penser des nôtres, lorsque l'argent en décide seul, et que le mérite n'est compté pour rien sans la fortune?

Divorce.

Chez les Babyloniens, on se séparoit en rendant la somme que l'on avoit reçue, si les cœurs ne pouvoient s'unir. Ils n'imaginoient pas qu'on pût former légèrement des liens indissolubles. Ils avoient un tribunal établi pour marier les filles et pour punir les adultères : ce qui prouve que l'union conjugale étoit sacrée parmi eux, et que les mœurs ne pouvoient se corrompre qu'au mépris des lois.

Punition de l'adultère.

Syrie.

L'histoire des Perses nous ramènera encore à Babylone. Il seroit inutile de parler des Syriens.

Sans quelques passages de l'écriture, on ignoreroit qu'il a existé d'anciens rois de Syrie, et en particulier des rois de Damas, capitale de cette contrée. L'histoire profane la confond avec l'Assyrie, jusqu'au démembrement de l'empire d'Alexandre. On connoît seulement par un ouvrage de Lucien les superstitions qui s'y pratiquoient. Les prêtres de la déesse de Syrie se faisoient volontairement eunuques. Ils sont fameux sous le nom de *Galli*. Leur déesse, selon quelques savans, étoit la Vénus céleste de Babylone; conjecture qui ne peut guère nous intéresser.

Superstitions syriennes.

PHÉNICIENS.

PHÉNICIENS.

UN des plus beaux spectacles de l'histoire, quand on préfère les arts pacifiques aux sanglantes expéditions des héros, c'est de voir un peuple industrieux franchir les obstacles de la nature ; suppléer par son courage et son génie, à ce que lui refuse une terre ingrate ; dompter le plus terrible des élémens, se frayer une route sur les flots ; et se rendre, en quelque sorte, tributaires les nations éloignées, non-seulement sans user de violence à leur égard, mais en leur portant des biens inconnus. Tels furent les Phéniciens, appelés Chananéens dans l'écriture, c'est-à-dire, marchands ; peuple célèbre par son ancienneté, par son commerce, par ses entreprises maritimes, et que cependant la plupart de nos historiens se contentent presque de nommer. *Idée des nations commerçantes.*

Sans le commerce, la société ne subsisteroit point. Le superflu des uns doit servir à la nour- *Nécessité du commerce.*

riture des autres. Avec les choses qu'on a de trop, on achète celles dont on manque; ou, si l'on n'a rien, on vend son travail, et l'on vit de ce qu'il rapporte. Dans les premiers tems, où les desirs, comme les besoins, étoient resserrés par des bornes fort étroites, tout le négoce consistoit en simples échanges. Le berger donnoit au laboureur quelques pièces de son bétail; le laboureur donnoit au berger quelque partie de sa récolte, et ainsi du reste. Le négoce faisant du progrès, on employa des matières de peu de volume, pour représenter les marchandises, et pour servir de prix commun. Les métaux sur-tout y étoient propres, comme plus durables et plus faciles à transporter. Ils devinrent les signes représentatifs des vrais biens, que fournit la terre et que l'industrie met en œuvre. On les voit destinés à cet usage dès le siècle d'Abraham. Mais un art plus merveilleux devoit étendre et animer le commerce. C'est la navigation.

Ses progrès.

La navigation très-an-

Les Phéniciens la pratiquoient de tems immémorial. Habitant un

pays stérile sur les côtes de la Méditerranée, ils sentirent le besoin de se ménager des ressources. Ils conçurent que la mer, qui sépare les nations, pouvoit elle-même les réunir; et après différens essais, ils exposèrent leur vie sur un bois fragile, à la merci des vents et des vagues, pour aller recueillir sous d'autres climats ce que la nature refusoit au leur. Les forêts du mont Liban et la commodité de leurs ports étoient de précieux avantages, dont ils surent profiter. On ne doute point que leur commerce ne fût déjà étendu dès les premiers siècles après le déluge; ce qui est d'autant plus étonnant, que la navigation suppose presque toujours des progrès en astronomie, et en plusieurs arts difficiles. Ils ne pouvoient avoir pour guides que les astres. Ils s'attachèrent d'abord à la grande Ourse, et enfin à une étoile de la petite Ourse, beaucoup plus voisine du pôle. Qui auroit pu croire, qu'un jour les vaisseaux seroient dirigés sur l'Océan par le moyen d'une aiguille? C'étoit déjà un grand prodige

cienne chez les Phéniciens.

L'observation des astres les dirigeoit.

qu'ils transportassent les navigateurs sous un nouveau ciel.

Grande étendue de leur commerce

Tandis que les Egyptiens abhorroient superstitieusement la mer, les Phéniciens la parcouroient avec audace, et avec la plus grande utilité. Les îles de Chypre et de Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, se remplirent de leurs colonies. Ils parvinrent aux côtes méridionales de l'Espagne : ils passèrent le détroit ; ils pénétrèrent dans l'Océan. Cadix devint leur entrepôt. La Bétique et le reste de l'Espagne, leur fournirent d'immenses richesses ; ils en tiroient le miel, la cire, la poix, le fer, le plomb, le cuivre, l'étain, etc. Ils furent obligés de mettre à leurs ancres, au lieu du plomb qu'elles portoient, l'argent dont ils étoient surchargés. Peu de tems après la guerre de Troie, suivant Strabon, ils avoient déjà des établissemens sur les côtes occidentales de l'Afrique. L'écriture parle des fréquens voyages que faisoient les flottes de Salomon, sous la conduite des Phéniciens, dans la terre d'Ophir et de Tharsis, (qu'on croit du royaume de Sofala en Ethiopie,) d'où

ils revenoient au bout de trois ans chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de pierres précieuses, et d'autres espèces de marchandises. Facteurs de tous les peuples connus, ils cachoient avec soin le secret de leur navigation, dont ils craignoient de partager le profit. Jalousie naturelle aux négocians, mais contraire au bien commun de l'humanité.

Leur voyage autour de l'Afrique, du tems de Néchos

Rien n'est plus mémorable que l'entreprise qu'ils exécutèrent, vers l'an 610 avant Jesus-Christ, pour satisfaire la curiosité de Néchos, roi d'Egypte. Ce prince les fit partir de la mer Rouge, avec ordre de suivre les côtes d'Afrique sur l'Océan. Ils entrèrent dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, ou le détroit de Cadix. La troisième année, ils revinrent, dit-on, à l'embouchure du Nil.

Forme de leurs vaisseaux.

Leurs vaisseaux pour le commerce étoient presque ronds; car s'éloignant des côtes le moins qu'il étoit possible : on ne pouvoit leur donner une certaine profondeur, et il falloit y suppléer en largeur. Ils en avoient d'autres, longs et pointus, pour les expéditions navales. Je ne sais ce qui mérite le

plus d'admiration, ou la supériorité prodigieuse de notre marine sur celle de cet ancien peuple, ou la grandeur de ses entreprises maritimes, exécutées avec de si foibles moyens et à travers tant d'obstacles.

Teinture des Phéniciens.

On sait combien les étoffes et les teintures des Phéniciens étoient précieuses. Leur pourpre fut, pour ainsi dire, un don du hasard. Un chien de berger, pressé par la faim, brise un coquillage : le sang qui en sort lui teint la gueule ; cette couleur admirable frappe les yeux; on vient à bout de l'appliquer aux étoffes ; et on la réserve pour l'ornement des monarques. Plusieurs importantes découvertes sont nées d'une semblable origine. L'observation de la nature en produira, sans doute, beaucoup d'autres. La nature est inépuisable.

Leurs sciences.

Ce que nous avons dit sur les sciences des Egyptiens, doit s'appliquer en partie aux Phéniciens. Un peuple navigateur et commerçant ne pouvoit manquer de connoissances de géométrie, de mécanique ; d'arithmétique, de géographie, etc. Ils les acquirent peu-

à-peu ; et si la théorie leur manquoit, ils y suppléoient par une pratique imparfaite sans doute, mais toujours avantageuse. On leur attribue communément l'invention de l'écriture alphabétique. Enfin, ils paroissent supérieurs aux Egyptiens par la force du génie. Ceux-ci, esclaves de leurs préjugés et de leurs coutumes, s'arrêtèrent au point où tout sembloit les inviter à la perfection et aux découvertes; ceux-là firent sans cesse de nouveaux efforts pour arriver à leur but, et tous leurs pas furent, en quelque sorte, marqués par des succès.

Les Phéniciens plus industrieux que les Egyptiens

L'avidité du gain y contribua peut-être autant que la trempe de l'esprit. Cette passion nuit aux mœurs, elle inspire la mauvaise foi, comme on l'a reproché aux Phéniciens, et les richesses qu'elle entasse produisent souvent la corruption. Mais l'indolence et la misère ne produisent pas de moindres maux. Si l'on voit des vices dans une nation industrieuse, enrichis par la commerce ; l'humanité se console du moins à la vue des prodiges qu'y opère le travail, des ressources et des agré-

Effets de l'avidité du gain.

La paresse est pire.

mens qu'il y procure, du bonheur enfin qu'il y répand sur les états mêmes les plus pénibles, et en apparence les plus malheureux.

Sidon, Tyr

Sidon, première capitale de la Phénicie, eut long-tems l'empire de la mer. La fameuse Tyr lui succéda. Nous parlerons ailleurs de Carthage, colonie de Tyr, fondée vers l'an 890 avant Jesus-Christ. Elle dut sa naissance à la cruauté et à l'avarice d'un prince. Pygmalion, roi de Tyr, ayant fait mourir l'époux d'Elissa ou Didon sa sœur, pour s'emparer des grands biens qu'il possédoit ; cette courageuse princesse s'enfuit avec les trésors de son mari, et fonda sur les côtes d'Afrique la ville fameuse qu'on verra faire trembler Rome. Les Carthaginois prospérèrent comme les Phéniciens par le commerce; mais leur ruine apprendra aux nations commerçantes, qu'elles s'exposent à périr en se livrant au goût des conquêtes.

Fondation de Carthage.

Superstition des Phéniciens.

L'activité du négoce ne garantit point la Phénicie de toute superstition, quoiqu'elle semble y avoir été moins sujette que l'Egypte. Le culte de Vénus, à Byblos, étoit

mêlé de débauches. Des sacrifices humains faisoient une pratique religieuse. On adoptoit des traditions absurdes au sujet d'Adonis, appelé aussi Osiris ou Thammus. Il y avoit dans le pays une rivière connue sous le nom d'Adonis. Lorsqu'elle paroissoit teinte de sang, phénomène fort naturel, puisqu'elle entraînoit quelquefois une sorte de terre rouge ; alors les femmes pleuroient amèrement la mort de l'Adonis de Vénus ; elles signaloient leur douleur par des sacrifices funèbres, et même par des flagellations. Le lendemain, le supposant ressuscité et monté au ciel, elles se rasoient la tête, comme les Egyptiens quand ils avoient perdu le dieu Apis. Celles qui vouloient garder leurs cheveux, devoient, dit-on, se prostituer, et le produit de la débauche s'appliquoit au temple.

Culte d'Adonis.

Autant la véritable religion élève l'homme au dessus de lui-même, autant la superstition le ravale au-dessous des brutes. Mille exemples pareils nous inculqueront cette maxime. Il doit en résulter deux avantages ; l'un de nous attacher au culte

Les exemples de superstition utiles pour attacher à la vraie religion.

parfait qu'enseigne le christianisme ; l'autre de nous garantir des illusions et des folies qui outragent la divinité en dégradant la nature humaine.

Ouvrage de Sanchoniaton le plus ancien après ceux de Moyse.

Sanchoniaton, de Béryte en Phénicie, le plus ancien auteur, après Moyse, dont il reste quelque ouvrage, écrivoit les antiquités de son pays vers le tems de Josué, selon les meilleurs critiques ; et il remontoit jusqu'à l'origine du monde. Dans sa cosmogonie, fabuleuse comme toutes celles qui sont l'ouvrage de l'imagination humaine, on trouve quelques rayons frappans de lumière. Il admet un chaos ténébreux, et un esprit qui met l'ordre dans l'univers (*Pneuma*). Ses idées sur tout le reste n'ont rien de commun avec la bible. Il ne parle ni de la chute de l'homme, ni même du déluge et de la dispersion des peuples. On a donc avancé trop légèrement qu'il connoissoit nos livres sacrés. Eusèbe, qui a conservé un fragment précieux de son ouvrage, traduit par Philon de Biblos, l'accuse de conduire à l'athéisme : cent écrivains ont répété la même chose, en sou-

Sa cosmogonie.

Opinions hasardées sur cet auteur.

tenant toutefois que son dessein étoit d'accréditer l'idolâtrie. Ces deux accusations paroissent contradictoires ; et il est plus vraisemblable que l'auteur a simplement rapporté les opinions théologiques de son pays, telles qu'il les croyoit lui-même. Il parle d'un premier homme et d'une première femme, fort différens d'Adam et d'Eve. Il attribue à leurs descendans l'invention des arts ; à l'un de faire le feu ; à l'autre, de construire des cabanes ; et ainsi de la chasse, de la pêche, des instrumens de fer, etc. Il pose les fondemens de son histoire sur les écrits de Thaaut, que les Grecs ont nommé Hermès, et les Latins Mercure. Son ouvrage est regardé aujourd'hui comme authentique ; et parmi tant de fables ou d'allégories obscures, on y voit avec intérêt l'enfance du monde *.

Enfance du genre humain, selon Sanchoniaton.

* Voyez l'*Origine des Lois, etc.* prem. Diss.

HÉBREUX OU JUIFS.

Commencement de la nation Juive.

LES Hébreux ne formérent un corps de nation, et n'eurent un établissement fixe, que long-tems après les peuples dont nous venons de parler. Jusqu'à leur sortie d'Egypte, ils n'avoient été que des pasteurs errans, ou des esclaves. Leurs livres sont la base de la foi chrétienne. Nous devons y adorer humblement les merveilles du créateur, et les mystères incompréhensibles de sa providence. Mais ni le Pentateuque, ni les autres parties de la bible, ne peuvent, comme je l'ai dit plus haut, se mêler indifféremment avec les histoires profanes, sans que toutes les idées se confondent. Un gouvernement théocratique, dirigé par les ordres immédiats de l'être suprême; un enchaînement de miracles qui renversent l'ordre de la nature; une suite d'actions extraordinaires, qu'on explique par des principes surnaturels; sont-ils propres à exercer le raisonnement et la cri-

Gouvernement théocratique, tout différent desautres.

tique, à donner des idées justes de la politique humaine et de la vie sociale ?

Obscurité des Juifs parmi les anciennes nations.

Les Juifs long-tems obscurs, confinés dans un petit coin de la terre, séparés par principe des autres peuples ; presque toujours esclaves de quiconque les attaquoit ; objets du mépris et de l'aversion de leurs voisins ; nation grossière, barbare, superstitieuse, infidelle au vrai Dieu qui la combloit de ses graces ; les Juifs, avec des lumières et des lois venues du ciel, méritoient cependant à peine d'être mis au nombre des nations policées.

Leur caractère.

En les considérant sous le point de vue le plus intéressant pour l'esprit humain, il faut se borner à quelques points singuliers de leurs lois et de leurs coutumes. Ce n'est point ici le lieu de parler de ces préceptes divins que chacun connoît dès l'enfance.

Lois de la religion mêlées aux lois civiles.

Les lois de la religion étoient réunies aux lois civiles ; ou, pour mieux dire, tout étoit devoir de religion, parce que tout étoit prescrit de la part de dieu, l'unique législateur de son peuple. Mais

comme la crainte de dieu, ce frein salutaire, ne réprime pas toujours les passions, et que les Juifs ne se conduisoient guère que par les sens, n'étendoient guère leurs idées à la vie future; il y avoit des menaces terribles et de grandes peines contre les infracteurs. Celui qui violoit le sabbat étoit lapidé; et on le violoit, non seulement en se permettant quelque travail, mais en achetant quelque chose, mais en faisant du feu. Les enfans, qui désobéissoient opiniâtrement à leurs pères, étoient punis de mort. Un blasphémateur, un idôlâtre, un adultère, pouvoient être lapidés, sur le champ, sans aucune forme de procès. De pareilles exécutions s'appeloient *jugement de zèle*: il étoit à craindre qu'elles ne devinssent quelquefois des jugemens de haine ou de fanatisme. On réduisoit en servitude les débiteurs insolvables. La peine de mort étoit commune pour des fautes qu'on eût regardées ailleurs comme légères.

Sévérité des lois Judaïques.

Une infinité d'expiations, de cérémonies légales, de préceptes, dont nous ignorons le fondement,

Cérémonies légales, en grand nombre.

servoient à retenir sous le joug ce peuple volage. Il étoit défendu de manger de plusieurs animaux, tels que le pourceau, le lièvre, le lapin, les insectes rampans, les poissons sans nageoires et sans écailles. Ces animaux étoient réputés impurs, et on se souilloit même en les touchant morts. Les cendres d'une jeune vache rousse devoient nécessairement être employées pour la plupart des expiations.

Eaux de jalousie

Ce qu'on appeloit les *eaux de jalousie*, en usage lorsqu'un homme soupçonnoit sa femme d'infidélité, semble avoir beaucoup de rapport avec nos anciennes épreuves judiciaires. Des herbes amères mêlées à de l'eau sainte, une formule de malédiction, des cérémonies religieuses, faisoient enfler et crever le ventre aux coupables (1). Toutes ces pratiques sont abolies par la loi de grace, ainsi que la circoncision si expressément ordonnée aux Juifs. On trouve parmi eux des sacrifices humains, comme chez plusieurs autres nations.

(1) *Num. V*, 24, etc.

Année sabbatique et jubilé.

Leur année sabbatique revenoit tous les sept ans. Alors les travaux de l'agriculture étoient suspendus; on abandonnoit les récoltes aux pauvres, aux orphelins, aux étrangers, on rendoit la liberté aux esclaves; on remettoit les dettes aux Israélites. Il en étoit de même au jubilé, qui se célébroit de cinquante en cinquante ans. Chacun rentroit à cette époque en possession de ses biens, de quelque manière qu'ils eussent été aliénés. Le desir de perpétuer les familles étoit le motif de cette loi, qu'on ne pourroit concilier, dans une grande et riche nation, avec le cours des affaires civiles.

Villes de refuge.

Il y avoit six villes de refuge; mais qui ne servoient qu'à garantir des rigueurs de la justice, en cas de meurtre involontaire. Les assassins devoient être arrachés même de l'autel, pour subir la peine de mort. C'est un abus inconcevable, que les asyles soient devenus la sauve-garde du crime.

Partage des Prêtres.

Quoique la tribu de Lévi dût être dispersée parmi les autres, suivant la prophétie de Jacob; et que les prêtres, les lévites ne pussent avoir pour leur partage

que les dixmes, les offrandes, et le rachat des premiers nés, suivant une loi du Deutéronome; il paroît que les ministres de la religion étoient réellement bien partagés. Ils possédoient quarante villes; ils recueilloient plusieurs sortes de dixmes; les prémices et les offrandes étoient considérables. On pouvoit racheter, avec de l'argent, les choses vouées à dieu, excepté le bétail, les terres, les fruits de la terre. Ces vœux augmentoient donc les richesses sacerdotales. Le grand-prêtre avoit une extrême autorité jusques dans les affaires civiles. Moyse ordonne qu'on ait recours aux prêtres et au juge dans toutes les difficultés, et qu'on s'en tienne à leur décision, sous peine de mort *. De ces divers réglemens propres à la théocratie, on a tiré beaucoup de fausses conséquences, contraires au gouvernement politique; comme si la loi nouvelle étoit la loi de Moyse, et qu'il fallût être juif pour être chrétien.

Leur autorité.

Tous les étrangers, et leur lan- Ignorance

(1) *Deut. XVIII*, 8, etc.

des Juifs dans les sciences.

gue, leurs histoires, leurs arts, leurs sciences, étoient pour les Juifs un objet ou de mépris ou d'horreur. Ils ignoroient entièrement la navigation et l'astronomie, même après leur retour de Babylone. Ils regardoient d'un œil superstitieux les éclipses, et n'avoient pas de mot qui exprimât ce phénomène. On ne peut douter cependant qu'ils n'aient tiré de l'Egypte une partie de leurs connoissances naturelles et de leurs coutumes. Ils cachèrent toujours leurs livres sacrés au reste du monde. Quand Ptolémée Philadelphe en eut obtenu une version, ils établirent des jeûnes en mémoire de ce prétendu malheur. Une barrière insurmontable semblait séparer les Juifs de toutes les parties du monde, où la raison et la politesse étoient cultivées.

Ils cachoient leurs livres sacrés.

Origine de la poësie.

On a lieu de croire, contre le sentiment le plus commun, que la poësie, chez d'autres peuples n'est pas née de la religion; puisque les chansons des sauvages ne célèbrent que les louanges et les exploits de leurs compatriotes, et qu'on cite même de petites nations

sans culte qui ont des poëtes. Elle fut probablement inventée, ou par des passions vives, ou par le désir de graver les faits dans la mémoire. Mais les Hébreux la consacrérent d'abord au plus saint usage. Leurs cantiques et leurs pseaumes élèvent l'ame jusqu'au trône de l'éternel. Le Clerc prétend que ces poëmes étoient rimés, opinion que la plupart des savans n'adoptent point.

Si l'hébreu est la mère-langue.

Il n'y a pas de preuves suffisantes, que l'hébreu soit la langue-mère de tout le monde ; et c'est par un zèle de religion mal entendu, ainsi que l'observe M. Falconet, qu'on s'est efforcé de le prouver. L'ancien commerce des Phéniciens, la dispersion des Juifs, les conquêtes des Arabes, les croisades enfin ont vraisemblablement introduit dans les langues occidentales les mots orientaux que l'on y trouve (1).

Circoncision commune en Orient.

Les peuples avec qui les Juifs furent en guerre, Moabites, Am-

(1) *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, tom.* 20.

monites, Madianites, Edomites, Amalécites, Chananéens, Philistins, étoient presque tous soumis à la circoncision, quoique idolâtres. Nous l'avons vue établie de même en Egypte. C'étoit une loi de religion chez les Juifs, comme elle l'est chez les Mahométans; mais nous ne pouvons remonter jusqu'à l'origine de cette pratique, encore aujourd'hui si commune dans l'orient. Quand on entreprend d'expliquer les anciennes coutumes des peuples, on donne souvent des conjectures pour des faits.

MÉDES ET PERSES.

CHAPITRE PREMIER.

Les Médes avant Cyrus.

Anciennes histoires fabuleuses avant Cyrus.

LES Mèdes et les Perses doivent être réunis dans un seul article, parce que ces deux peuples formèrent sous Cyrus un seul empire très-célèbre. Tout est obscurité et incertitude avant ce prince. Les Grecs, il faut sans cesse le redire, sont peu croyables en matière d'antiquités. De vaines traditions, auxquelles souvent ils ajoutoient leurs propres revêries, devenoient sous leur plume des monumens historiques. Si Ptolémée, cet habile géographe, donnoit à la mer Caspienne vingt trois degrés et demi d'orient en occident, quoiqu'elle en ait moins de quatre dans sa plus grande étendue ; combien d'erreurs ont dû, à plus forte raison, inonder l'histoire, lorsqu'on l'écrivoit sans examen, sans cri-

tique, au gré de tous ceux qui fournissoient des fables aux écrivains ?

Les Mèdes secouent le joug des Assyriens

Ne nous arrêtons point à celles que Ctésias et son copiste Diodore ont débitées sur les anciens Mèdes. Une seule observation nous suffira. Soit qu'Arbace, gouverneur de la Médie soumise aux Assyriens, ait profité de la mollesse de Sardanapale pour exciter une révolte contre lui; soit qu'une autre cause ait produit le même effet; les Mèdes secouèrent le joug, et vécurent d'abord dans l'anarchie, presque aussi funeste que l'esclavage. Ils ne tardèrent pas à sentir qu'une liberté sans frein est une source inépuisable de maux.

Ils choisissent Déjocès pour juge, ensuite pour roi.

Pour s'en délivrer, ils choisirent un juge nommé Déjocès, qui dissipa les troubles et rétablit l'ordre par le moyen des lois et de la justice. Après une sage administration, il se retira tout-à-coup, peut-être dans la vue de se faire desirer, et de s'élever davantage. La licence ramena bientôt les anciens malheurs. On ne vit que Déjocès capable de les dissiper : on le fit roi vers l'an 699 avant Jesus-Christ.

Son despotisme.

Alors, enflé de sa grandeur, ou croyant avoir besoin du despotisme pour contenir ses sujets, il affecta une sévérité extrême; il se renferma dans un palais inaccessible; il ordonna; selon Hérodote, que le privilège de le voir, ne seroit accordé qu'aux officiers de sa maison; que toute autre personne s'adresseroit à ses ministres, et qu'on puniroit quiconque oseroit cracher ou rire en sa présence. Montesquieu observe que c'étoit le moyen de faire respecter la royauté, et non le roi. N'étoit-ce pas aussi le moyen de faire haïr le roi et la royauté.

Fables sur Echatane, et sur le mont Bagistan.

Echatane, capitale du royaume, bâtie par Déjocès, avoit, dit-on, sept enceintes de murailles qui s'élevoient les unes au-dessus des autres, de la hauteur des crenaux; et ces crenaux étoient de différentes couleurs; blancs, noirs, pourpre, bleus, orangés; les derniers argentés et dorés. Cette description d'Hérodote paroît de même nature que celle qu'on voit dans Diodore, de la montagne de Bagistan en Médie, montagne taillée

en groupe par ordre de Sémiramis, et qui la représentoit au milieu d'une centaine de gardes.

Diodore donne une liste de rois Mèdes, dont Hérodote ne parle point. On diroit qu'ils écrivoient des histoires toutes différentes. Peu nous importe de connoître ces princes jusqu'à Cyrus.

Immutabilité des lois.

Les mœurs, les lois et la religion des Mèdes, étoient à-peu-près les mêmes que celles des Perses, dont je tracerai le tableau. Une chose qui distingue les premiers, c'est que chez eux l'autorité royale ne pouvoit changer ni révoquer une loi déjà établie; et que l'éducation des princes n'étoit confiée qu'à des femmes et à des ennuques. Ainsi un abus changé en loi étoit immuable! ainsi l'éducation des princes devoit pour ainsi dire en faire des femmes! La polygamie étoit non-seulement permise, mais commandée aux Mèdes. Strabon rapporte que dans les pays des montagnes, ils étoient obligés d'entretenir au moins sept femmes; et qu'une femme, pour n'être pas méprisée, devoit avoir au moins

Education des princes.

Polygamie étrange.

cinq

cinq maris (1). Mais comment croire cela possible, à moins qu'on ne suppose les femmes communes, et les maris de même ? Quelle apparence de mariage reste-t-il alors ? On a cru long-tems tout ce que disent les anciens : aujourd'hui le doute naît à chaque pas.

CHAPITRE II.

L'empire des Perses ; Cyrus et ses premiers successeurs.

Antiquité des Perses

LES Perses sont une des plus anciennes nations. Du tems même d'Abraham, selon les érudits, ils faisoient déjà une puissance. Mais ils ne devinrent célèbres et vraiment formidables que sous Cyrus. Son règne est une grande époque, vers l'an 560 avant Jesus-Christ. Rien ne devroit donc, ce semble, être mieux connu ; et cependant l'incertitude redouble ; au point que la naissance, les expéditions, la mort de ce conquérant, sont

Epoque de CYRUS vers l'an 560 avant J. C.

(1) *Strab. l.* 11.

des problèmes historiques, qu'on ne peut résoudre.

Rien n'est plus incertain que son histoire.

Hérodote, Ctésias, Xénophon, qui écrivoient environ un siècle après Cyrus, se contredisent comme sur des faits éloignés de plusieurs siècles. A qui en croire?

Cyropédie de Xénophon.

La Cyropédie de Xénophon, paroît être l'ouvrage d'un philosophe, plutôt que d'un historien; sorte de roman moral et politique, composé pour l'instruction des princes et des hommes d'état. On ne laisse pas d'en tirer le fond d'une histoire: on en suppose les faits certains, parce que l'auteur avoit eu l'avantage de s'instruire dans le pays même; sur-tout parce que ses récits s'accordent mieux avec la bible. Mais ces raisons se réduisent à de foibles probabilités, bien éloignées de la certitude. N'est-il pas singulier qu'on se flatte de démêler surement le vrai dans un ouvrage tissu en partie de fictions? J'ajoute d'après le docte Fréret, que la conformité de Xénophon avec l'écriture est imaginaire; qu'on le trouve plutôt en opposition avec elle; et que son histoire de l'expédition du jeune Cyrus détruit même sa

On ne peut y ajouter foi.

Cyropédie, en prouvant que Cyrus enleva l'empire des Mèdes par une victoire sur Astiage son aïeul : ce qui est conforme au récit d'Hérodote et de Ctésias (1).

Principaux faits concernant Cyrus.

Ainsi, en recommandant beaucoup la lecture de la Cyropédie, dont Rollin a fait l'extrait dans l'histoire ancienne, et les Anglais dans l'histoire universelle ; nous ne pouvons l'admettre avec eux comme une source de détails historiques assez dignes de foi. Quelques observations justes sont préférables à des récits plus que douteux.

Cyrus, qu'on croit né de Cambyse roi de Perse, et de Mandane, fille d'Astyage roi des Mèdes, fut certainement le fondateur d'un vaste empire établi par ses conquêtes. Il défit les Babyloniens à la bataille de Thymbrée : il renversa leur monarchie, et s'empara de Babylone après un long siège : ayant détourné les eaux de l'Euphrate, il pénétra par le canal de ce fleuve au sein de la ville, où tout étoit plongé dans l'ivresse

(1) Mém. de l'acad. des Inscrip. tom. 7.

d'une fête. En 536 avant Jesus-Christ, il publia le fameux décret en faveur des Juifs, captifs depuis soixante et dix ans, auxquels il permit de retourner à Jérusalem. Poussant ensuite ses conquêtes, il donna pour bornes à son empire, à l'orient, le fleuve Indus; au nord, la mer Caspienne et le Pont-Euxin; à l'occident, la mer Egée; au midi, l'Ethiopie et le golfe d'Arabie; empire le plus vaste qui eût jamais été jusqu'alors.

Contradictions sur la mort de Cyrus.

Ce héros, suivant Xénophon, mourut dans son lit, après un règne glorieux de trente années. Selon Hérodote, il fut défait et tué dans une bataille contre Tomyris, reine des Scythes ou Massagètes, qui plongea elle-même sa tête dans un vase plein de sang: *Abreuve toi de sang*, dit-elle, *puisque tu en as toujours eu soif.* Diodore de Sicile raconte que cette princesse le fit crucifier. Ctésias le fait mourir d'une blessure, qu'il avoit reçue du côté de l'Hyrcanie. D'autres écrivains le tuent d'une autre manière. Voilà ce que c'est que l'histoire, quand elle ne porte que sur des traditions.

Le Cyrus de Xénophon est le modèle des hommes et des princes. Il ne combat que pour la défense de son oncle Cyaxare, fils d'Astyage, dont il épouse la fille unique. Il gagne tous les cœurs par sa modération. Panthée sa prisonnière, jeune princesse charmante, trouve en lui un protecteur de sa vertu ; et la reconnoissance attire sous les drapeaux de Cyrus, le roi Abradate, mari de Panthée. Le Cyrus d'Hérodote est tout différent. Il prend les armes contre Astyage son aïeul, et lui enlève la couronne. Ayant vaincu Crésus, roi de Lydie, il le condamne inhumainement à être brûlé vif. Crésus s'écrie sur le bûcher, *Solon, Solon* ! On lui demande qui il invoque ; il répond qu'un philosophe nommé Solon lui a dit autrefois à la vue de ses immenses richesses, que *nul homme ne peut s'appeller heureux pendant sa vie, parce qu'il ne peut prévoir ce qui lui arrivera avant sa mort* ; vérité, ajoute t-il, dont je fais une affreuse expérience. Ces paroles frappent le vainqueur ; il réfléchit sur l'instabilité de la fortune, et il révoque

Cyrus tout différent dans Xénophon et dans Hérodote.

Crésus.

une sentence barbare, dont l'idée seule auroit dû révolter son cœur. Le Cyrus d'Hérodote est, comme presque tous les conquérans, un fléau du genre humain ; au lieu que celui de Xénophon est le bienfaiteur des nations qu'il a vaincues.

Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus.

Peut-être le véritable Cyrus n'a-t-il été qu'un ambitieux habile ; assez grand homme et assez bon prince ; pour mériter des éloges, malgré les injustices de l'ambition. La discipline qu'il mit dans ses troupes, les armes qu'il leur donna pour combattre l'ennemi de près, au lieu de l'arc et des flèches dont elles se servoient avant lui, contribuèrent sans doute beaucoup à ses conquêtes.

Si l'on examine en critique l'histoire de ses premiers successeurs, on y trouvera aussi des fables qui la rendent fort incertaine. J'indiquerai seulement les faits les plus remarquables.

Conquête de l'Egypte, vers l'an 525.

Rarement la gloire des pères passe à leurs enfans ; mais elle couvre ceux ci d'infamie, quand ils la ternissent par leurs actions. Cambyse, fils de Cyrus, paroît un monstre sur le trône, que son

CAMBYSE.

père avoit rempli avec tant d'éclat. On ne voit dans sa conduite qu'une fureur insensée. Sa haine contre Amasis, roi d'Egypte, lui inspire le dessein de ravager et d'asservir ce royaume. En arrivant sur la frontière, il apprend la mort d'Amasis, à qui Psammenitus venoit de succéder. Il continue sa marche, remporte une grande victoire sur les Egyptiens, et se fait abhorer par ses excès. Hérodote dit avoir vu les crânes, dont le champ de bataille étoit encore jonché de son tems; ceux des Egyptiens, durs comme la pierre, parce qu'ils rasoient la tête des enfans, et que les os se durcissoient au soleil; ceux des Perses, mous et fragiles, parce qu'ils portoient un turban dès le bas âge. Mais rien ne supplée à la valeur, qui manquoit aux Egyptiens.

La superstition avança leur ruine, si nous devons nous en rapporter à l'histoire de ces tems-là. On dit que Cambyse, voulant prendre Péluse d'assaut mit au premier rang de ses troupes une multitude de chats, de chiens et d'autres animaux sacrés en Egypte.

La superstition des Egyptiens avança leur ruine

De peur de blesser leurs dieux, les Egyptiens ne tirèrent point sur l'ennemi, et la place fut prise sans résistance. C'étoit assez d'une idée superstitieuse pour éteindre les plus vifs sentimens de la nature; l'amour de la patrie et le desir de sa propre conservation. L'Egypte fut toujours depuis esclave des étrangers qu'elle méprisoit.

Expédition d'Ethiopie.

Résolu de subjuguer encore l'Ethiopie, pays barbare ou la force du corps étoit le plus grand mérite, Cambyse envoya des espions déguisés sous le titre d'ambassadeurs. Mais le roi d'Ethiopie, qui pénétra son dessein, fit partir les ambassadeurs, en les chargeant de porter son arc à leur maître, et de lui conseiller de sa part de faire la guerre aux Ethiopiens, quand les Perses seroient assez forts pour bander cet arc aussi aisément que lui. *Rendez graces aux dieux*, ajouta-t-il, *de n'avoir pas mis dans nos cœurs le desir de nous étendre.* Cambyse, transporté de colère, marcha aussi-tôt sans provisions, sans mesures, et fut contraint de revenir honteusement sur ses pas.

Il fit assassiner son frère Smer-

dis, qui seul avoit pu bander l'arc du roi d'Ethiopie. Il épousa sa propre sœur, après avoir consulté pour la forme, sur ce mariage incestueux, les juges de son royaume, dont la servile bassesse ne pouvoit que se plier à ses désirs. Leur réponse fut, *qu'à la vérité il n'y avoit point de loi qui permît à un frère d'épouser sa sœur; mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient.*

Mariage incestueux de Cambyse, approuvé par les juges.

Le trait suivant peint encore mieux le despotisme et l'esclavage. Cambyse demande un jour à son favori, quels discours on tient sur son compte dans les conversations particulières. « On admire vos » grandes qualités, répond Pre» xaspe, (c'étoit le nom du sei» gneur,) « mais on prétend que » vous aimez un peu trop le vin. » *Ils s'imaginent sans doute*, répliqua le roi, *que le vin me fait perdre la raison: tu en jugeras tout-à-l'heure.* Aussi-tôt il se met à boire avec excès. Il ordonne ensuite au fils de Prexaspe de se tenir au bout de la salle, la main gauche sur sa tête. Il prend un arc,

Cruauté de Cambyse, et bassesse d'un favori.

le bande, avertit qu'il vise au cœur du jeune homme, le lui perce, et dit au père, d'un air triomphant : *Ai-je la main assez sûre ?* Ce vil courtisan répond, comme s'il étoit insensible : *Apollon n'auroit pas tiré plus juste.*

Mort de Cambyse, l'an 522.

Cambyse retournoit en Perse, lorsqu'il apprit que des conjurés lui avoient donné un successeur. Il respiroit la vengeance. Son épée le blessa par accident, et délivra le monde d'une horrible tyrannie. Le nouveau roi étoit un mage, un prêtre indigne du trône, qui se donnoit pour le prince Smerdis, que Cambyse avoit fait périr. L'imposture fut découverte. Quelques seigneurs ayant formé une conspiration, massacrèrent le faux Smerdis ; et Darius, fils d'Hystaspe, l'un des conspirateurs, devint maître de l'empire. Peut-on croire, avec les historiens, que le hennissement de son cheval en ait décidé ? Les sept conjurés, selon Hérodote, étoient convenus que celui dont le cheval henniroit le premier, auroit la couronne : une ruse de l'écuyer de Darius lui procura l'avantage que tous ambitionnoient.

Ce monarque assiégea Babylone, qui avoit levé l'étendard de la révolte. Le désespoir inspira aux assiégés une résolution atroce. Ils exterminèrent toutes les bouches inutiles ; femmes, enfans, vieillards. Darius étoit sur le point de renoncer à l'entreprise, lorsque Zopyre, un des principaux seigneurs persans, se dévoua, dit-on, avec une générosité sans exemple, pour la gloire et l'intérêt de son maître. S'étant coupé le nez, les oreilles, et s'étant déchiqueté tout le corps, il se réfugia dans la ville, comme une victime de la cruauté de Darius. Les Babyloniens lui donnèrent leur confiance, et le mirent à la tête des troupes. Pour les mieux tromper, il tailla en pièces quinze ou seize mille Perses en différentes sorties ; et enfin il livra les portes de Babylone, dont le roi lui accorda tous les revenus.

Darius I. Zopyre lui fait prendre Babylone, l'an 510.

Darius ne méritoit pas de tels sacrifices, à en juger par un trait de tyrannie, que raconte ensuite Hérodote. L'ambition l'ayant armé contre les Scythes, qui habitoient entre le Tanaïs et le Danube, un

Tyrannie de Darius.

respectable vieillard, nommé Ebasus, le conjure de lui laisser pour sa consolation un de ses trois fils, tandis que les deux autres combattroient dans cette guerre. *Un seul ne te suffit point*, répond Darius, *je te les laisse tous trois*; et aussi-tôt il les fait mourir. Comment serviroit-on avez zèle des tyrans qui se jouent de la vie de leurs sujets?

Son expédition malheureuse contre les Scythes.

Les Scythes, (aujourd'hui les Tartares) étoient une nation pauvre, courageuse, indomptable, mettant son bonheur dans sa liberté, et déja célèbre par ses incursions en Asie. On raconte qu'ils envoyèrent à Darius un oiseau; une souris, une grenouille et cinq flèches. Un seigneur de l'armée expliqua ainsi l'énigme: « Si les Perses ne s'en» volent comme les oiseaux, ou » ne se cachent dans la terre com» me les souris, ou ne s'enfon» cent dans l'eau comme les gre» nouilles, ils n'échapperont point » aux flèches des Scythes. » C'etoit l'usage en orient d'employer des figures allégoriques; mais il paroît que celle-ci fut inventée après coup, et qu'elle ne prouve que le penchant

des historiens de l'antiquité pour les fables et le merveilleux. Quoi qu'il en soit, l'expedition imprudente de Darius fut en effet malheureuse. Contraint de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, il apprit qu'on ne subjugue pas des hommes libres aussi aisément qu'on opprime des esclaves.

L'histoire des Perses sera désormais liée à celle de la Grèce, où nous rapporterons les événemens les plus memorables. Il nous reste à peindre cette nation, qui fait un des principaux spectacles de l'antiquité.

CHAPITRE III.

Gouvernement, lois, coutumes et mœurs des Perses.

C'EST en Asie, sur-tout chez les Mèdes et les Perses, qu'on voit naître le despotisme; ce gouvernement odieux dans lequel la fortune et la vie de tous sont soumises à la volonté d'un seul. La monarchie tempérée par de sages lois, dont le

Le despotisme né en Asie.

monarque maintient l'exécution, dont il fait lui-même la règle de sa conduite, est le meilleur, comme le plus ancien des gouvernemens, si l'on en juge par la tranquillité des peuples. Les Platons, les Aristotes, les Plutarques, ne peuvent s'empêcher de le reconnoître, malgré les préventions républicaines. Mais qu'un homme s'érige en Dieu, foule aux pieds les autres hommes, et fasse de ses caprices la suprême loi, sans égard pour les droits naturels de l'humanité : c'est le comble de la violence et de l'usurpation ; c'est l'ouvrage, ou du glaive toujours prêt à égorger, ou de l'infâme lâcheté toujours prête à recevoir des chaînes.

Si ce gouvernement peut exister sans limites.

Peut-il exister une forme de gouvernement, où les peuples soient à la merci du prince, de manière qu'il n'y ait ni propriété fixe ni sûreté personnelle ? Sans doute le despotisme trouve par tout quelque barrière, sinon dans les lois fondamentales, du moins dans les coutumes et les mœurs, dans l'intérêt public, dans son intérêt particulier. Sans doute aussi la passion des Grecs pour la liberté,

et leur haine pour les Perses, les ont rendu exagérateurs sur le despotisme asiatique. Il n'y a cependant que trop de vérité parmi ces exagérations mêmes. L'état actuel de l'Asie confirme à plusieurs égards le témoignage des anciens.

Idée du despotisme persan.

Le despote des Perses (car on ne peut guère le désigner sous un autre nom) se faisoit appeller *le grand roi*, *le roi des rois*. Il falloit se prosterner devant lui, comme devant une divinité. Nous avons vu à quel point de bassesse étoient réduits ses courtisans. une légère inattention les exposoit au dernier supplice. Xénophon rapporte que Cyrus le Jeune en fit mourir deux, pour avoir tiré les mains de leurs manches en sa présence.

Combien un bon roi est au-dessus d'un despote.

Que l'on compare à ces terribles idoles, un prince affable, bienfaisant; environné de ses sujets, comme un père de sa famille; inspirant par ses regards autant d'amour que de respect; tirant de la sainteté des lois la force de son gouvernement; n'employant la terreur que contre le crime, et recevant les hommages du cœur

plutôt que ceux de la contrainte; on jugera aisément de quel côté est l'image de l'être suprême, qui, ayant créé les hommes égaux, n'a voulu en établir quelques-uns maîtres des autres, que pour les rendre tous heureux.

Bonne éducation des princes en Perse.

Cependant l'éducation des princes de Perse, destinés au trône, telle que Platon la décrit, devoit faire de grands hommes et de bons rois. A l'âge de sept ans, on les formoit aux exercices du corps, après que les principaux eunuques ou officiers du palais avoient jeté dans leur ame les premiers principes des mœurs. A quatorze ans, on les mettoit entre les mains de quatre hommes distingués par leur sagesse. Le premier leur enseignoit la *magie* ou la religion, et la science du gouvernement; le second les exerçoit à dire la vérité et a rendre la justice, la troisième, à dompter leurs passions par la tempérance; le quatrième, à s'élever par le courage au-dessus de la crainte et des plaisirs (1).

(1) *Plat. in Alcib.* 1.

Sans examiner s'il valoit mieux séparer ces objets d'instruction, que de les réunir dans un bon système de politique et de morale; il est certain que les fruits d'une pareille éducation, supposé qu'elle fût en usage après Cyrus (ce qui paroît incroyable) se perdoit bientôt dans l'ivresse du despotisme, au sein du luxe, de la mollesse, de la volupté, et au milieu des objets les plus propres à corrompre l'esprit et le cœur. Les rois de Perse, énivrés d'orgueil et de plaisirs, ne se souvenoient plus qu'ils étoient hommes. Ils s'adoroient eux-mêmes, en exigeant l'adoration de leurs esclaves. On attribue à Xerxès un édit, par lequel il promettoit une grande récompense à quiconque inventeroit quelque plaisir inconnu. Si un tel édit a pu exister, il nous apprend ce que c'est qu'un despote, concentré dans son sérail, où il se regarde comme le centre de l'univers.

Causes qui rendoient cette éducation inutile.

Edit infâme de Xerxès.

En matière de gouvernement et de législation, les anciens font remarquer chez les Perses d'excellentes choses, mais que le despotisme fit certainement dégénérer

Satrapes; établissement des postes.

en abus. Le royaume étoit divisé en provinces. Les gouverneurs ou satrapes devoient recevoir directement les ordres du roi, et lui rendre compte de tout. Pour faciliter la correspondance, on avoit établi des courriers, qui portoient jour et nuit les dépêches. Cyrus est regardé comme l'auteur de l'établissement des postes. On ne l'a connu que fort tard en occident. Nous verrons l'université de Paris, dans le tems qu'elle jouoit un trop grand rôle, entretenir des courriers, avant même que les rois en eussent pour les affaires d'état.

Les provinces visitées par le roi ou par des commissaires.

De peur que les satrapes n'abusassent de leur autorité, le roi devoit visiter les provinces en personne, ou y envoyer des commissaires illustres, qu'on appeloit communément *les yeux et les oreilles du prince*. Mais il auroit fallu sur-tout que le rapport de ces yeux et de ces oreilles fût, en même tems, fidelle et efficace.

Avis donné au roi tous les jours.

Un officier de la couronne étoit chargé de dire tous les matins au monarque en l'éveillant ; *Prince, levez-vous, et pensez aux fonc-*

tions pour lesquelles Oromaze (1) *vous a placé sur le trône.* Ces belles formules ne prouvent rien. Quand le devoir ne parle point au cœur, on est sourd aux leçons de la sagesse.

Les finances étoient regardées avec raison comme un objet essentiel de l'administration politique : sans elle tout languit et se dissout dans un grand état. Chaque province avoit son trésor, où se portoient les contributions. Elles devinrent immenses, à en juger par les sommes qu'Alexandre trouva en plusieurs endroits ; à Suse, par exemple, cinquante mille talens d'argent en lingots. Sous les règnes de Cyrus et de Cambyse, le peuple se taxoit volontairement pour l'entretien du roi et de l'armée. Administrationdes finances.

Darius, fils d'Hystaspe, imposa des tributs annuels qui lui firent donner le nom de *marchand.* Les terres des Perses ne payoient point d'impôts ; mais on levoit de l'argent et des denrées sur les provin- Nature des impôts.

(1) *Oromaze* ou *Orosmade* étoit le nom de Dieu chez les Perses.

ces (apparemment sur les provinces conquises.) Rollin observe que cet usage de percevoir en nature une partie des contributions, marque beaucoup de sagesse, de moderation et d'humanité ; parce que les pays éloignés du commerce ne peuvent convertir leurs denrées en argent qu'avec beaucoup de perte. L'observation pourroit être juste, en supposant qu'on ne tirât des peuples que ce qu'exigeoient les besoins réels de l'état. Or il est difficile de le supposer ; puisque, dans un tems de guerre, deux provinces furent taxées, outre les impôts ordinaires, à une quantité de blé, suffisante pour l'entretien de cent vingt mille hommes.

La population encouragée.

Deux objets de la plus grande importance essentiellement unis, la population et l'agriculture, attiroient les soins du gouvernement. Les idées religieuses servoient la politique à cet égard. Les Perses regardoient une nombreuse postérité comme une bénédiction du ciel ; et le roi récompensoit chaque année ceux qui avoient beaucoup d'enfans. Pour que la population soit un bien, il faut que la

terre fournisse de quoi nourrir les hommes. L'agriculture, cette nourrice du genre humain ; cette source d'abondance, de santé et de plaisirs innocens ; cette conservatrice des mœurs, cette école de toutes les vertus, comme la dépeint Xénophon (1) ; l'agriculture étoit spécialement honorée et excitée en Perse, ainsi qu'en Egypte. On s'y faisoit un mérite même de religion, de féconder le sein de la terre. On rendoit compte au roi de la manière dont elle étoit cultivée ; il punissoit la négligence desuns, et accordoit des récompenses au travail des autres. Un jour de l'année, il mangeoit avec les laboureurs. Cyrus le Jeune avoit planté plusieurs arbres de sa propre main. Ce ne seroit pas une matière d'éloge, sans le motif qui rendoit cet amusement respectable. Encore aujourd'hui on voit l'empereur de la Chine manier la charrue un jour de cérémonie, pour donner l'exemple à ses sujets. Cérémonie peut-être plus digne du trône, que la plupart de celles

L'agriculture honorée.

(1) *Xen. œcon.*

où l'on etale tout le faste de la royauté ; puisqu'elle produit sûrement de plus grands biens.

Cruelle nécessité de la guerre.

Il faudroit effacer jusqu'au nom de la guerre dans les annales du monde, si l'oubli des maux qu'elle a causés pouvoit en prévenir de semblables. Mais les passions, qui, de tout tems, ont enfantés ce fléau, le feront renaître toujours. Quoique l'homme ne soit certainement pas né pour combattre ses semblables, comme le loup et le tigre semblent naître pour dévorer d'autres animaux ; quoiqu'il ne devienne cruel qu'en étouffant le cri de son cœur ; la guerre se trouve nécessairement liée à la constitution politique. Le prince le plus juste et le plus humain est quelquefois réduit à l'entreprendre, par la faute de ses voisins ou des puissances ambitieuses. Il doit avoir des guerriers pour la défense de ses droits et de ses peuples ; il doit les exercer au métier des armes, les discipliner, les rendre chers à la patrie, et formidables aux ennemis.

Les Perses

Du tems de Cyrus, les Perses

étoient de bons soldats. Accoutumés dès la jeunesse à une vie dure, laborieuse, et aux exercices de la guerre, ils soutenoient la fatigue et bravoient les dangers avec courage. Dès qu'ils pouvoient porter les armes, le service militaire devenoit pour eux une obligation, jusqu'à un âge avancé. On remarque chez eux la coutume d'être armé en tout tems, même en tems de paix. Les Grecs ni les Romains n'eurent jamais cet usage dangereux, que les barbares de Germanie ont introduit en Europe.

bons soldats du tems de Cyrus.

Armés en tout tems.

C'étoit une opinion des Perses, fondée apparemment sur quelque idée religieuse, qu'en mourant dans les batailles, on parvenoit au bonheur. D'autres nations guerrières ont eu le même préjugé, très-propre à nourrir l'ardeur martiale. Les femmes et les enfans suivoient l'armée : autre motif de bravoure. Mais combien d'inconvéniens accompagnent un pareil cortège! Il en étoit comme de leurs chariots armés de faulx, utiles rarement, et souvent nuisibles. La Cyropédie fournira des leçons aux gens de guerre : notre plan nous

Préjugé et usage pour la guerre.

interdit de plus longs détails. Après Cyrus, la mollesse énerva bientôt ses sujets, et leur nombre ne suppléa jamais au défaut de discipline. Tous les peuples conquérans ont éprouvé en Asie la même révolution.

Justice. La justice paroît avoir été en vigueur, du moins pour un tems, dans l'empire de Perse. Cambyse, ayant condamné à mort un juge qui s'étoit laissé corrompre, fit étendre sa peau sur le tribunal, où le fils de ce juge devoit succéder à son père. On ne confioit l'administration de la justice qu'à des hommes d'un âge mur : on n'imaginoit pas que la jeunesse fût propre à des fonctions si augustes. L'accusé étoit confronté avec l'accusateur, et ce dernier, en cas de fausse accusation, subissoit la peine du crime qu'il imputoit à l'accusé.

Trait de Cambyse.

Confrontation.

On ne punissoit pas de mort pour un premier crime. Une ancienne loi défendoit au prince de punir de mort pour un premier crime : toute la vie du coupable devoit être examinée ; et si le bien l'emportoit sur le mal, on punissoit moins sévérement. Il semble en effet qu'excepté un petit nombre de crimes atroces, qui supposent

supposent toujours une ame noire, et qui demandent un exemple terrible, nulle faute échappée à la foiblesse humaine ne devroit effacer entiérement les mérites d'une vie vertueuse. Il y a tant de moyens de punir, sans perdre des citoyens dont les services pourroient réparer les fautes!

Soin des mœurs.

S'il faut en croire la Cyropédie, la législation des Perses étoit admirable, en ce qu'elle ne se bornoit pas à punir les crimes, mais qu'elle empêchoit qu'on ne fût tenté de les commettre, en inspirant l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Elle procuroit aux enfans une éducation publique, la plus propre à en faire de bons citoyens. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, ils étoient hors de la maison paternelle, entre les mains des maîtres respectables, qui s'appliquoient à les rendre justes, sages, courageux. Quiconque n'avoit pas été formé dans une si bonne école, étoit exclu des emplois et des honneurs. Cependant les pères, en général, devoient prendre soin de l'éducation de leur famille. *Si vous voulez être saints*, disoient les livres sacrés,

Education des enfans

instruisez vos enfans, parce que toutes leurs bonnes actions vous seront imputées. A ce motif de religion, la raison en ajoutoit sans doute de plus sensibles.

Les vices punis.

Des vices trop rarement punis dans la société n'échappoient point à la vie à la vigilance de lois. Un ingrat pouvoit être cité en jugement, et on le condamnoit à une peine. Parmi nous, les lois ne punissent guère que ce qui attaque directement la personne et la propriété des citoyens. Le sentiment de l'honneur, la crainte de l'opprobre suppléeroient à leur défaut, si d'une part ces sentimens étoient bien imprimés dans les ames, et si d'autre part la corruption n'attachoit à certains vices plutôt de l'éclat que de la honte.

Droit des pères.

Le droit de vie et de mort que les pères avoient sur leurs enfans, droit inhumain établi chez plusieurs anciennes nations, étoit tempéré par la défense d'en faire usage pour des fautes légères, ou pour un crime unique. D'ailleurs, comme les enfans respectoient infiniment leurs pères, ceux-ci avoient peu d'occasions de l'exercer. On supposoit le parricide im-

possible dans la nature ; et il n'y avoit aucune loi contre ce crime.

Amour de la vérité chez les Perses.

Une vertu caractérisoit les Perses, l'amour de la vérité. Mentir étoit pour eux une infamie ; vivre d'emprunt en étoit une de même, parce que la bassesse et le mensonge paroissoient inséparables d'une telle vie. Le peuple qui auroit la vérité pour règle de sa conduite et de ses discours, seroit aussi heureux que respectable. Mais où l'intérêt domine, où les mœurs sont corrompues, il est impossible que la fausseté ne répande sa contagion. Les Perses l'éprouvèrent sans doute, dès qu'ils se livrèrent au luxe, et par conséquent à cette soif des richesses, qui anéantit toutes les vertus.

Eunuque

On attribue à leur dissolution l'usage odieux des eunuques pour garder les femmes ; usage commun dans toute l'Asie. On leur reproche, non-seulement la polygamie et le concubinage portés au plus grand excès, mais des mariages incestueux avec leurs propres filles, leurs propres mères ; ce qui doit peut-être se restreindre à un petit nombre d'exemples,

Mariages incestueux.

tant la pudeur et la politique y répugnent (1). Selon Plutarque, Artaxerxès Mnémon épousa une de ses filles, par le conseil de sa mère, qui n'eut pas honte de lui dire, en flattant sa passion criminelle : *C'est vous que Dieu a donné aux Perses comme l'unique loi, et comme la règle de l'honnête ou du déshonnête, de la vertu et du vice.*

Flatterie qui les approuve.

Telle fut avec le tems la servitude honteuse des Perses, qu'ils purent quelquefois adorer le crime dans la personne de leur souverain. Ils ne rougissoient point d'être ses esclaves. On assure qu'ils le remercioient d'avoir bien voulu se souvenir d'eux, après avoir été fouettés par ses ordres. Nous pouvons le croire, puisque la Chine offre des exemples de même nature.

Servitude honteuse des Perses

Les anciens philosophes regardent cet esprit de servitude comme une des causes de la ruine des Perses ; car de quel effort est ca-

Causes de la ruine de ce peuple.

(1) Philon prétend que la religion de Zoroastre recommandoit le mariage avec les mères. Celle d'Egypte l'autorisoit avec les sœurs.

pable un peuple auquel il ne reste pas même un sentiment de liberté ? Ces sages y ajoutent d'autres causes ; le luxe, principe de corruption générale ; la mauvaise éducation des Princes, source des vices du gouvernement ; et le manque de bonne foi, d'où naissent l'adulation, la perfidie, et les crimes destructeurs de la société. Les Perses avoient étrangement dégénéré, parce qu'ils avoient acquis trop de puissance et de richesses. Il est singulier que les admirateurs de Cyrus, sans appercevoir la contradiction de leurs idées, conviennent qu'il fut en partie l'auteur de ce changement. Après ses victoires, il affecta la magnificence des Mèdes, il permit et souhaita qu'on se prosternât devant lui pour l'adorer ; il négligea entièrement l'éducation de ses fils, quoique instruit par l'expérience des avantages d'une bonne éducation. Cyrus fut donc, comme Alexandre, avec des qualités héroïques, un dangereux modèle pour les princes.

Cyrus les fit dégénérer.

CHAPITRE IV.

Religion des Perses.

Les Perses n'adoroient qu'un dieu

DE toutes les religions forgées par les hommes, aucune n'approche plus de la seule véritable, et n'est moins infectée de superstitions que celle des Perses, qui subsiste encore chez les Parsis ou les Guèbres, leurs descendans. Hérodote, et plusieurs autres écrivains, l'ont très-mal connue, ainsi que tant d'autres objets dont ils parlent sur des rapports infidèles. Ils représentent les Perses comme des idolâtres adorant le feu, le soleil et des divinités factices. Mais la critique a dissipé cette erreur. Nous avons des preuves certaines qu'ils reconnoissoient l'unité de Dieu, et que leur culte se rapportoit à lui directement. Leur Mithra ou le soleil, leur feu sacré qu'ils conservoient avec soin, n'étoient que des emblêmes de la puissance du créateur. Ils ne vouloient point de temples, et disoient qu'on insultoit la divinité en prétendant la

Ils nevouloient ni temples ni statues.

renfermer dans une enceinte de murs ; ils rejetoient les simulacres, les jugeant indignes de l'être invisible ; ils détestoient les superstitions de Sabéïsme, c'est-à-dire, l'idolâtrie des Chaldéens.

Zoroastre

Leur célèbre législateur Zoroastre ou Zerdusht, dont il est difficile de fixer l'époque (1), étoit venu, disoient-ils, purger leur religion des erreurs que les Sabéens y avoient glissées. C'est de lui qu'ils tenoient la doctrine des deux principes, non telle que les Manichéens l'ont enseignée depuis, mais sans absurdités contradictoires. Le but de cette doctrine est d'expliquer l'origine du mal, de manière que Dieu n'en paroisse pas l'auteur. Suivant les Perses, le bon principe, être suprême, éternel, indépendant, qu'on nomme *Oromaze*, a créé la lumière et les ténèbres ; Arimane, le mauvais principe, tire son origine

Doctrine des deux principes.

(1) L'opinion commune est que Zoroastre vivoit du tems de Darius, fils d'Hystaspe, et qu'il réforma la religion, établie par un autre Zoroastre beaucoup plus ancien.

des ténèbres, et quoique opposé en tout aux vues d'Oromaze, il contribue malgré lui à sa gloire. De-là le mélange du bien et du mal. Ce conflit des deux principes durera jusqu'à la fin du monde. Alors se fera une résurrection ; la lumière et les ténèbres seront séparées, les bons et les méchans auront le sort qu'ils méritent.

Le Sadder, livre sacré de Perses.

Thomas Hyde, célèbre anglais, a fait connoître en Europe le *Sadder*, extrait de *Zend*, que les Perses révérent comme leur ancien livre sacré. On y trouve des idées sublimes, jointes à d'excellentes règles de morale. C'est qu'en tout tems et en tout lieu, la saine raison peut conduire l'homme à tout ce qui fait la sagesse humaine, renfermée dans les bornes de la nature. Les devoirs prescrits aux mages, ou aux prêtres, étoient dignes d'un état destiné à donner l'exemple et la leçon aux profanes.

Préceptes pour les mages.

Voici quelques-uns des préceptes concernant le grand-prêtre : 1°. Il doit se préserver de toute souillure, parce que Dieu l'a choisi pour être saint. 2°. Il doit prendre la dixme du laïque, mais comme l'aumônier

du tout puissant, pour distribuer aux pauvres le tribut payé par les riches. 3°. Il doit être versé non-seulement dans la connoissance de la loi, mais dans toutes les sciences, parce qu'il est appelé à instruire tous ceux qui suivent sa religion. 4°. Il doit s'appliquer sur-tout à discerner la vérité d'avec l'erreur. 5°. Il doit ne craindre que Dieu, et ne haïr que le péché. 6°. Quoiqu'il puisse être honoré de quelques révélations célestes, il ne doit pas les publier, parce qu'elles embarrasseroient le peuple qui doit s'en tenir à la loi écrite (1).

Vie austère des mages.

Quand les mages observoient ces règles, ils se montroient les dignes ministres de la religion, les vrais magistrats des mœurs; d'autant plus respectables, que leur autorité sur les esprits se dirigeoit toute entière au bien public. Leur vie étoit austère, sans misanthropie. Diogène Laërce les peint vêtus simplement, couchant sur la

(1) Voyez l'*Histoire Universelle*, *t.* 3, ou Hyde, *Rel. veter. Pers.* 25.

terre, ne vivant que d'herbes, de fromage et de pain, faisant leur principale occupation de prier Dieu, et d'exhorter les hommes à la justice. Mais, ainsi que les prêtres égyptiens et Chaldéens, ils acquirent trop de puissance pour se tenir dans les bornes des fonctions religieuses. Les rois, les principaux de l'état étoient formés par leurs leçons ; aucune affaire importante ne se décidoit sans leur conseil ; et Pline assure qu'encore de son tems *ils commandoient aux rois des rois*. Comme le crédit des mages étoit principalement fondé sur leur science, ils en faisoient un mystère. Nul étranger ne pouvoit y avoir part sans la permission du prince ; cette grace fut accordée à Thémistocle, dans le tems qu'il servoit les Perses contre sa patrie. Les philosophes grecs respectoient beaucoup l'école des mages. Pythagore, dit-on, en a tiré une partie de sa doctrine.

Leur autorité excessive.

Leur science mystérieuse.

Parcourez en esprit la Perse, la Chaldée, l'Egypte, l'Inde ; revenez de-là dans la Germanie et dans la Gaule ; vous trouverez par tout à-peu-près le même esprit

Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir.

de corps, la même conduite dans l'ordre sacerdotal. Tous les anciens prêtres, qui formoient une classe distinguée des autres citoyens, avoient aussi leurs intérêts à part, dont ils étoient fort jaloux. Dépositaires de la religion et de la science, arbitres des rois, oracles des peuples, comment n'auroient-ils pas souvent abusé de leur pouvoir; d'un pouvoir si utile quand il n'a pour but que la sainteté des mœurs, mais si funeste quand il devient l'instrument des passions? C'étoit la faute des gouvernemens, ou plutôt de l'ignorance humaine, de n'avoir pas su fixer les bornes entre l'autorité civile et les fonctions religieuses; ni honorer le sacerdoce à proportion des avantages qu'il procure, sans fournir à ceux qui l'exercent des moyens et des motifs de le tourner contre l'intérêt public. Plus le ministère sacré est vénérable, plus il importoit d'en prévenir les abus. Mais la religion ayant été un des premiers fondemens de la vie civile, on ne doit pas s'étonner que ses ministres, après avoir dirigé les opinions et les mœurs,

aient eu le secret, et par conséquent le desir, soit de gouverner les états, soit d'en attirer à eux la substance.

Morceau remarquable d'un ancien livre des Perses.

Les histoires orientales de la Perse célèbrent un ancien roi nommé Hushang, à qui elles attribuent le premier code des lois, la division de l'empire en provinces, l'invention de la plupart des instrumens d'agriculture. On lui fait honneur d'un livre qui a pour titre : *La sagesse de tous les tems.* Ce livre est plein d'enthousiasme et d'excellentes maximes. Le morceau que je vais en transcrire d'après les auteurs anglais de l'Histoire universelle, donnera une idée de la sagesse des orientaux.

Sur les devoirs des rois.

« Les grands rois sont des dieux » sur la terre, aussi supérieurs » en puissance, en sagesse et en » bonté, au reste des hommes, » que Dieu leur est supérieur à » eux-mêmes. Que cette élévation » ne les porte pas cependant à » traiter leurs sujets avec rigueur. » Le tonnerre gronde rarement, » mais le soleil luit chaque jour. » Pour un acte de vengeance, » Dieu nous donne dix milles

» marques de bonté. Les rois doi-
» vent l'imiter en faisant tout le
» bien qu'ils peuvent. Qu'ils se
» souviennent que, maîtres d'ôter
» la vie, il n'est pas en leur pou-
» voir de la rendre. Ainsi, soyez
» en garde contre des jugemens
» précipités, et prévenez des re-
» grets incapables de réparer le
» mal. Les ministres sont des ins-
» trumens entre les mains des rois.
» C'est donc à ces derniers, et non
» aux autres, que s'en prennent
» les peuples maltraités. Qu'un
» roi choisisse bien ses ministres;
» car il lui seroit aussi inutile pour
» calmer le peuple, de rejeter sur
» eux le fardeau des crimes, qu'à
» un meurtrier d'alléguer au juge
» que c'est son épée, et non pas
» lui, qui a tué son voisin. De
» mauvais princes ont eu quelque-
» fois de bons ministres : mais
» des princes vertueux n'en ont
» jamais gardé long-tems de mau-
» vais, etc. »

Remarques sur cet écrit Persan.

Quelque ancien que puisse être cet ouvrage, il ne remonte certainement pas à des siècles si reculés. Les hommes ont la manie de relever, par une antiquité fabuleuse,

le prix des choses mêmes dont la raison devroit faire tout le mérite. Mais il n'en est pas moins remarquable, que de telles vérités aient pu s'écrire en Asie, sous l'empire même du despotisme. Malheureusement les despotes pensoient moins à s'instruire, qu'à s'énivrer de leur fortune, et la voix de la sagesse s'élevoit en vain contre l'abus de la grandeur.

INDIENS.

Antiquité des Indiens.

SI l'on doit juger de l'ancienneté d'un peuple, par la beauté et la fertilité du pays qu'il habite ; les Indiens, sur-tout vers le Gange, sont peut-être la première des nations policées. Les monumens confirment cette conjecture ; et quoique le fragment de Ctésias sur l'Inde soit plein de mensonges ; quoique les histoires orientales de cette contrée soient encore plus fabuleuses ; on sait que les anciens y voyageoient pour s'instruire, et des savans judicieux croient même aujourd'hui que les Egyptiens, ensuite les Grecs, en ont tiré leur philosophie et leur religion. On ne peut guère douter que la doctrine de la métempsycose (transmigration des ames) n'y ait pris naissance. C'est un titre suffisant d'antiquité. De tems immémorial, on a cru en Asie et en Egypte que les ames passoient d'un corps dans un autre.

Division des classes

Selon Arrien, auteur véridique, les Indiens étoient tous libres, et divisés en sept classes qui ne se confondoient jamais par les mariages. Il y en avoit une de *surveillans*, destinée à rendre compte au prince de la conduite des autres.

Surveillans.

Laboureurs.

Celle des laboureurs jouissoit d'une considération proportionnée à l'importance de l'agriculture. On ne les tiroit jamais des campagnes pour les employer ailleurs. En tems de guerre, on se faisoit un devoir inviolable de ne toucher ni à leur personne, ni à leurs biens : on sentoit que tout manque, si la terre n'est pas cultivée ; et qu'elle ne peut l'être comme il faut, si on ne favorise les cultivateurs. La classe des Brames ou Brachmanes, dont nous parlerons en particulier, avoit la prééminence sur toutes les autres, parce que la religion et la science étoient entre leurs mains : ils jouissoient de l'empire du sacerdoce.

Inconvénient de cet usage.

Cette séparation des *castes*, ou des différens ordres de citoyens, subsiste encore de nos jours. On a vu les inconvéniens qui en sont inséparables. C'est un préjugé fri-

vole de croire que tout doit se perfectionner, lorsque les enfans ne peuvent avoir que la profession de leurs pères. L'expérience a prouvé en Asie, comme en Egypte, que rien ne se perfectionnoit. D'ailleurs les castes se détestent mutuellement, même par principe de religion; ce qui est un vice énorme dans la société.

Sciences et mœurs des Brachmanes.

L'Inde étoit en grande partie redevable de sa célébrité aux Brachmanes, que nous appellons aujourd'hui *Brachmines*. Aussi respectés que les mages en Perse; et que les prêtres d'Egypte; exempts de tributs, consultés à la cour, dominant sur l'esprit des peuples, ils s'appliquoient à l'astrologie, ils faisoient les prophètes, ils étoient théologiens et philosophes; et leur doctrine, soutenue par l'austérité des mœurs, excitoit même l'admiration des étrangers. On les voyoit se tenir debout au soleil le plus ardent, mettre leur corps à l'épreuve des souffrances; méprisant ceux qui ne meurent que d'infirmités et de vieillesse; se faisant brûler tout vifs, quand la vie leur devenoit un fardeau, comme fit Calanus aux yeux de l'armée

Ils mouroient volontairement.

d'Alexandre. Plusieurs ne portoient jamais de vêtemens : on les nomma pour cette raison *gymnosophistes*.

Doctrine de la métempsycose.

Un des points fondamentaux de leur doctrine étoit la métempsycose. Persuades que les ames humaines passoient dans le corps des animaux, ils ne mangeoient d'aucune espèce de chair. Cette fausse opinion épargnoit du moins le sang des bêtes. Elle avoit aussi l'avantage de réprimer les passions de l'homme, soit par la tempérance, soit par la crainte ; car on craignoit, comme la peine du vice, d'être après sa mort un animal immonde ou abhorré. Il y a tant de préjugés nuisibles dans l'univers, qu'on doit une sorte de respect à ceux qui produisent le bien.

Théologie des Brachmanes.

Selon le témoignage de Strabon, les Brachmanes croyoient que le monde a commencé et qu'il finira ; que l'Etre suprême le remplit de sa présence ; que dans les premiers tems, le lait, le vin, l'huile et le miel couloient des fontaines ; mais que les hommes ayant abusé de leur bonheur, Dieu en priva, et les condamna à vivre de leur

travail. Le védam, ancien livre sacré des Brahmines, renferme les mêmes principes, avec un mélange de fables absurdes. Un être suprême, esprit pur et parfait; des intelligences émanées de lui, dont les unes se sont dégradées en péchant; ces mauvais génies, nommés *deoutas*, relégués dans un monde matériel où ils sont la cause du mal; Vistnou prenant une forme humaine, pour délivrer les hommes de la tyrannie des *deoutas*; une suite de transmigrations et d'épreuves, après quoi les ames réunies à leur origine jouiront d'une éternelle félicité; tel est le fond de la théologie indienne, dont Pythagore a emprunté ses principaux dogmes.

Ce qu'enseigne le védam.

Brahma, (qui donna son nom aux prêtres de l'Inde,) est un des premiers génies employés à régir le monde. Quant à Vistnou incarné, c'est le même que les Chinois adorent sous le nom de Fo ou Foë; les Japonois sous le nom d'Amida, etc. Les revêries indiennes ont pénétré de toutes parts. Platon en adopta une partie. Origène prétendit les ajuster au christianisme,

Brahma.

Vistnou.

avec lequel on y trouve au premier coup-d'œil un rapport, « qui » disparoît dès qu'on examine, » dit M. de Bougainville, mais » qui prouve du moins que la » religion indienne, comme toutes les autres, eut dans son origine pour base les premières vérités connues généralement de » tous les hommes, et qui font » le corps de la révélation naturelle, aussi ancienne que l'univers » (1).

Ignorance des Indiens en astronomie, etc.

Ce peuple se représente la terre comme une surface plate, au milieu de laquelle s'élève une montagne, il fait tourner le soleil, la lune, les étoiles, et les autres planètes. Au dessus du ciel des planètes, il en examine six autres; séjour heureux qu'habitent les intelligences du second ordre, pures ou purifiées. On ne peut montrer plus d'ignorance en astronomie. L'esprit humain se repaît toujours de fables, avant que d'observer la nature. Les Indiens étoient capables d'exceller dans les sciences,

Leur génie inventif.

(1) Mém. de l'acad. des Inscrip. t. 18.

si des contemplations creuses n'avoient pas comme absorbé leur génie. On leur attribue l'invention des échecs et celle des chiffres arabes. Leur période actuelle, précédée de plusieurs autres entièrement fabuleuses, remonte, selon le calcul de M. Fréret, à l'an 3102 avant Jesus-Christ (1).

Les femmes se brûlent par superstition sur le bûcher de leurs maris.

La superstition seule a pu établir dans l'Inde une ancienne coutume, encore subsistante, qui fait frémir la nature. Après la mort d'un homme, une de ses femmes a droit de se faire brûler vive sur son bûcher. Elles se disputent quelquefois cet avantage, et les Brahmines les y exhortent comme à une œuvre très-méritoire. De quoi ne sont pas capables des imaginations échauffées par un délire superstitieux? On transforme Dieu en tyran; on croit l'honorer par l'effusion du sang humain; on trouve la sainteté dans des excès de folie ou de fureur, tandis que la religion ne respire que de dou-

(1) Mémoire de l'académie des Inscriptions, *ibid.*

ceur et que sagesse. La cause de tant de maux, répandus en divers tems sur toute la surface de l'univers, c'est que les hommes n'ont presque jamais consulté la raison sur un objet de la plus grande importance.

SCYTHES ET CELTES.

Réflexions sur les Scythes et Celtes.

NOUS laissons aux érudits l'histoire des Scythes (aujourd'hui les Tartares), et celle des Celtes, anciens habitans de la Gaule, qu'ils appellent Gomérites, comme descendans de Gomer, petit-fils de Noé. Que peut-on savoir des antiquités des peuples sans littérature et sans monumens ; de peuples errans qui ne vivoient que de leurs troupeaux ou de brigandages ? Il suffira de peindre à grands traits leur caractère, quand ils paroîtront sur la scène.

Barbarie extrême des Scythes.

A en juger par les peintures de Justin et d'Horace, les Scythes avoient des mœurs et des vertus dignes d'être proposées pour modèles. Mais s'ils ignoroient entiérement l'agriculture, qui donne naissance à la vie civile ; si, comme le dit Hérodote, leurs filles ne pouvoient se marier, sans avoir tué un ennemi de leur propre main ; s'ils se faisoient un plaisir

de boire dans les crânes de ceux qu'ils avoient inhumainement massacrés ; sans parler des victimes humaines qu'ils immoloient à leurs Dieux ; certainement on pouvoit proposer de meilleurs modèles. Leur morale et leur politique étoient celles des brigands, qui observent entre eux certaines lois, parce que les principes de l'équité naturelle sont dans tous les hommes, et forment les nœuds de toute société. On verra les Scythes, connus sous différens noms, inonder de sang les plus belles contrées de l'univers. La passion de la guerre et du pillage, l'habitude d'une vie errante ; le desir de se fixer dans un climat riche ou favorisé de la nature, les faisoient sortir de leurs déserts, comme des torrens qui ravageoient tout. Plus de 600 ans avant Jesus-Christ, un déluge de ces brigands porta la terreur jusqu'en Egypte, d'où Psammétichus ne les éloigna qu'à force de présens.

Nations celtiques. Les Celtes, un peu moins féroces, quoique avec le même fond de mœurs, deviendront célèbres au tems des Romains. Presque tous les peuples de l'Europe semblent

blent avoir été de race celtique ; à en juger par la ressemblance des mœurs, des coutumes et des opinions. C'est un point qu'il importe peu d'examiner. Tous les hommes d'ailleurs se ressemblent d'autant plus qu'ils sont plus près de l'état de nature, et que leur caractère naturel, est moins altéré ou modifié par les institutions civiles à cet égard, il y a des rapports frappans entre l'ancien et le nouveau monde.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Sur les anciens Peuples d'Asie.

Peuples de l'Asie-mineure.

ON perdroit le tems à étudier l'histoire des anciens peuples de l'Asie-mineure, Phrygiens, Troyens, Lyciens, Lydiens, Misiens, etc. puisqu'on y trouvoit beaucoup de fables, et très-peu d'utilité. Nous savons qu'au tems de la guerre de Troie, environ douze siècles avant notre ère, l'opulence et les arts de luxe distinguoient déjà ces contrées fameuses, que le commerce avoit enrichies. Les Phrygiens en particulier commercèrent avec de grands succès. Ce que les Poëtes racontent de Midas, de Tantale, de Priam; ce qu'Hérodote dit des trésors de Crésus porte sur un fondement de vérité; et la fiction ou l'exagération suppose en ce genre des faits réels. Homère n'auroit pas donné tant de magnificence au palais de Priam, ni tant de faste aux Troyens, si l'or n'avoit abondé dans le pays.

Cette observation suffit, après la peinture des principales nations de l'Asie, pour faire juger que les Asiatiques en général, corrompus par la mollesse, devoient tôt ou tard subir un joug étranger. Leurs trésors et les avantages de leur climat étoient une amorce pour les conquérans; des armes dorées, soutenues par des mains foibles, étoient une foible defense. Priam se plaint dans Homère, que ses enfans passent toutes les nuits en danses et en festins; et quand? lorsque l'ennemi est aux portes. D'ailleurs, les Asiatiques ayant perdu le sentiment de la liberté, ne pouvoient prendre beaucoup d'intérêt au bien public: des esclaves changent aisement de maîtres.

Les Asiatiques devoient être subjugués.

Une chose bien remarquable, au milieu du faste de ces anciens tems, c'est la simplicité de mœurs qui subsistoit même dans les cours. Les parures magnifiques, les meubles somptueux, les parfums, la multitude d'esclaves, n'empêchoient pas les grands d'exercer leurs mains à des ouvrages que nous regardons comme serviles. Homère en fournit plusieurs exemples. Les fils de

Ancienne simplicité de mœurs.

Priam préparent eux-mêmes le char de leur père ; y attelent des mules et des chevaux, et y chargent le coffre. Les femmes ne se montrent en public que voilées : elles travaillent dans leur appartemens ; elles vont laver leurs robes à la rivière. On trouve dans Moyse des tableaux semblables. Les raffinemens du luxe n'étoient pas connus, parce que les arts n'étoient point perfectionnés, et que la force des premiers usages ne se perd qu'insensiblement. Cette antique simplicité de mœurs mériteroit plus d'éloges, si elle avoit été le fruit de la raison et de la sagesse, plutôt que celui des circonstances ; mais elle étoit mêlée à trop de vices, à une ignorance trop grossière, pour exciter une juste admiration. On en peut juger par l'histoire même des patriarches.

Cette simplicité ne venoit pas de vertu.

L'Asie fut le berceau du genre humain, de la société, et des arts et des sciences. Ce que nous allons voir en Europe, outre les rapports avec notre façon de penser et de vivre, a de quoi nous intéresser davantage par la nature

L'Europe supérieure à l'Asie

des objets. Tous les ressorts de l'esprit humain se déploieront à nos regards dans la Grèce ; et la grandeur romaine étendra encore la sphère de nos idées, de nos vues, et de nos sentimens.

Fin de la première partie de l'histoire ancienne.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE GRECQUE.

Idée générale de l'histoire grecque.

Au nom de la Grèce, l'esprit semble se reposer de ses fatigues. Après avoir parcouru tant d'espaces ténèbreux, sans routes certaines, il entrevoit le jour brillant de l'histoire, il apperçoit de vrais héros, des sages célèbres, des génies immortels, des chefs d'œuvre de perfection; il goûte d'avance le plaisir d'avancer les efforts de la liberté, et les ressources de la politique. Mais avant que d'arriver

au terme où nous aspirons, les antiquités des Grecs se présentent comme une barrière terrible. Nul peuple n'a débité tant de fables sur son origine. Chaque ville de ce petit coin de la terre vante ses dieux, ses demi-dieux, en raconte des choses extravagantes, et défigure entièrement l'histoire par un long tissu d'absurdités. C'est pour les savans la matière de toutes sortes de systèmes et de conjectures. Osons ignorer, sans honte, ce qui ne pourroit s'apprendre qu'au préjudice des connoissances essentielles. Quelques observations utiles sur les premiers Grecs doivent suffire à notre curiosité.

Fables de ce peuple.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les tems fabuleux, jusqu'à la guerre contre les Perses.

CHAPITRE PREMIER.

Des tems fabuleux et héroïques.

Les premiers Grecs furent des sauvages.

L'ANCIENNETÉ des Grecs est généralement reconnue. On les fait descendre de Javan, fils de Japhet ; opinion qu'il seroit fort inutile de vouloir approfondir. C'étoient au commencement de vrais sauvages, qui n'avoient presque rien de l'homme, ni raison, ni sentimens, ni société. Leurs premières découvertes (1) furent d'apprendre à construire des cabanes, à se nourrir de glands et à se couvrir de peaux. Bien loin d'avoir la moindre idée de police, ils ignoroient même le mariage ; ils vivoient en bêtes féroces. Un tel spectacle est humiliant pour le

(1) *Pausan. in Arcad.*

genre humain ; mais il nous apprend ce que nous devons aux lois et aux arts, sans lesquels nous serions encore abrutis dans cet état.

Vers l'an 2000 avant notre ère, une colonie, peut-être égyptienne, conquit la Grèce, et y répandit vraisemblablement les premières notions du culte religieux, l'un des moyens qui a le plus contribué à civiliser les hommes. On croit que les fameux Titans, Saturne, Jupiter, ect. adorés depuis comme dieux, étoient les chefs de cette colonie. Elle fit peu de progrès. Les anciennes mœurs subsistoient encore, quand de nouveaux étrangers s'établirent dans le pays, rassemblèrent les familles errantes, leur firent connoître les avantages de la vie sociale, fondèrent quelques villes, ou plutôt quelques bourgades, dont les noms devoient un jour être célèbres. Les royaumes d'Athènes, d'Argos, de Sparte, de Thèbes, prirent naissance au sein de la barbarie.

Des étrangers s'établirent dans la Grèce.

Diverses révolutions physiques, déluges, tremblemens de terre, qui semblent avoir détaché du

Obstacles au progrès de la société en Grèce.

continent quelques îles de la mer Egée, retardèrent beaucoup en Grèce l'établissement fixe des sociétés et la culture des mœurs.

Les invasions et les brigandages perpétuels y mettoient un plus grand obstacle. L'Attique, patrie des Athéniens, étant un pays stérile, éprouva moins ces derniers malheurs. Aussi les Athéniens se glorifioient-ils d'être issus de la terre qu'ils habitoient (*Autochthonès.*)

Fondation d'Athènes par Cécrops.

Cécrops, Egyptien, s'y établit 1582 ans avant notre ère. Il épousa la fille du roi Actée, et succéda au trône. Il fonda la ville d'Athènes, connue d'abord sous le nom de Cécropie. Il humanisa ces peuples féroces, soit en leur donnant une religion, soit en les soumettant aux lois de l'union conjugale, tellement ignorée jusqu'alors, que les enfans portoient le nom de leur mère, parce que les pères étoient rarement connus. D'autres lois furent établies; on éleva des tribunaux. L'aréopage, destiné à punir les meurtres, est le plus fameux monument de Cécrops. Aucun tribunal n'a eu tant de réputation.

Il établit l'aréopage

Les jugemens s'y rendoient de nuit, en plein air, sans qu'il fût permis de prêter l'oreille à l'éloquence. Une simple exposition du fait décidoit les juges; et jamais, selon Démosthène, ils ne rendirent un jugement qui ne fût celui de l'équité.

Ainsi des étrangers jetèrent en Grèce les fondemens de la vie civile. L'Egyptien Danaüs, maître du royaume d'Argos, y introduisit l'agriculture et les arts d'Egypte. Le Phénicien Cadmus, établi dans la Béotie, peupla Thèbes, fit connoître l'art de cultiver la vigne, l'art de fondre et de travailler les métaux; enfin il enseigna l'écriture alphabétique, germe précieux des plus vastes connoissances.

Danaüs et Cadmus introduisent les arts dans la Grèce.

Les Grecs, passionnés pour la fable, donnèrent à ces inventions humaines une origine céleste. Ils vouloient tout tenir des dieux, non par reconnoissance, mais par vanité. Leur mythologie ténébreuse obscurcit, dénature tout; elle rend méconnoissables même les dieux, qu'ils avoient empruntés des Egyptiens et des Phéniciens. Mais à travers ces ténèbres, on

Passion des Grecs pour les fables.

de tems après Cécrops et après le déluge de Deucalion commença un établissement qui devint un chef d'œuvre de politique. Douze villes se liguèrent pour leur intérêt commun. Leurs députés devoient se rendre aux Thermopyles deux fois l'an. Ils formoient le conseil des Amphyctions, si célèbre dans la suite de l'histoire, qui jugeoit en dernier ressort les affaires des confédérés. On employoit la force des armes contre les rebelles. La religion cimenta cette ligue respectable, et le conseil étoit spécialement chargé de la défense du temple de Delphes, où l'on venoit de toutes parts consulter l'oracle d'Apollon. Quelle influence n'avoit pas ce motif sur des ames superstitieuses ? On ne pouvoit en faire usage pour une meilleure fin. Temple de Delphes.

Il faut laisser aux poëtes le récit de la guerre de Thèbes, de l'expédition des Argonautes, et du siège de Troie. Les faits historiques sont ici comme noyés dans les fables. Je me borne seulement à un petit nombre de réflexions.

La guerre de Thèbes, où sept Guerre de Thèbes.

rois se liguèrent contre Etéocle, est un terrible monument de la haine fraternelle. Deux frères se disputent la couronne, et finissent par se tuer l'un l'autre, après avoir inondé de sang leur patrie. La destruction de la ville est le fruit de leur querelle. Quoique l'injustice d'Etéocle semblât justifier Polynice, tous les anciens ont regardé celui-ci comme indigne de sépulture, parce qu'il avoit allumé dans sa patrie le feu de la guerre; tant les sentimens d'humanité s'élèvent contre l'ambition et l'intérêt personnel.

Expédition des Argonautes.

Le voyage des Argonautes dans la Colchide, sur lequel on a fait mille conjectures, fut une entreprise d'autant plus digne de célébrité, que les Grecs avoient moins de ressources pour la navigation. Fort ignorans en astronomie, ils se dirigeoient seulement par la grande Ourse. Ils ne connoissoient probablement ni les ancres ni la sonde. Leurs vaisseaux, ou plutôt leurs barques se tiroient aisément sur le rivage. Cependant, à en croire Eustathe, célèbre commentateur d'Homère, le commerce du

Pont-Euxin étoit le but de leur expédition. Supposé le fait, nous devons admirer une si grande entreprise, tentée avec de si petits moyens.

Celle qu'ils exécutèrent en Asie peu d'années après, fait une époque fameuse. Toute la Grèce unit ses efforts pour venger l'injure d'un Grec. Les richesses de Priam, la grandeur de Troie, ne purent triompher de cette ligue. La puissance asiatique succomba pour la première fois sous les coups de la valeur européenne, et l'exemple de Pâris enseigna aux princes qu'une passion peut entraîner la ruine d'un état. On place ordinairement la prise de Troie l'an 1184 avant Jesus-Christ. Mais selon la chronologie des marbres d'Arundel trouvés à Paros, elle arriva l'an 1209. Ces marbres anciens fixent les époques depuis Cécrops jusques au tems de Philippe : par rapport à l'ancienne chronologie, nous n'avons pas de règle plus sure ; ils n'ont cependant été gravés que 264 ans avant notre ère.

Guerre de Troie.

Prise de Troie, en 1209, selon les marbres d'Arundel.

L'expédition de Troie, si glorieuse aux Grecs, leur fut égale-

Malheurs qui sui-

vent la prise de Troie.

ment nuisible, et par les désordres qu'occasionna une longue absence des rois, et par les entreprises des pirates et des brigands, qui saisirent l'occasion d'attaquer les peuples. Environ quatre-vingts ans après, on essuya des malheurs encore plus funestes. Hercule, malgré ses exploits, avoit été exclu de la couronne de Mycènes. Les Héraclides, ses descendans, s'étoient vus contraints de quitter la Grèce, où la haine les persécutoit. Ils y rentrerent en armes, lorsque leur patrie déchirée et abattue devoit être nécessairement la proie du plus fort. Argos, Sparte, Mycènes, furent asservies. La terreur se répandit de tous côtés. Alors plusieurs colonies passèrent la mer, et s'établirent dans les îles et sur les côtes de l'Asie-mineure. Celles des Ioniens, des Eoliens et des Doriens sont les plus célèbres.

Les Héraclides.

Colonies asiatiques

Depuis long-tems Minos, roi de Crète, que les poëtes ont fait juge des enfers, s'étoit dit inspiré pour établir des lois nouvelles. Mais si l'humanité nous sert de règle, ces lois, quoique Lycurgue les ait

Lois de Minos en Crète.

prises pour modèle, nous paroîtront peu dignes d'une origine miraculeuse; car elles se rapportoient principalement à la guerre, et n'empêchèrent jamais les troubles et les discordes civiles. Minos forma de braves guerriers, qui furent des citoyens turbulens. Il ne permit pas aux jeunes gens de révoquer en doute la sagesse des principes qu'on leur inculquoit. C'est ce que Platon trouve admirable, mais ce qui enracine les préjugés et les abus, ainsi que les bons principes. Le respect pour les lois ne peut-il donc pas s'allier avec l'usage du sens commun? Le célibat étoit défendu en Crète. On assure sans aucune vraisemblance, que le législateur autorisa des vices contre nature, afin que les pères ne fussent pas trop chargés d'enfans.

CHAPITRE II.

Barbarie des siècles héroïques ; superstitions, etc.

Les siècles héroïques furent barbares.

LES siècles héroïques furent des tems de barbarie. On peut s'en rapporter au peintre des anciennes mœurs. Homère est à cet égard un excellent historien ; et nous tirons de ses fables mêmes les vraies connoissances qui ont de quoi nous intéresser.

Pouvoir des rois très-limités.

Au milieu de la barbarie, dont nous citerons des exemples, se maintenoit une liberté altière, d'autant plus chère aux hommes, qu'ils sont moins amollis par les institutions sociales. Tant de rois célèbres, qu'on imagine si puissans, n'avoient qu'une foible autorité sur leurs sujets. Ils délibéroient dans un conseil particulier ; une assemblée générale confirmoit ou rejetoit la décision. Opiner le premier, écouter les plaintes, juger les différends, commander les troupes, étoient les prérogatives du prince, ajoutons-y celle de

présider à la religion. Erectée, roi d'Athènes, sépara le premier, en faveur de son frère Butès, le sacerdoce d'avec l'empire ; exemple qui ne paroît pas avoir eu des imitateurs. En un mot, le gouvernement des Grecs étoit le même que celui de presque toutes les nations barbares, gouvernées par leurs coutumes, plutôt que par l'autorité de leurs chefs, dont elles dépendent en peu de choses.

Ils présidoient à la religion.

Les Grecs faisoient leur principale occupation de la guerre, sans connoître le droit des gens, nécessaire pour en adoucir ou en corriger les horreurs. Ce droit fondé sur les premiers principes de la nature et de la morale, est au fond celui de l'humanité même, auquel il faut ajouter les conventions réciproques des nations entre elles. Un peuple a envers un autre peuple les devoirs d'un homme envers un autre homme. Le motif de sa propre conservation peut autoriser la violence. Mais celui qui tue sans que sa vie soit attaquée, celui qui enleve par les armes le bien d'autrui, est un brigand ou un assassin, digne de

Les Grecs ignoroient le droit des gens.

Idée de ce droit.

l'exécration et de la vengeance publique. De même toute guerre injuste est un attentat d'autant plus atroce, qu'elle produit plus de meurtres et de brigandages ; et toute guerre est injuste, lorsque les passions la font entreprendre, ou qu'elle excède les bornes prescrites par l'équité naturelle. Les ames sensibles n'entendront jamais qu'avec horreur ce mot ; qu'on croiroit tiré de la langue des Cannibales, *le droit du plus fort*. C'étoit pourtant le droit des Grecs.

Ce qu'ils appeloient vertu.

On doute qu'ils eussent quelque idée générale de vertu ; parce que le mot *areté* qui l'exprime ne signifioit alors que bravoure. Dans cet état de guerre et d'invasions continuelles, la bravoure, il faut en convenir, devoit suppléer en quelque sorte aux vertus. Féroces dans les combats, féroces après la victoire, ils traitoient leurs prisonniers, comme des victimes dévouées à la cruauté. Les femmes, les princesses, reduites en servitude, essuyoient des traitemens plus insupportables que la mort. En un mot, exterminer ses ennemis, ou en faire des esclaves, c'é-

Férocité dans la guerre ; cruauté envers les vaincus.

toit alors et ce fut encore longtems le but de la guerre. Les représailles ne pouvoient donc être qu'affreuses. Combien de siècles se sont écoulés, avant que les hommes sentissent qu'il est de leur intérêt de faire du bien à leurs semblables, ou de leur faire le moins de mal qu'ils peuvent, quand ils sont malheureusement forcés de nuire.

Ignorance de l'art militaire, prouvée par le siège de Troie.

Ces héros, ces grands capitaines de l'Iliade ignoroient l'art militaire au point que le siège de Troie ne ressemble point à un siège. Leur camp étoit fort éloigné de la ville; l'espace libre entre-deux servoit de champ de bataille. On ne voit point de circonvallation, ni d'attaques, ni d'escalade, ni de machines de guerre. Dans les combats, la force du corps faisoit tout; l'adresse ne se montroit qu'à lancer des traits; le premier coup d'épée décidoit ordinairement du sort des guerriers. Leurs chars rendoient souvent inutiles les conducteurs, et ne pouvoient servir, en mille rencontres, qu'à embarrasser les combattans. Il n'y avoit pas d'autre cavalerie. Enfin, le grand art étoit

de tendre un piège et de dresser une ambuscade, ou de surprendre un parti. Le grand objet étoit de piller ; car le butin tenoit lieu de paye ; et il se partageoit entre les chefs et les soldats. C'est encore un trait de ressemblance avec les mœurs germaniques.

Quelle étoit la flotte des Grecs ?

Douze cents vaisseaux composoient la flotte des Grecs au siège de Troie ; mais les plus grands, selon Homère, portoient six vingts hommes. Il n'y entroit point de fer ; l'usage de la scie étoit alors inconnu. Ces vaisseaux pourroient donc se comparer à des canots de sauvages.

Point d'astronomie chez les anciens Grecs.

L'extrême ignorance des Grecs en astronomie peut donner une idée de leur navigation. Ils n'eurent long-tems que des années de trois, de quatre, ou de six mois. Ils ne connoissoient qu'un très-petit nombre de constellations, et qu'une seule planète, Vénus ; encore crurent-ils jusqu'à Pythagore, que la Vénus du matin n'étoit pas celle du soir. Sans doute, les Egyptiens et les Phéniciens qui s'établirent en Grèce, n'y avoient

point apporté les sciences de leur patrie.

D'ailleurs, pouvoient-elles germer dans ces cantons déchirés par la discorde et par la guerre ? C'est au sein de la tranquillité et de l'aisance, qu'elles ont coutume de fleurir avec les lettres et les arts. Aussi les Grecs de l'Asie-mineure jouirent-ils les premiers du double avantage d'être heureux et instruits. Homère illustra cette contrée, environ trois cents ans après la guerre de Troie. Ses deux poëmes épiques, malgré leurs défauts qu'une espèce de fanatisme littéraire s'efforce en vain de pallier, sont des prodiges de génie et des sources d'instruction. La vérité des peintures, indépendamment du sublime de la poésie, intéresse infiniment ceux qui aiment à connoître les mœurs antiques.

Les sciences et les lettres ne purent être cultivées que fort tard.

Homère dans l'Asie mineure.

Ses descriptions des festins que faisoient les Grecs, prouvent encore la grossièreté de leurs mœurs. Les rois eux-mêmes assomment un taureau ou égorgent un bélier ; ils les coupent en pièces, après les avoir dépouillés ; ils les font griller ; ne sachant pas les rôtir. Aga-

Grossièreté des mœurs héroïques.

memnon sert le dos d'un bœuf à Ajax. Ils mangent en gloutons malpropres. Qu'on ne s'étonne pas des injures qu'ils se disent publiquement dans la colère. Leurs dieux ne sont guère moins barbares, ni plus maîtres de leurs passions.

Lois favorables à l'agriculture.

Par d'anciennes lois attribuées à Triptolème, il étoit défendu de faire du mal aux animaux; et l'on ne pouvoit offrir aux dieux que les fruits de la terre. La superstition abolit ces lois, favorables à l'agriculture. Cécrops avoit défendu pareillement d'immoler des animaux. Les premiers législateurs, persuadés avec raison que l'agriculture civiliseroit les peuples, s'étoient beaucoup attachés à cet objet, jusqu'à limiter la quantité de terres qu'on pourroit avoir; jusqu'à défendre d'aliéner l'héritage de ses ancêtres, et d'hypothéquer une dette sur des terres labourables.

Autres lois.

Le mariage ne méritoit pas moins d'attention. Aussi punissoit-on l'adultère. Le coupable payoit une amende au mari qui avoit pu le convaincre; et le père de la femme infidelle

infidelle rendoit à son gendre tous les présens, qu'il en avoit reçus pour le mariage. Quoique les aînés eussent des privilèges, on partageoit au sort des successions entre les enfans. Il y avoit peine de mort pour l'homicide; mais il n'y avoit point d'officiers publics pour la recherche des meurtriers. Ceux-ci étoient libres pendant l'instruction du procès; ils plaidoient contre les parens du mort, qui poursuivoient la vengeance; ils pouvoient les appaiser ou s'enfuir; tout délit se rachetoit à prix d'argent. Telle a été la jurisprudence de presque tous les peuples barbares; telle en particulier celle des Germains.

Mystères d'Eleusis, très-vantés.

Les *mystères* d'Eleusis, près d'Athènes, institués en l'honneur de Cérès, ou, suivant la tradition fabuleuse, par elle-même, étoient un excellent moyen d'adoucir les mœurs en inspirant la sagesse, s'il en faut croire les auteurs de l'antiquité. « C'est le » plus grand des biens, dit Cicé» ron qu'Athènes nous ait procuré » parmit tant d'autres; nous avons » appris d'elle, non-seulement à » vivre avec joie, mais encore à

» mourir avec tranquillité, dans » l'espérance d'un avenir plus heu- » reux. » (1).

Le secret inviolable des initiés paroit suspect.

Il y a lieu de croire que ces mystères, comme ceux des Egyptiens, dévoiloient aux initiés une doctrine fort supérieure aux superstitions vulgaires, et qu'ils annonçoient principalement l'unité de dieu et la vie future. Mais le secret inviolable dont ils étoient enveloppés, inspire de justes défiances. S'il n'y avoit rien eu que de grand, de vrai et d'utile, pourquoi craindre la lumière ? « Caton » s'étonnoit qu'un aruspice pût en re- » garder un autre sans rire, ne pour- » roit-on pas dire la même chose de » deux initiés ? » Cette réflexion de M. de Bougainville paroîtra encore plus juste, si l'on pense que les mystères d'Eleusis remontent à des tems de barbarie (2). Il faut avouer cependant que des philosophes, qui auroient connu la vérité et qui auroient voulu la répandre, pouvoient craindre les yeux d'un

(1) *De leg.* 2.

(2) Voyez Mem. de l'Acad. des Inscript. tom. 21.

peuple superstitieux jusqu'au fanatisme.

Alors on croyoit aveuglement aux oracles, on ne faisoit rien sans les consulter, et les artifices grossiers des prêtres et des prêtresses en imposoient à tout le monde. Les oracles peuvent se mettre à côté de l'astrologie judiciaire. C'étoit le fruit d'une fourberie intéressée et d'une folle superstition. Quelques merveilles qu'on en rapporte, un esprit sans préjugé ne sauroit y ajouter foi, s'il examine le fond des choses. Il verra des réponses équivoques faites avec art, comme si la divinité craignoit d'être démentie par l'événement. Il verra des impostures prouvées, et il n'en faut qu'une pour faire soupçonner les autres. Il verra enfin des oracles et des devins chez les sauvages, dans toutes les nations sans lumieres; preuve évidente qu'ils tirent leur origine de la foiblesse de l'esprit humain. Si l'on avoit conservé des milliers de fausses prédictions, avec le petit nombre de celles que le hasard a vérifiées, peut-être n'y auroit-il point eu de

Les oracles, nés de l'imposture et de la superstition

dispute sérieuse sur une matière qui s'éclaircit aisément, lorsque l'on consulte la raison plutôt que l'autorité (1).

La mythologie des Grecs est inexplicable.

Les extravagances de la religion ou de la mythologie des Grecs sont assez connues. On s'est efforcé de les expliquer par des allégories et par des systèmes. C'est comme si l'on vouloit expliquer les rêves d'un homme en délire. La nation reçut les dieux que les étrangers lui apportèrent; elle y en ajouta de sa façon, l'ignorance et le goût du merveilleux donnèrent du poids à toutes les fables, et les plus absurdes trouvèrent des esprits naturellement disposés à les croire.

Théologie d'Homère et d'Hésiode, pleine d'absurdités populaires.

Il est certain que les poëtes ont suivi les traditions vulgaires. Homère et Hésiode, son contemporain, ont été nommés avec fondement les théologiens du peuple. Quoique leur Jupiter commande aux dieux, quoique la théogonie d'Hésiode renferme l'idée d'un chaos, d'où l'intelligence suprême a tiré le monde; les vérités primi-

(1) Voyez l'*Origine des lois*, etc. troisième partie.

tives disparoissent dans leurs ouvrages, comme une goutte d'eau dans la mer. Il étoit réservé aux philosophes, sinon d'établir la vérité, du moins de décrier les erreurs.

Théologie sublime faussement attribuée à Orphée.

On a prétendu qu'Orphée, avant la guerre de Troie, avoit enseigné une théologie sublime; on lui a attribué des poésies admirables sur la divinité. Proclus en cite ce passage : *Tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, étoit originairement contenu dans le sein fécond de Jupiter. Jupiter est le premier et le dernier, le commencement et la fin; de lui dérivent tous les êtres, etc.* Le poëte des Argonautes se trouve ici transformé en un Platon. Mais il faut des preuves de ce prodige, et tout semble prouver le contraire : les prétendues poésies d'Orphée ont été faites long-tems après lui.

Les Grecs croyoient la vie future.

Un jugement à subir après la mort, des récompenses pour les justes, des supplices pour les méchans : c'est ce que la religion grecque proposoit de vraiment utile. Ce dogme de l'immortalité est si

beau par lui-même ; si salutaire par ses conséquences, qu'il peut effacer bien des erreurs en matière de religion. Malheureusement l'Elysée et le Tartare des anciens etoient peints d'une manière absurde ; et il devoit arriver tôt ou tart qu'en méprisant ce que la fable y avoit mêlé de faux, on mépriseroit aussi le vrai confondu avec la fable.

Utilité des jeux de la Grèce.

Nous ne devons pas finir cet article sans parler des jeux de la Grèce; institution respectable dans son origine, mais qui dégénéra en abus, comme tous les établissemens dont l'utilité dépend de certaines circonstances. Ces jeux formoient des guerriers par les exercices du corps, la course, la lutte, le pugilat, etc. Ils inspiroient cette noble émulation, qui brave les fatigues et les dangers par le seul motif de la gloire : ils rapprochoient les Grecs désunis, et faisoient naître dans leur arme des sentimens de concorde, qui pouvoient seuls les rendre heureux. Toute hostilité cessoit alors : on goûtoit les mêmes plaisirs, on vivoit en bons compatriotes, on

sentoit les avantages d'une paisible union ; et il étoit difficile qu'on ne souhaitât de l'entretenir.

Abus qui en résultèrent.

Lorsque dans la suite les athlètes formèrent une profession séparée, très-onéreuse au public par les dépenses qu'ils exigeoient; lorsque le goût des spectacles devint une folle passion qui étouffa le patriotisme ; ces jeux furent un des fléaux de la Grèce. Du tems de Solon, les athlètes victorieux avoient déjà des pensions considérables, qu'il se crut obligé de réduire. Le mal s'accrut de jour en jour, depuis que Périclès, (comme nous le verrons bientôt,) sacrifia le bien public aux amusemens du peuple.

Jeux olympiques.

Les jeux olympiques, les plus célèbres de tous, dont l'établissement est attribué à Pélops, se faisoient à Olympie dans le Péloponnèse. On les rétablit l'an 884 avant notre ère ; et dès-lors ils furent célébrés tous les quatre ans. Les olympiades, ou l'intervalle de quatre années, d'une de ces fêtes à l'autre, marquent l'ordre chronologique des faits. La première commence 776 ans avant la naissance de Jesus-Christ.

Olympiades.

Il est tems de parcourir les siècles historiques, et de voir la liberté et les lois frayer la route aux grands hommes, dont la Grèce pouvoit s'énorgueillir, plutôt que de ses divinités fabuleuses et de ses héros barbares. Nous gagnerions peu à connoître tous les petits états de cette petite contrée. Sparte et Athènes demandent seules une étude particulière.

CHAPITRE III.

Gouvernement, législation et mœurs de Sparte.

Révolution dans la Grèce.

UNE révolution presque générale avoit changé la face de la Grèce. Naturellement inquiets, irrités par le malheur et l'oppression, les Grecs s'étoient lassés d'obéir aux rois, comme les rois eux-mêmes s'étoient rendus indignes de commander. Quelques-uns ayant secoué le joug, les autres suivirent leur exemple. Les anciens royaumes, devenus des républiques, se gouvernoient sur un nouveau plan, qui tenoit encore de

Etablissement des républiques.

la barbarie ; mais l'esprit de liberté fermentoit par-tout, et n'attendoit que des génies capables de le diriger, pour faire éclore des prodiges d'héroïsme.

Etat de Sparte avant Lycurgue.

Sparte ou Lacédémone en devoit donner l'exemple, quoiqu'elle conservât ses rois, dont on respectoit l'origine. Depuis que les Héraclides avoient repris le Péloponnèse, deux princes de leur race occupoient conjointement le trône. Ce partage de la royauté, source éternelle de dissentions, déchiroit un état dépourvu de bonnes lois. Lycurgue parut enfin pour la gloire et le bonheur de sa patrie.

Avant J. C. 898.

Il étoit fils d'Eunome, roi de Sparte, tué dans une sédition. Après la mort de Polydecte, son frère aîné, qui ne laissa point d'enfans, mais dont la veuve étoit enceinte, il monta sur le trône. Il pouvoit d'autant plus aisément s'y maintenir, que cette princesse amoureuse lui offrit sa main, et promit de se faire avorter s'il l'acceptoit. Lycurgue eut horreur de la proposition, dissimula cependant, gagna du tems jusqu'aux couches de la reine, prit grand soin

Lycurgue renonce à la couronne.

du jeune prince qu'elle mit au monde, le reconnut, et gouverna en qualité de son tuteur.

Ses voyages et son retour.

Une action si généreuse ne le garantissant pas des soupçons, il se retira, et voyagea en Crète, en Ionie, peut-être jusqu'en Egypte, pour étudier les mœurs et les lois des nations. Sparte le regrettoit, parce que les désordres se multiplioient en son absence. On le pressa de revenir; les deux rois le demandèrent comme le peuple. Il revint; et jugeant que des lois particulières ne pouvoient réformer, ni une mauvaise constitution, ni un peuple licencieux, il résolut de couper dans le vif, de de tout changer à la fois. Une pareille entreprise n'exigeoit pas moins de prudence que de courage. A l'exemple de Minos, son modèle, il fit parler un oracle, afin de paroître inspiré. C'étoit beaucoup; mais le secours des hommes étoit aussi nécessaire. La persuasion ne pouvant avoir assez de force, il crut devoir employer la crainte. Les principaux citoyens, qui approuvoient son plan de réforme, se montrèrent sous les ar-

Il entreprend de tout réformer.

mes au moment de l'exécution. Personne n'osa résister.

Gouvernement mixte; les trois pouvoirs.

Lycurgue, sans abolir la royauté, que partageoient les deux branches de la maison des Héraclides, créa un gouvernement mixte où trois pouvoirs se balançoient mutuellement. Il ne laissa guère aux rois que le commandement des armées et le respect attaché au trône. Il établit un sénat, de vingt-huit membres, outre les deux princes, pour tenir en équilibre ceux-ci et le peuple; de façon que l'autorité royale ne pût dégénérer en tyrannie, ni la liberté populaire en révolte. Le sénat devoit examiner et proposer les affaires; le peuple devoit approuver ou rejetter les propositions, et par conséquent possédoit le pouvoir législatif. Les sénateurs étoient à vie; ce qui rendoit leur autorité plus redoutable.

Etablissement des éphores 130 ans après Lycurgue.

Quoique Hérodote et Xénophon attribuent à Lycurgue l'établissement des éphores, (opinion contraire au sentiment d'Aristote et de Plutarque), on ne place cet établissement qu'environ cent trente ans après le législateur. Ce fut un

moyen que le roi Théopompe imagina, pour tenir le sénat en bride. Cinq magistrats annuels choisis par le peuple, sous le nom d'éphores, eurent le droit de casser, d'emprisonner les sénateurs, et même de les punir de mort. Leur autorité s'étendoit jusques sur les rois, qu'ils pouvoient arrêter et suspendre de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'un oracle ordonnât de les rétablir. On dit que la femme de Théopompe lui reprochant d'avoir affoibli la royauté, par cette nouvelle magistrature, il répondit: *Au contraire, je l'ai rendue plus forte, puisqu'elle sera plus durable.* Mais l'expérience prouva que si les éphores ne renversèrent pas le gouvernement, c'est que Lycurgue avoit cimenté très-solidement son ouvrage: un pouvoir permanent qui tenoit du despotisme, étoit trop contraire à l'esprit républicain.

Lycurgue soutient les lois par les mœurs.

Ce législateur savoit combien les lois sont impuissantes ou fragiles sans les mœurs. Il vint à bout de les unir et de les fortifier par leur influence réciproque. Son objet, selon Plutarque, étoit de faire de

Lacédémone une seule famille, où tous les citoyens rassemblés comme des abeilles, et travaillant de concert au bien public, fussent tout entiers à la patrie (1). Ç'auroit été une chimère dans un vaste état. Mais Lycurgue réalisa une idée si supérieure aux vues ordinaires de la politique.

Il bannit la pauvreté et les richesses.

Pour bannir en même tems la pauvreté et les richesses, ces deux sources de corruption, il mit les biens en commun, et fit un partage égal des terres. Aux monnoies d'or et d'argent, il en substitua une de fer extrêmement lourde, qui, hors de Sparte, ne pouvoit être d'aucune valeur. Il proscrivit tous les arts de luxe et d'agrément; il ordonna que les planchers des maisons ne seroient faits qu'avec la cognée, et les portes qu'avec la scie. Il détruisit enfin les causes de l'inégalité civile; et en rendant les richesses méprisables, ou,

(1) On ne comptoit que neuf mille citoyens dans la ville, et trente mille à la campagne. Les premiers se nommoient proprement *Spartiates*, et les autres, *Lacédémoniens*.

pour mieux dire, nulles, il fit que, dans la pauvreté générale, il n'y eut réellement point de pauvres. L'intérêt, la fraude, l'injustice, la volupté, la mollesse, devoient périr faute d'alimens.

Tables publiques.

L'obligation de manger à des tables publiques, extrêmement frugales, maintenoit cette égalité et cette concorde, dont le législateur sentoit l'importance. On y exerçoit la raison, ainsi que la sobriété. On s'y entretenoit de choses utiles. Une raillerie fine servoit à corriger les défauts; mais on ne l'employoit qu'avec prudence, et si quelqu'un témoignoit en être blessé, on s'en abstenoit d'abord. La vertu étoit plus efficace que notre politesse trompeuse, pour empêcher les maux dont la langue se rend coupable.

Education des enfans pour la république.

Il falloit sur-tout que l'éducation formât des hommes, tels que Lycurgue les vouloit. Ce fut un des principaux objets de ses soins, et le succès répondit à ses espérances. Les enfans, comme appartenans à l'état, étoient élevés pour l'état. Les nourrices ne les garrottoient point de langes, et ils

en étoient mieux conformés et plus forts ; elles leur apprenoient à ne rien craindre dans les ténèbres, et à ne jamais se plaindre sans besoin. Dès l'âge de sept ans, livrés aux maîtres publics, on les formoit tous aux mêmes habitudes, parce qu'ils devoient remplir les mêmes devoirs. On les exerçoit à la fatigue, à la douleur, à l'obéissance la plus prompte. Ceux qui se distinguoient davantage commandoient aux autres ; mais sous les yeux des anciens, toujours attentifs à les reprendre à les corriger. Nulle action ne passoit pour indifférente, les jeux mêmes étoient des exercices de courage et de vertu. Chaque vieillard se regardoit comme le père de toute la jeunesse ; la jeunesse trouvoit dans chaque vieillard, un censeur dont elle respectoit les avis, la sagesse et l'autorité.

Autorité des anciens.

Si l'on obligeoit les enfans a dérober leur nourriture, usage censuré par une foule d'écrivains, il n'y avoit en cela qu'une simple apparence de vol ; puisqu'ils prenoient ce qui leur étoit abandonné par les lois. On vouloit les accou-

Pourquoi on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture.

tumer de bonne heure aux ruses de guerre, à la vigilance et aux périls. Quand ils se laissoient surprendre, on les châtioit sévèrement. Ils ne pouvoient devenir voleurs, n'ayant pas le moindre motif de voler : ils devenoient hardis et adroits, parce qu'il falloit nécessairement l'être. Les mœurs de Sparte ont justifié cette pratique. C'eût été ailleurs une folie, ou un vice dangereux.

Comment on exerçoit la raison.

En même tems que les corps se durcissoient au travail, l'esprit et la raison se cultivoient, non par des études stériles ou ennuyeuses, mais par l'habitude continuelle de juger et de raisonner. Les enfans, admis aux repas publics, y entendoient sans cesse des discours qui valoient les meilleures leçons. On les interrogeoit souvent sur des points de politique et de morale; on leur demandoit ce qu'ils pensoient de telle action, de tel homme; on exigeoit qu'ils répondissent promptement, en peu de mots, et d'une manière judicieuse. De-là cette pénétration et cette justesse d'esprit, ce laconisme nerveux, ces belles sentences des

Spartiates. L'énergie de leur style peignoit la force de leur ame. Leur exemple démontre que l'habitude peut tout.

Lycurgue étendit plus loin ses vues. Il changea, pour ainsi dire, les femmes en hommes, afin que des mères foibles ne transmissent pas leur foiblesse à leurs enfans. Il les assujettit aux exercices mâles qui rendent le corps sain et robuste. On lui a reproché des abus contraires à la pudeur, sur-tout d'avoir fait paroître les filles nues dans les jeux, où elles s'exerçoient à la lutte, où elles dansoient en public; où cependant elles excitoient la jeunesse à la vertu, tantôt par l'aiguillon des louanges, tantôt par celui de la raillerie. Plutarque est l'apologiste de cette coutume, aussi-bien que celle de prêter sa femme à d'autres hommes, pour donner à l'état des enfans mieux constitués, ou de plus grande espérance. Il est vrai que la force des lois conserva long-tems la pudeur. Quelqu'un demandant à un Spartiate la peine qu'on infligeoit aux adultères, il répondit : *Comment y auroit-il à Sparte un*

Les femmes s'exerçoient comme les hommes.

Abus contraires à la pudeur.

Cependant le législateur avoit réglé par des lois rigides le commerce des deux sexes. Un jeune mari ne pouvoit même voir sa femme qu'à la dérobée : l'amour, loin d'amollir et de corrompre, ne devoit être qu'un encouragement au devoir. On méprisoit le célibat ; il privoit des honneurs et des soins qu'on rendoit à la vieillesse. Un jeune homme dédaignât de se lever devant un illustre capitaine célibataire, et lui dit : *Tu n'as point d'enfans, qui puissent un jour me rendre cet honneur, et se lever devant moi.*

Loi pour les jeunes époux.

Mépris du célibat.

Toute science spéculative, tout art mécanique, étant interdits aux citoyens, ils passoient leur vie, en tems de paix ; à la chasse et à d'autres exercices, où à des conversations qui n'avoient rien de frivole. Etoit-ce une vie oisive, comme le prétendent quelques auteurs ? non sans doute, puisque jamais peuple ne s'occupa plus ardemment du bien public. Il falloit, à la vérité, être Spartiate, pour se faire une occupation sérieuse jusques dans les salles d'assemblées, où l'on ne faisoit que

Oisiveté faussement reprochée aux Spartiates.

discourir. Mais des hommes avides d'instructions ne manquent pas de matières intéressantes, dans un état libre et vertueux ; les affaires publiques y sont l'affaire de chaque citoyen.

Philosophie des Spartiates

Le reproche d'ignorance grossière paroîtra aussi injuste, quand on réfléchira sur les soins que donnoient les Spartiates à la culture de la raison. Autant ils dédaignoient l'art des sophistes et des rhéteurs, autant s'appliquoient-ils à bien penser, à bien dire, et à cette espèce de philosophie qui, sans verbiage, sans subtilité, forme le jugement et les mœurs.

Leur poëtie utile.

Laconiser et philosopher étoient, disoit-on, une même chose. Sparte aimoit la poësie, comme un moyen d'échauffer l'ame, et de la porter aux actions sublimes. On ne peut qu'applaudir à cette chanson lacédémonienne, que Plutarque nous a conservée : plus elle est simple et naïve, plus elle devoit produire d'effet. Voici la traduction d'Amiot.

CHŒUR DES VIEILLARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

CHŒUR DES JEUNES GENS.

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

CHŒUR DES ENFANS.

Et nous un jour le serons
Qui tous vous surpasserons.

Enfin, pour juger du plan de Lycurgue, il faut se transporter dans son siècle. Il voyoit, au milieu des troubles de la Grèce, sa patrie foible par elle-même, agitée de factions, pleine de désordres, exposée aux entreprises de ses voisins. Il voulut former une république guerrière, invincible, à l'abri des malheurs qu'entraîne la corruption au-dedans, et de ceux qu'amènent les attaques du dehors. Projet certainement admirable, et mieux exécuté qu'aucun autre plan de législation. Il n'écrivit point ses lois : il voulut que l'éducation les imprimât dans les cœurs. Tout ce qui n'étoit pas essentiel, et pouvoit dépendre

Le plan de Lycurgue étoit admirable dans les circonstances.

Lois non écrites.

des circonstances, il crut devoir l'abandonner à la sagesse des citoyens, une fois imbus de bons principes. Il réussit enfin à rendre durable un gouvernement fondé sur l'austérité des mœurs. S'il ferma la porte aux étrangers qui n'apportoient rien d'utile, ce ne fut pas, comme Thucidide le suppose, de peur qu'ils n'imitassent la vertu des Spartiates ; ce fut plutôt de peur que ceux-ci ne contractassent les vices des étrangers. Sa *Xénélasie*, cette loi contre les étrangers, n'excluoit aucun homme de bien, aucun talent digne de Lacédémone : elle n'étoit qu'une barrière opposée à la contagion ; et l'on doit convenir qu'elle s'accordoit parfaitement avec le principal objet de Lycurgue.

Xénélasie ou exclusion des étrangers.

Selon les vues du législateur, les Spartiates vivoient toujours comme dans un camp ; ils marchoient au combat avec autant de gaîté que de bravoure : alors ils sembloient avoir un dieu à leur tête. Lycurgue connoissoit trop le cœur humain, pour ne pas craindre que tant de courage ne fît naître l'ambition. Il s'efforça d'en ex-

Courage des Spartiates.

tirper le germe ; persuadé que Sparte ne seroit véritablement heureuse, qu'en se contentant de sa liberté, de sa pauvreté, et en repoussant ses ennemis, sans aspirer jamais à la domination ni aux conquêtes. Il ordonna qu'on ne feroit la guerre que pour se défendre, qu'on ne poursuivroit point l'ennemi vaincu; qu'on n'enlèveroit point ses dépouilles; et qu'on n'auroit point de flotte, afin de n'être pas tenté de courir la mer.

Lycurgue veut prévenir leur ambition.

Une preuve de la sagesse de ces réglemens en général : c'est qu'ils produisirent un effet durable. Les passions enchaînées par les mœurs, excepté peut-être l'ambition du commandement, furent presque toujours soumises aux lois, dans un espace de cinq siècles. Sparte obtint l'estime et la confiance de la Grèce ; elle en fut long-tems l'arbitre, parce qu'elle méritoit de l'être. Le tems qui altère tout, mina enfin et abattit ce grand ouvrage ; mais sa durée doit paroître prodigieuse à quiconque observe les penchans de la nature.

Effet durable des lois de Lycurgue.

Je ne prétends point que les mœurs des Spartiates, ni leur forme

Dureté quelquefois barbare des Spartiates

de gouvernement, soient un modèle accompli. On outre souvent les éloges comme la critique ; et, en exaltant une perfection imaginaire, on dépouille la vertu réelle de sa douceur et de ses charmes. L'austérité lacédémonienne, poussée à l'excès, offroit des spectacles terribles pour l'humanité. Elle étouffoit la pitié et les affections naturelles ; ces précieux sentimens, qu'il seroit affreux de ne pouvoir concilier avec les devoirs de citoyen.

Ils faisoient périr les enfans infirmes.

C'étoit une barbarie de faire périr, pour n'avoir que de bons soldats, les enfans infirmes ou d'une complexion délicate ; d'autant plus que le tempérament pouvoit se fortifier, et les talens militaires suppléer à la foiblesse du corps (1).

Enfans cruellement traités.

C'étoit une barbarie, pour accoutumer les enfans à la douleur, de les déchirer de coups de verges sur l'autel de Diane, quelquefois

(1) On vouloit même que les rois fussent de haute taille. Les éphores, selon Théophrastre, condamnèrent à une amende Archidamus, pour avoir épousé une très-petite femme. *Elle nous donnera*, disoient-ils, *non des rois, mais des roitelets.*

jusqu'à

jusqu'à la mort, sans qu'ils osassent lâcher une plaine. Les mères se piquoient de recevoir sans émotion, de recevoir même avec des transports de joie, la nouvelle que leurs fils avoient expiré glorieusement les armes à la main : comme si l'amour de la patrie devoit éteindre la tendresse maternelle. De semblables excès donnoient au caractère des Spartiates un âpreté farouche qui les porta souvent à la cruauté.

Mères trop insensibles.

Cruauté envers les Hélotes.

On ne peut lire sans horreur les traitemens inhumains dont ils accabloient les Ilotes ou Hélotes. C'étoit un peuple voisin, qu'ils avoient réduit en esclavage. Ces malheureux esclaves, employés à l'agriculture et aux travaux mécaniques, étoient traités moins en hommes qu'en bêtes. Non-seulement on les énivroit, pour inspirer aux enfans l'horreur de l'ivresse et de l'intempérance, mais encore on envoyoit quelquefois la jeunesse en embuscade pour les massacrer. On faisoit mourir tout Hélote, distingué par sa taille ou par sa mine, comme un ennemi de la nation. De telles barbaries ne peuvent être

imputées à Lycurgue ; elles commencèrent probablement, selon Plutarque, après une révolte des esclaves contre les maîtres. En sont-elle moins odieuses.

Droit des esclaves.

N'examinons point si l'esclavage est compatible avec le droit naturel, excepté le cas où des ennemis vaincus ne pourroient être remis en liberté, sans que les vainqueurs s'exposassent à un danger imminent. Ne recherchons point à quel titre on peut vendre la liberté d'un homme, ni comment il peut la perdre en naissant, quoique attachée à sa nature. L'ancien usage de toutes les nations soutiendroit difficilement cet examen. Du moins disons hardiment qu'un esclave ne cesse pas d'être homme, que ses services augmentent les droits de la nature, et que, l'opprimer sans justice, c'est lui fournir des raisons de s'armer contre ses tyrans.

Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts.

Les Spartiates mériteroient donc beaucoup plus d'éloges, si la douceur avoit tempéré leurs vertus austères, s'ils avoient eu la première de toutes les vertus, l'humanité. Mais le mépris des richesses et l'amour de la gloire et de la patrie, l'obéissance aux lois,

e courage héroïque, les ont immortalisés dans les annales du monde. Une infinité de traits admirables les caractérisent. Ils avoient en général la grandeur d'ame de ce Pédarète, qui, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conseil, témoigna sa joie de ce que *Sparte avoit trouvé trois cents citoyens meilleurs que lui.* Trait de Pédarète.

Ils étoient beaucoup moins superstitieux que la plupart des autres nations, et le culte se sentoit de la supériorité de leur jugement. Toutes les statues des divinités, même de Vénus, étoient armées, afin que la religion concourût avec les vues politiques. Les sacrifices et les offrandes étoient de peu de valeur, afin qu'une dépense inutile ne dégoûtât point de la piété, ou ne la rendît point onéreuse aux citoyens et à l'état. Les longues prières étoient interdites, et on demandoit seulement aux dieux qu'ils favorisassent les gens de bien; prière dont Socrate faisoit plus de cas, que des offrandes et des cérémonies de son pays. Les funérailles étoient fort simples

comme le reste, et tendoient à faire mépriser la mort. Ainsi la philosophie pratique sembloit diriger tous les actes de religion.

Temple consacré à la Crainte, pourquoi.

Sparte avoit un temple consacré à la Crainte, près du lieu où s'assembloient les éphores. C'est que les Spartiates regardoient la crainte, comme un ressort essentiel du gouvernement. En effet, selon la pensée de Plutarque, *les plus timides, à l'égard des lois, sont les plus courageux contre les ennemis; et ceux-là craignent le moins de souffrir, qui craignent d'avantage d'être blamés.* Sparte en est la preuve.

Précaution de Lycurgue, pour faire observer ses lois.

Environ 900 ans avant notre ère, fut établie cette république fameuse qui présida long-tems aux affaires de la Grèce. Lycurgue trouva de grands obstacles, et les surmonta par son génie et sa patience. On dit qu'il alla consulter l'oracle de Delphes, pour rendre plus inviolables ses ordonnances; qu'il en fit jurer auparavant l'observation jusqu'à ce qu'il fût de retour; que l'oracle confirma ses lois, et déclara que Sparte, en les observant, seroit la plus illustre ville du monde; qu'alors il se laissa mourir de faim,

dans la vue de réduire les Spartiates à ne pouvoir se dégager de leur serment. Mais les circonstances de sa mort sont incertaines. Le merveilleux, toujours suspect, ne relève point la gloire des grands hommes : il répand plutôt des nuages sur leurs actions et sur leur mérite. Sa mort.

L'histoire de Sparte, depuis Lycurgue jusqu'à l'invasion des Perses, offre peu d'objets avérés et intéressans. Deux guerres contre les Messéniens, voisins de cet état, finirent par la ruine d'Ithome, de leurs autres places, et enfin de leur liberté. Les passions, parurent dès-lors violer les lois de Lygurgue. Selon M. l'abbé de Mably, ce ne furent que *des monumens de distraction réparés par un long exercice de vertu*; mais nous ne connoissons point assez de détails pour vérifier cet éloge; et l'on peut douter sur-tout que la vertu de Sparte ait été la modération. Les traits fréquens d'injustice, qu'on verra dans la suite de l'histoire, répandent beaucoup de nuages sur la réputation d'un peuple si vanté. Guerre contre les Messéniens.

Avant J. C. 684. Dans la seconde guerre des Messéniens, l'oracle ordonna, dit-on, aux Spartiates qui avoient été vaincus, de faire venir d'Athènes un général. Les Athéniens, charmés de leur embarras, leur envoyèrent le poëte Tyrtée, boiteux, contrefait, méprisé dans sa patrie; et ce ridicule général leur procura la victoire, par l'enthousiasme guerrier dont ses chants embrasèrent les soldats. C'est apparemment une fiction de poëte.

Le poëte Tyrtée, général.

Belles paroles du roi Léon, sur le meilleur gouvernement. Croyons plutôt les belles paroles que l'on cite de Léon, un des rois de Sparte. Quelqu'un lui demandant sous quel gouvernement les hommes pouvoient vivre avec le plus de sureté; il répondit, *sous celui où les sujets ne sont ni riches, ni pauvres, où la probité trouve beaucoup d'amis, et où la fraude n'en trouve aucun.* Le même prince dit un jour, au sujet de ceux qui avoient remporté le prix aux jeux olympiques : *Leur gloire seroit bien plus grande, s'ils avoient pris tant de peine pour devenir vertueux.* Ces traits nous instruisent, au-lieu que les délails de la guerre contre les Messéniens, et

Autres belles paroles de ce prince, sur les jeux olympiques.

d'une autre guerre contre les Argiens, ne pourroient que nous ennuyer.

On verra bientôt Lacédémone trouver une rivale dans Athènes. Le tableau qu'il faut tracer auparavant de cette dernière république, fera connoître la différence de leur caractère, de leurs principes et donnera l'idée d'une législation toute nouvelle.

CHAPITRE IV.

République d'Athènes. — Lois de Solon, — Pisistrate.

Gouvernement d'Athenes établi par Thésée, vers l'an 1259 avant J.C.

L'ATTIQUE fut long-tems divisée en douze bourgades indépendantes. Vers le tems de la guerre de Troie, Thésée les réunit en un corps de peuple, et forma une espèce de république, dont la capitale étoit Athènes. Il distribua les citoyens en trois classes, nobles, laboureurs, et artisans. Celle des nobles, beaucoup moins nombreuse que les autres, les égaloit ou même les surpassoit en pouvoir, parce qu'elle avoit toutes les

dignités entre les mains. Cette forme de gouvernement se maintint
Codrus vers l'an 1095. jusqu'au roi Codrus, qui se dévoua pour la patrie à une mort glorieuse, s'il faut en croire des récits pleins d'oracles et de prodiges, où l'historien semble n'être qu'un rédacteur de traditions populaires.

Archontes. Les Athéniens plus qu'aucun autre peuple de la Grèce, respiroient l'indépendance. Un différent, survenu entre les deux fils de Codrus, fournit l'occasion d'abolir la royauté. On déclara Jupiter seul roi d'Athènes. Des magistrats, nommés archontes, furent chargés du gouvernement. Leur magistrature, perpétuelle et héréditaire pendant trois siècles, ressemblant trop à la puissance royale, on en réduisit la durée, d'abord à dix ans, ensuite à un; et l'on créa neuf archontes, afin que partageant l'autorité, ils donnassent moins d'ombrage. Le premier des neufs s'appeloit proprement l'*archonte*. Son nom désignoit l'année courante.

Avant J. C. 624. Dracon, législateur. Athènes n'avoit point encore de lois écrites. Ainsi les magistrats se régloient, dans les jugemens sur

leurs idées du juste ou de l'injuste, c'est-à-dire, souvent sur leurs caprices; car où les règles manquent, tout est arbitraire. Le désordre fit connoître la nécessité des lois. Dracon, vertueux archonte, vers l'an 624 avant Jesus-Christ, parut digne du glorieux ministère de législateur, mais il tomba dans un excès de sévérité. Il ordonna des peines capitales pour tous les délits sans distinction; disant que les plus légers lui paroissoient mériter la mort, et qu'il ne pouvoit trouver d'autre punition pour les plus graves. Maxime absurde et cruelle, propre à détruire la société, sous prétexte d'en bannir le vice. Il voulut même qu'on fit le procès aux choses inanimées; (telles qu'une statue) qui auroient tué un homme par accident; et qu'on les bannît avec exécration, pour inspirer l'horreur du meurtre. Ces petits moyens, susceptibles de ridicule, semblent dégrader plutôt qu'affermir la législation. Les lois de Dracon, écrites avec le sang, comme le disent les anciens, se détruisirent d'elles-mêmes, parce qu'elles étoient impraticables.

Extrême sévérité de ses lois

Divisions entre les citoyens.

Ce joug une fois brisé, les Athéniens, par la pente naturelle de leur génie, passèrent d'un extrême assujettissement à une licence extrême. Les pauvres, accablés de dettes, tourmentés par leurs créanciers, réduits à devenir esclaves et à vendre même leurs enfans, se soulevoient sans retenue contre les riches; et ceux-ci étoient exposés à des violences capables d'anéantir leur fortune. Tous vouloient changer la forme de la république, au gré de leurs différens intérêts. Les montagnards qui étoient pauvres, demandoient la démocratie; les riches, habitans de la plaine, préféroient l'aristocratie; les habitans de la côte étoient décidés pour un gouvernement mixte, plus conforme à l'intérêt général. Solon eut la gloire de s'attirer la confiance de tous les partis, et d'être choisi pour législateur en des conjonctures si épineuses.

Avant J. C. 594. Solon, nouveau législateur

Distingué par sa naissance, instruit par ses voyages, éclairé surtout par la philosophie, qu'on dirigeoit alors à la politique; esprit studieux, homme aimable, bon citoyen, puisqu'il refusa même la

royauté ; Solon auroit pu, sans doute, établir d'excellentes lois, si, ne consultant que ses lumières, il n'avoit pas été entraîné par la force du caractère national. Pour satisfaire tous les partis à la fois, il usa de tempéramens, qui laissèrent subsister la racine de tous les maux. Ses lois, dit-il lui-même, étoient les meilleures que les Athéniens pussent recevoir. En ce cas, Athènes étoit incapable d'un bon gouvernement, et l'on ne doit pas s'en prendre au législateur.

Il veut contenter tous les partis.

Le pouvoir suprême fut remis entre les mains du peuple, et les magistratures confiées aux principaux membres de l'état. Rien n'étoit plus sage, pourvu que l'autorité des magistrats fût de nature à pouvoir réprimer le peuple, et contrebalancer sa puissance ; mais le défaut d'équilibre devoit être pernicieux. Quoique les citoyens riches, ou d'une fortune honnête, formassent trois classes, et les pauvres une seule ; cependant les derniers, comme plus nombreux, se trouvèrent, par les dispositions du législateur, arbitres des affaires. C'étoit livrer la république à

Forme de la démocratie.

Quatre classes de citoyens.

une populace inquiète, turbulente, aveugle. Dans les assemblées publiques, chacun eut droit de suffrage sur la paix, la guerre, les finances, et sur tout ce qui intéressoit directement la patrie. On pouvoit y appeler des jugemens du sénat. Solon fit même ses lois assez obscures, pour que les appels fussent fréquens. Ainsi les lois, qu'on doit rendre également simples et claires, puisqu'elles sont la règle commune de la vie civile, devinrent une matière de disputes; et la quatrième classe, l'emportant sur les trois autres ensemble, devint juge de ce qu'il ne lui convenoit pas de décider. Nous la verrons souvent exposer l'état aux derniers malheurs.

Le petit peuple maître des délibérations et juge des délits.

D'un autre côté, le sénat établi par Solon, composé de quatre cents personnes, (cent de chaque tribu *.) et qu'on augmenta dans la suite de deux cents; outre qu'il

Le sénat trop nombreux et trop foible.

* Cécrops avoit divisé le peuple d'Athènes en quatre tribus, qu'il ne faut pas confondre avec les classes de Solon. Le nombre des tribus augmenta jusqu'à dix.

étoit trop nombreux pour délibérer avec sagesse, avoit trop peu d'ascendant pour diriger la multitude. Les assemblées ordinaires du peuple se tenoient presque tous les huit jours ; tout citoyen, âgé de cinquante ans, avoit droit d'y haranguer ; les talens d'un orateur séditieux, ou corrompu, pouvoient aisément surmonter la prudence des sénateurs, qui ne faisoient que proposer les affaires : il devoit y avoir un conflit perpétuel entre la tête et les membres, et par conséquent de terribles convulsions dans tout le corps. *J'admire*, disoit le Scythe Anacharsis à Solon, *que chez vous les sages aient seulement le droit de délibérer, et que celui de décider appartienne aux fous.* L'expérience prouva bien qu'Anacharsis avoit raison.

Solon rétablit l'Aréopage, et augmente son autorité.

L'unique remède à cet inconvénient fut le rétablissement de l'aréopage, presque anéanti par Dracon, qui lui avoit substitué le tribunal des *éphètes*. Solon lui rendit son ancien lustre. Il lui donna l'inspection sur les affaires publiques, et sur l'éducation de la jeunesse,

objet si important et si négligé de nos jours. Il le composa uniquement d'anciens archontes. Ce changement ne pouvoit être qu'avantageux à l'état ; mais l'aréopage lui-même, quoique infiniment respecté, n'étoit pas une barrière assez forte contre les mouvemens populaires : une multitude effrénée, disposant de tout, n'a plus d'oreilles pour les sages, lorsque la passion l'emporte et la précipite.

Lois particulières.

En général, les lois particulières de Solon valoient beaucoup mieux que sa forme de gouvernement ; elles doivent être étudiées par ceux qui aiment à connoître les principes de la société civile. J'en rapporterai quelques-unes sur lesquelles la raison peut s'exercer utilement.

Sur les dettes.

Après avoir aboli toutes les lois de Dracon, excepté celles contre le meurtre, il réprima la dureté des créanciers, et défendit les emprisonnemens pour dettes (ce qu'il ne faudroit pas étendre au commerce, selon la remarque de Montesquieu ; l'intérêt public en souffriroit trop.) On ajoute même qu'il

abolit les dettes, afin de tirer facilement les pauvres de la misère et de l'oppression,

Pour animer le zèle en faveur de tous les membres de l'état, il ordonna que chaque citoyen pourroit attaquer en justice quiconque feroit tort à un autre. Il ordonna que dans les émeutes et les factions, où l'on en viendroit aux voies de fait, tout citoyen seroit obligé de prendre parti; (parce que les plus sages embrasseroient sans doute le meilleur, et seroient aussi les plus capables de ménager l'accommodement.) Sur les accusations, et les cas d'émeute.

Il régla qu'au défaut d'enfans, on pourroit laisser son bien à qui l'on voudroit: (les testamens étant inconnus jusqu'alors, les biens passoient au plus proche héritier; et restoient du moins dans les familles, ce qui étoit un avantage.) — Qu'un homme convaincu d'oisiveté seroit réputé infâme après la troisième accusation; et que l'aréopage veilleroit sur les moyens par lesquels chacun subsistoit: (les Egyptiens avoient fourni cette loi, dont il semble que les nations modernes pourroient profiter.) — Sur les testamens

Contre l'oisiveté, les mauvais fils et les mauvais pères.

Qu'un fils qui dissiperoit follement le bien de son père, ou qui refuseroit la subsistance à ses parens, seroit de même déclaré infâme; mais que si le père ne lui avoit point fait apprendre de métier, le fils ne seroit pas obligé de le nourrir, ni sujet aux peines de cette loi : (par-là le père et les enfans se trouvoient également intéressés à remplir le vœu de la société et de la nature.) — Qu'une femme ne porteroit à son mari que trois robes et des meubles de peu de valeur : (les dots, moins nécessaires dans les républiques, pouvoient faire du mariage une espèce de trafic très-dangereux, et d'ailleurs trop morceler le partage de familles.) — Qu'un citoyen qui fréquenteroit des femmes de mauvaise vie, seroit exclu de la tribune aux harangues, comme indigne par ses mœurs de la confiance du peuple. — Qu'un archonte, coupable d'ivresse, seroit puni de mort; (tant la tempérance est essentielle aux magistrats.) — Que les enfans, dont les pères auroient été tués en combattant pour la patrie, seroient élevés aux frais de

Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués, estropiés à la guerre, etc.

l'état jusqu'à l'âge de vingt ans : (c'étoit un moyen efficace d'exciter et d'entretenir la valeur, comme l'infamie étoit pour la lâcheté une punition fort utile.) Pisistrate ordonna aussi, quelque tems après, que les soldats estropiés à la guerre seroient nourris par la république.

Loi concernant les accusateurs.

L'accusateur qui n'avoit pas pour lui la cinquième partie des suffrages, devoit payer une grosse amende. « Solon, dit le célèbre Montesquieu, sut bien prévenir l'abus que le peuple pourroit faire de sa puissance dans le jugement des crimes : il voulut que l'aréopage revît l'affaire ; que s'il croyoit l'accusé injustement absous, il l'accusât de nouveau devant le peuple ; que s'il le croyoit injustement condamné, il arrêtât l'exécution, et lui fit rejuger l'affaire : loi admirable qui soumettoit le peuple à la censure de la magistrature qu'il respectoit le plus, et à la sienne même(1). »Pourquoi donc Athè-

Jugemens revus par l'aréopage

(1) *Esprit des lois*, *l.* 6, *c.* 5.

et des cérémonies religieuses : deux objets qui intéressent plus ou moins la prospérité publique, suivant la nature et les richesses d'un état. Les étrangers furent admis dans Athènes, mais exclus du gouvernement : une loi condamnoit à mort ceux qui paroîtroient dans les assemblées du peuple.

Etrangers exclus du gouvernement.

Il est certain que Solon n'atteignit pas au grand but de la législation, à la tranquillité et au bonheur des citoyens : cependant il en connut les vrais principes. On en jugera par ce trait. Anacharsis lui parloit un jour de l'inutilité des lois, et les comparoit à des toiles d'araignée, où les foibles et les petits vont se prendre, mais que les riches et les puissans rompent sans peine. *Les hommes*, répondit Solon, *gardent leurs conventions quand ils n'ont pas d'intérêt à les violer ; il en sera de même de mes lois : je les accommode tellement aux intérêts des citoyens, que tous sentiront qu'il vaut mieux les observer que de les enfreindre.*

Pensée d'Anacharsis et de Solon sur les lois.

Soit en politique, soit en morale, peut-on rien imaginer de mieux pour attacher les hommes

au devoir, que de leur y faire trouver leur intérêt ? Et ne doivent-ils pas le trouver dans un bon gouvernement, où tout se rapporte au bonheur public, où le bien des particuliers est toujours uni au bien général ? Si donc l'effet ne répondit point aux espérances du législateur, c'est que le gouvernement et les lois qu'il établit, s'accordoient peu avec le véritable intérêt des Athéniens. Anacharsis avoit tort de supposer que les lois sont toujours impuissantes pour une partie du corps politique : Solon eut tort peut-être de ne pas donner aux siennes assez de force pour contenir la multitude. Mais il faut en convenir, les Athéniens étoient trop difficiles à gouverner. Qui sait si les nouvelles lois n'étoient pas réellement les meilleures qu'ils eussent voulu recevoir.

Dégoût de Solon.

Avant la mort du législateur, ce peuple volage donna l'essor à son caractère. Chaque jour on proposoit à Solon des changemens. Il se dégoûta au point d'abandonner sa patrie ; et on lui permit de s'absenter pour dix ans. De nouveaux voyages augmentèrent ses connois-

sances, tandis qu'on préparoit une révolution dans l'état. Il revint; le mal étoit déjà incurable. Pisistrate son parent, homme riche, généreux, populaire, possédant l'art d'éblouir les citoyens par des qualités brillantes, et de les gagner par des caresses trompeuses, aspiroit secrettement au pouvoir suprême. Mais Solon avoit pénétré ses vues : *A votre ambition près*, lui disoit-il, *vous êtes le meilleur des Athéniens.* Comme l'ambition change d'ordinaire les vertus en vices, Pisistrate devint fourbe pour s'élever. Il se blessa un jour de sa propre main, se montra en public couvert de sang, réclama la protection du peuple, se disant assassiné par les ennemis du peuple même. Un de ses complices demande aussi-tôt des gardes pour la sûreté d'un citoyen si précieux. On les accorde; Pisistrate les emploie à s'emparer de la citadelle, et à établir sa domination.

Ambition de Pisistrate.

Il se rend maître de l'état.

Solon fit de vains efforts pour ranimer dans les arts l'amour de la liberté. Un jour que l'usurpateur lui envoya demander, ce qui lui inspiroit tant d'audace; il répondit

Fin de Solon.

hardiment *ma vieillesse.* Cependant gagné par la modération de Pisistrate, qui observoit et faisoit observer ses lois, il se rapprocha de lui, il lui donna des conseils, et approuva ce qu'il voyoit d'équitable dans le nouveau gouvernement. La noble passion de s'instruire l'accompagna jusqu'au tombeau. *Je vieillis*, disoit-il, *en apprenant beaucoup de choses.*

Quelques vers de galanterie, composés dans sa jeunesse, n'ont point obscurci sa réputation de sage, acquise par tant de travaux et de vertus. Une de ses lois portoit défense aux esclaves de se parfumer, et de se livrer à un amour criminel, trop commun parmi les Athéniens. Plutarque en conclut qu'il sembloit l'autoriser dans les autres, et qu'il ne sut pas lui-même se défendre de l'amour. On pourroit conclure seulement que les mœurs d'Athènes lui paroissoient impossibles à réformer.

Pisistrate chassé et rétabli.

Un tyran (les anciens donnoient ce nom à tout prince usurpateur, et souvent aux rois légitimes), un tyran ne pouvoit vivre tranquille, sur-tout dans cette cité orageuse.

Malgré sa douceur et son habileté, Pisistrate fut bientôt contraint de s'enfuir. Il fut rétabli par un des principaux conspirateurs, Mégaclès, à condition d'épouser sa fille. Selon le récit d'Hérodote, une femme déguisée en Minerve, montée sur un char, conduisant Pisistrate, le fit recevoir, comme ramené par Minerve même. La superstition populaire fournit d'étranges ressources aux imposteurs. Cependant les factions se renouerent : Pisistrate se retira encore ; il demeura onze ans en exil ; mais il recouvra sa puissance par de nouveaux artifices.

Il se sert de l'agriculture, pour empêcher les cabales.

Alors il prit un meilleur système de gouvernement. Au lieu d'attirer à la ville les habitans de la campagne, comme avoit fait le fameux Thésée ; il les assujettit prudemment aux soins de l'agriculture. Soit qu'il y employât l'autorité ou la persuasion, il en recueillit de grands avantages. On cessa de remplir la place publique et d'y cabaler ; l'agriculture occupa des hommes inquiets, les détourna de tout autre objet, les rendit moins attentifs au gouvernement qu'au produit

de leur travail : on défricha les terres incultes, on améliora les autres. Pisistrate s'en fit payer le dixième pour les besoins de l'état. Ce ne fut pas sans exciter des murmures ; mais son humanité adoucissoit les rigueurs de l'impôt, et les cultivateurs goutèrent les fruits de la paix. Il favorisa les arts et les sciences; autre moyen de rendre un peuple docile. Il fit connoître aux Athéniens les poësies d'Homère, il éleva de superbes édifices, il jeta les fondemens du temple de Jupiter Olympien. En un mot, il enseigna aux princes l'art de régner ; et, quoique usurpateur, il fit aimer un joug qui sembloit assurer le bonheur public.

Il favorise les arts et les lettres.

Avant J. C. 514. Enfans de Pisistrate.

Hipparque et Hippias, ses deux fils, partagèrent après lui l'autorité souveraine. Le premier avoit tout le mérite du père, et fut néanmoins assassiné par Aristogiton et Harmodius, ses ennemis personnels ; le second, naturellement doux, irrité de ce meurtre, et du péril auquel il s'étoit vu exposé lui-même, se rendit odieux par des excès de sévérité. Aristogiton, mis à la torture, nomma au lieu de ses complices

plices plusieurs amis d'Hippias, qui les fit mourir sur le champ. Il finit par dire au tyran avec insulte: *Je ne connois plus que toi digne de mort.* Une femme, nommée Léœna, subit de même la question : craignant que la douleur ne lui arrachat l'aveu qu'on demandoit, elle se coupa la langue avec les dents. Ces traits frappans ranimèrent l'esprit national. Le tyran fut chassé, et le gouvernement populaire fut rétabli, Nous verrons la liberté romaine naître d'une cause peu différente.

Le gouvernement populaire est rétabli.

Sparte avoit secouru les Athéniens contre les Pisistratides. Cependant elle prit bientôt les armes pour leur donner de nouveaux maîtres, et même pour rétablir Hippias. Une pareille conduite ne peut se concilier avec cette vertu qu'on célèbre tant ; mais l'ambition de présider aux affaires de la Grèce entraînoit les Spartiates : ils commençoient à être jaloux de la puissance d'Athènes, ils craignoient que la liberté n'accrût sa réputation et ses forces, ils ne vouloient point de rivaux. Leur rivalité même deviendra funeste. Avant de voir ces

Sparte opposée à la liberté d'Athènes

deux républiques lutter contre les forces de l'Asie, réfléchissons un moment sur la différence de leur caractère, et sur les progrès de l'esprit humain parmi les Grecs.

CHAPITRE V.

Parallèle de Sparte et d'Athènes. — Progrès de l'esprit humain. — Les sept Sages, etc.

Différence de Sparte et d'Athènes.

LYCURGUE et Solon ayant suivi des systèmes tout différens, soit parce que leurs idées n'étoient pas les mêmes, soit parce que le génie de leurs citoyens ne comportoit pas les mêmes lois; Sparte et Athènes devoient nécessairement former entre elles un contraste singulier. Celle-là étoit dévouée à la guerre; aucun citoyen ne pouvoit avoir d'autre objet, ni choisir d'autre occupation; il falloit être un héros ou renoncer à sa patrie: celle-ci n'excluoit rien, admettoit tous les arts, toutes les études; chaque Athénien devoit être soldat au besoin, et pouvoit être d'ail-

Les occupations.

leurs tout ce qu'il vouloit, pourvu qu'il fît quelque chose. Là, une pauvreté rigoureuse, brisant les ressorts de l'avarice et de l'intérêt, ne laissoit aux passions d'activité que pour la gloire et pour les choses publiques : ici, la vue des richesses animoit l'industrie, le commerce, les talens, et partageoit le cœur entre l'intérêt de l'état et celui de la fortune. Là, on contractoit dès le berceau l'habitude d'une parfaite obéissance, la vie se passoit à obéir, les magistrats et les généraux n'avoient besoin que d'un signe pour l'exécution de leurs volontés : ici, on souffroit impatiemment la sujétion et la contrainte ; on aimoit la licence sous le nom de liberté ; on se livroit à ses caprices ; on bravoit souvent les lois et les magistrats, parce que leur foible autorité pouvoit devenir le jouet d'une assemblée populaire.

Lafortune

L'obéissance aux lois.

L'extrême austérité des Spartiates, devenue par l'éducation une seconde nature, affermissoit un gouvernement fondé sur les mœurs, et la vigueur du gouvernement la soutenoit à son tour contre les penchans de l'humanité. Les mœurs

Les mœurs par rapport au gouvernement.

athéniennes, amollies par le goût des plaisirs, flottantes par l'instabilité des principes, ne pouvoient être corrigées par un mauvais gouvernement, et devoient en augmenter les vices et les abus. Le Spartiate fier, dur, impérieux; voudra toujours donner la loi; il deviendra souvent injuste et cruel, en suivant un système régulier de politique: l'Athénien vaillant, magnanime, spirituel, industrieux, doux et poli, mais vain, frivole, inconstant, fera de belles actions, de beaux ouvrages, et une infinité de grandes fautes qui entraîneront la ruine d'Athènes. Ce parallèle peut servir d'explication aux événemens.

Le caractère national.

La manière dont les deux peuples traitoient les esclaves, montre assez la différence de leur caractère. En comparaison des Hélotes, les esclaves d'Athènes étoient les hommes les plus heureux. Ils avoient action en justice contre leurs maîtres, en cas de vexation; on leur permettoit d'acheter des fonds de terre, et de se racheter eux-mêmes quand ils avoient amas-

Les Athéniens traitoient humainement leurs esclaves.

sé une somme ; on les affranchissoit souvent par récompense, ou par pure générosité, et alors ils se choisissoient des patrons qui prenoient en main leurs intérêts. Autant les Hélotes abhorroient, à juste titre, les Spartiates ; autant les esclaves des Athéniens devoient s'attacher à leurs maîtres, s'il est possible de faire aimer l'esclavage.

Cette humanité, qui s'étendoit jusqu'aux animaux, venoit sans doute, en grande partie de la culture de l'esprit. Déjà se développoit en Attique le goût des lettres, si capable d'adoucir les mœurs. Thespis inventa le théâtre du tems de Solon. Quoique le législateur lui reprochât de débiter en public des mensonges ; l'art dramatique bien dirigé pouvoit être une source d'instruction comme de plaisir. Pisistrate enrichit Athènes d'une bibliothèque publique. Son fils Hipparque eut à sa cour le Poëte Simonide : il y attira cet Anacréon, qui charme encore les esprits par l'élégante naïveté de ses vers. Archiloque, Stésichore, Alcée et Sapho, avoient déjà mis en vogue

Les lettres commencent à fleurir.

Théâtre.

Bibliothèque publique. Poëtes à la cour.

la poésie lyrique. Les anciennes colonies grecques se glorifioient alors d'être la patrie des auteurs célèbres. Rien n'est plus favorable au génie, que la tranquillité et le bonheur dont on jouissoit depuis longtems.

Philosophie, d'abord toute morale et politique.

Dès que les rayons de la littérature et du goût se font sentir, ils produisent une fermentation avantageuse dans les têtes bien organisées. De nouvelles idées naissent en foule : on cherche le beau et le vrai ; on travaille à s'instruire ; on sent la nécessité de l'étude : la philosophie commence à paroître. Heureusement ses premiers regards se portèrent vers les objets les plus essentiels, la morale et la politique. Il étoit naturel que des citoyens studieux, dans un pays de liberté, s'occupassent d'abord de ce qui pouvoit contribuer au bonheur de l'homme et à celui de l'état.

Conversation des anciens sages.

Plutarque rapporte une conversation des anciens Sages, dans laquelle on discute cette question ; *Quel est le gouvernement populaire le plus parfait* ? Voici leurs réponses, traduites par Rollin.

Solon dit que c'est *celui où l'injure faite à un particulier intéresse tout les citoyens.* Bias ; *celui où la loi tient lieu de tyran*, c'est-à-dire, de roi). Thalès ; *celui où les habitans ne sont ni trop riches ni trop pauvres.* Anacharsis ; *celui où la vertu est en honneur, et le vice abhorré.* Pittachus ; *celui où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien et jamais aux méchans.* Cléobule ; *celui où les citoyens craignent plus le blâme que la loi.* Chilon ; *celui où les lois sont exécutées et ont du crédit, et non les orateurs.* Périandre (1), tyran de Corinthe, leur hôte, conclut en faveur du gouvernement populaire qui approcheroit le plus de l'aristocratie, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre d'hommes vertueux. Cet entretien, quoique

(1) Il est bien étrange qu'on ait mis ce Périandre au nombre des Sages, quoique son gouvernement fût despotique et ses mœurs corrompues. Mais il caressa les philosophes, il parut l'être avec eux : leur reconnoissance, mêlée de flatterie, fit sans doute sa réputation.

vraisemblablement supposé, nous apprend sur quelles matières s'exerçoit l'esprit des philosophes, avant qu'ils devinssent des sophistes.

Astronomie, division de l'année par Thalès et par Solon.

Cependant Thalès, de Milet en Ionie, qu'on met à la tête des sept Sages de la Grèce, se distinguoit aussi par la philosophie spéculative, dont nous parlerons ailleurs. Il étoit astronome; et Solon le surpassoit dans cette science très-peu connue chez les Grecs. Thalès divisa l'année en douze mois de trente jours; s'étant aperçu de son erreur, il la corrigea par une autre erreur, en intercalant un mois entier après deux années. Solon réforma l'année de Thalès, la rendit purement lunaire de trois cent cinquante quatre jours, et intercala vingt-trois jours au bout de deux ans, pour la faire cadrer avec l'année véritable. C'étoit beaucoup dans la Grèce, puisque l'on n'y connoissoit pas seulement la division de la semaine en sept jours. Les Egyptiens et les Phéniciens étoient bien plus savans depuis plusieurs siècles.

Déjà les beaux arts commençoient à se perfectionner. On avoit inventé les deux premiers ordres d'architecture, le Dorique, et l'Ionique. Les talens préparoient en quelque sorte le siècle de Périclès et de Philippe. Corinthe donnoit l'exemple du commerce maritime ; elle joignoit à la liberté les richesses et la splendeur. Enfin, la Grèce touchoit à l'époque d'une gloire solide et brillante, qui fut d'abord le fruit des armes et du patriotisme, ensuite du génie exercé dans tous les genres.

Architecture, commerce.

Corinthe.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perses, jusqu'au gouvernement de Périclès.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens de la guerre contre les Perses. — Miltiade vainqueur à Marathon.

Idée générale de la guerre soutenue contre les Perses.

SI la guerre est horrible en elle-même, puisqu'elle ne présente à nos yeux que des hommes tués par des hommes, que des ruines couvertes de sang humain; elle devient une source d'actions sublimes et admirables, quand elle est entreprise ou soutenue pour la défense de la patrie, par des citoyens qui joignent au courage héroïque la discipline et la science militaire. Affronter les périls, mépriser la mort, suppléer au petit nombre à force de génie et de bravoure, profiter des moindres avantages, réparer les plus grands mal-

heurs, vaincre des ennemis presque sûrs de la victoire, sauver la vie et la liberté des membres de l'état, mériter par ses services une reconnoissance et une renommée immortelles: c'est de quoi effacer en partie les horreurs inséparables de toute expédition sanglante. La guerre des Grecs avec les Perses intéressera sur-tout par ce magnifique spectacle.

Avant d'en commencer le récit, rappelons-nous que les violences des Héraclides, dans le Péloponèse, firent déserter une multitude d'habitans, qui allèrent s'établir sur les côtes de l'Asie-mineure. Ces colonies industrieuses et tranquilles devinrent bientôt florissantes. Les arts et les lettres y jetèrent de profondes racines. Mais elles ne purent échapper au joug de la Perse. L'esprit de liberté qu'elles conservoient dans l'assujettissement, occasionna la guerre des deux nations. Etat des colonies asiatiques.

Nous avons laissé le vaste empire de Cyrus entre les mains de Darius fils d'Hystaspe, dont l'ambition trop resserrée en Asie se portoit à de nouvelles conquêtes. Occasions de cette guerre.

Un motif de vengeance, joint à cette passion insatiable, lui inspira le dessein d'asservir la Grèce. Les Ioniens s'étant révoltés contre lui, réclamèrent le secours des Grecs d'Europe. Cléomène roi de Sparte, protecteur du tyran Hippias chassé d'Athènes, refusa d'aider les Ioniens. Athènes plus généreuse leur accorda vingt vaisseaux. Elle étoit irritée contre les Perses, parce qu'ils avoient reçu Hippias, et qu'ils vouloient le rétablir. L'enthousiasme de la liberté se trouvoit alors dans la plus vive fermentation. Ce peuple, languissant sous les Pisistratides, respiroit l'héroïsme depuis qu'il avoit brisé ses chaînes.

Avant J. C. 501. Athènes se déclare pour les Ioniens contre Darius.

Les Ioniens marchent en Lydie, brûlent Sardes, et se croient libres. Mais Darius se venge bientôt par la ruine de Milet. Il fait rentrer dans l'obéissance et l'Ionie et les îles voisines. Il envoie des hérauts en Grèce demander la terre et l'eau, c'est-à-dire, qu'on le reconnoisse pour souverain. Dans leur indignation, les Spartiates font périr deux de ces hérauts, que le droit des gens auroit dû rendre sacrés.

Darius veut asservir la Grèce.

Athènes et Sparte armées contre lui.

Cependant plusieurs villes se soumettent en particulier Egine, située près d'Athènes dans la mer Egée. Les Athéniens portent leurs plaintes de cette lâcheté à Sparte, qui présidoit à la confédération grecque; et l'on fait enlever les principaux Eginètes, comme des traîtres envers la patrie. C'étoit un grand bonheur pour la Grèce, que plusieurs petits états, indépendans les uns des autres, fussent unis par des traités et des obligations réciproques, depuis l'établissement des Amphyctions, de manière que l'intérêt commun eût force de loi, et qu'une espèce de tribunal commun punît l'infidélité. Sans cet avantage, elle auroit bientôt subi le joug.

Les Perses pénètrent dans l'attique.

Darius avoit envoyé une armée de terre et une flotte pour exécuter son projet. La flotte fait naufrage en doublant le promontoire d'Athos, (aujourd'hui *Capo Santo*;) les Thraces attaquent de nuit et dissipent l'armée de terre, commandée par Mardonius, jeune seigneur sans expérience. Des troupes plus nombreuses, sous de meilleurs généraux, viennent inonder

l'Attique, après avoir saccagé Érétrie dans l'île d'Eubée. Athènes en péril s'adresse aux confédérés, et sollicite les secours nécessaires. Sparte promet des soldats ; mais en déclarant qu'il faut attendre quelques jours, parce qu'une coutume religieuse empêche de se mettre en campagne avant la pleine lune ; superstition bien indigne de cette république sage et belliqueuse. Les autres peuples gardent le silence de la consternation. Platée seule envoie un millier de combattans. On est obligé, pour la première fois, d'armer les esclaves.

Athènes sollicite le secours des alliés.

L'armée athénienne n'étoit que de dix mille hommes, et les Perses en avoient plus de cent mille (1). Cette inégalité de forces doit être regardée comme un moindre mal, que le partage du commandement

Armée athénienne sous dix généraux.

(1) Rollin fait leur armée de cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux, après avoir dit à la page précédente qu'elle étoit de cinq cent mille hommes. Justin lui en donne six cent mille. Cornelius Nepos, avec plus de vraisemblance, la suppose dix fois seulement plus nombreuse que celle d'Athènes. Qui en croire ?

entre dix généraux, nommés par les dix tribus, et qui se succédoient alternativement chaque jour. Comment espérer qu'ils suivroient un plan uniforme ; qu'ils agiroient tous de concert, que les fautes de l'un ne rendroient pas inutile l'habileté de l'autre ? L'imprudence des Athéniens se montre dans cet usage, qu'une fausse jalousie de liberté avoit établi. Heureusement Miltiade étoit du nombre des généraux, et il avoit pour collégues de bons citoyens. Ce fut le salut d'Athènes.

Miltiade propose le combat.

Il falloit décider si on attaqueroit l'ennemi, ou si on l'attendroit dans la ville. Le dernier parti sembloit le plus sur, et entraînoit les suffrages. Miltiade osa insister pour le premier, comme nécessaire dans une circonstance où l'on avoit besoin d'un coup de vigueur. Le vertueux Aristide, un des généraux, soutint le sentiment de Miltiade, et le fit prévaloir. Ensuite, convaincu que l'exécution demandoit une seule tête, il eut la générosité, lorsque son jour de commandement arriva, de mettre ce grand

Aristide lui cède le commandement.

homme à sa place : tous les autres suivirent son exemple.

Avant J. C. 409. Bataille de Marathon

La bataille de Marathon fut le triomphe du patriotisme. L'art militaire, peu connu auparavant, y seconda parfaitement la bravoure. Miltiade s'étoit posté au pied d'une montagne ; il avoit couvert ses flancs, pour n'être pas enveloppé ; il avoit mis sur les ailes ses plus grandes forces, pour se ménager plus de ressources. Les Grecs coururent au combat. Leur impétuosité inattendue troubla l'ennemi ; leurs deux ailes ayant renversé celles de l'armée des Perses, fondirent sur le corps de bataille déjà triomphant, et le mirent en déroute. Hippias fut tué dans le combat, lorsqu'il se flattoit sans doute de réduire sa patrie en servitude.

Fuite honteuse des Perses.

Cette grande armée, qui avoit ordre d'envoyer à Darius tous les Athéniens chargés de fers, et qui avoit apporté du marbre pour en faire des trophées, s'enfuit avec précipitation vers ses vaisseaux, dont sept furent pris et plusieurs autres brûlés par les vainqueurs. Le lendemain arrivèrent les Spartiates, après une marche forcée

de trois jours. Quel dut être leur chagrin d'arriver trop tard ! Ils eussent regardé comme un opprobre ce retardement, si la superstition ne leur en avoit fait un devoir.

La gloire récompense des vainqueurs.

La gloire étoit alors la récompense des grands hommes : elle suffisoit à la vertu républicaine. On érigea des monumens aux morts ; on peignit la bataille de Marathon, et toute la faveur accordée à Miltiade fut de le représenter dans ce tableau à la tête de ses collégues.

Injustice d'Athènes envers Miltiade.

Croiroit-on que le sauveur de la patrie pût devenir la victime de l'ingratitude ? mais les Athéniens furent toujours si ombrageux, que le moindre soupçon leur faisoit oublier les plus grands services. Miltiade leur ayant demandé une flotte, pour punir les insulaires, qui avoient trahi l'intérêt commun, échoua dans son expédition contre l'île de Paros : il revint blessé après un long siège. Soit que des motifs de haine personnelle l'eussent excité à cette entreprise, comme le dit Hérodote ; soit qu'on ne pût lui reprocher que son malheur ; le peuple injuste le traita en cri-

minel. Il fut accusé, condamné à une amende de cinquante talens(1), somme égale aux frais de la flotte ; il mourut en prison, étant hors d'état de payer une telle amende : héros d'autant plus respectable, qu'il avoit renoncé au pouvoir souverain dans la Chersonnèse, pour se dévouer au service de sa patrie. Il laissa un fils digne de lui, l'illustre Cimon, que l'on verra signaler ses talens et ses vertus.

---

(1) « Le talent, dit M. l'abbé de Mably, (*Entretiens de Phocion*, *p.* 189.) » pesoit soixante livres de douze onces, » qui, selon notre manière de compter » font quatre-vingt dix marcs. Notre » marc d'argent valant aujourd'hui cinquante livres, le talent grec valoit » quatre mille cinq cents de nos livres » numéraires. Le talent d'or pesoit de » même soixante livres, ou quatre-vingt-» dix de nos marcs. » Il y avoit soixante mines dans le talent, cent drachmes dans la mine, et six oboles dans la drachme.

Le P. Rothe, continuateur de l'Histoire Romaine du P. Cutrou, évalue le talent trois mille six cents livres ; M. Goguet, quatre mille deux cent cinquante-six livres trois sous huit deniers. C'est, à-peu-près, l'évaluation qu'en donnent les auteurs anglais de l'Histoire universelle.

Quels biens l'émulation ne peut-elle pas produire, quand elle est excitée par des objets vraiment admirables ! La victoire de Marathon immortalise Miltiade ; et la gloire de ce héros devient un germe d'héroïsme. Thémistocle, né pour suivre ses traces, frappé des éloges qu'on lui donne, s'éloigne des compagnies, se concentre en lui-même, est agité, rêveur, jusqu'à perdre le sommeil. Ses amis le questionnent sur ce changement. *Ah !* dit-il, *les trophées de Miltiade ne me laissent point de repos.* Il se dévoue à la carrière des armes, comme à celle de la politique ; et malgré ses vices, il sera aussi le sauveur d'Athènes et de la Grèce.

Emulation qu'excite la gloire de Miltiade.

CHAPITRE II.

Commencement d'Aristide et de Thémistocle ; invasion de Xerxès dans la Grèce.

Aristide et Thémistocle.

DEUX citoyens illustres, Aristide et Thémistocle, eurent après la mort de Miltiade, la principale influence dans les affaires publiques. Dès leur jeunesse, la différence de caractère et de principes avoit excité entre eux une division éclatante. Aristide, d'une vertu austère et à toute épreuve, détestoit tout ce qui ne pouvoit s'accorder avec la justice la plus exacte, et méritoit l'application qu'on lui fit en plein théâtre de ce vers d'Eschyle, *il veut être juste, et non le paroître* ; éloge parfait de l'homme de bien. Thémistocle, plein de feu, d'ambition et d'audace ; nullement scrupuleux sur les moyens, pourvu qu'ils assurassent le succès ; pliant ses principes au gré des circonstances et de la fortune ; cherchant moins à être estimable, qu'à se faire des

Différence de leur caractère et de leurs principes.

admirateurs et des partisans ; ne pouvoit manquer avec ses talens extraordinaires, comme l'avoit prédit son précepteur, de faire ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal à son pays.

Leur système de politique différent.

Athènes étoit toujours un théâtre de disputes politiques. Quand le gouvernement est mauvais dans un état libre, on s'agite sur le fond du gouvernement. Imbu des maximes de Lycurgue, qui avoit donné au peuple un frein nécessaire, Aristide penchoit du côté de l'aristocratie. Thémistocle se déclaroit pour le peuple, qu'il avoit intérêt de flatter. Le surnom de *Juste*, accordé généralement à son rival, ne blessa point son orgueil, parce qu'il prévit qu'un si beau titre déplairoit à ceux mêmes qui l'accordoient, et deviendroit pour eux un motif de jalousie et de haine.

Thémistocle rend Aristide suspect.

En effet, pour se débarrasser de cette émule, toujours opposé à ses sentimens, il fit valoir contre lui le titre qui attestoit sa vertu, représentant Aristide comme un juge souverain des procès, comme un monarque dont l'autorité faisoit

la loi, sans avoir besoin de l'appareil du trône. Ses émissaires remplirent l'état de soupçons, et le peuple demanda enfin l'ostracisme. C'étoit la coutume d'écrire sur une coquille (*ostracon*) le nom de celui qu'on vouloit bannir. Un paysan, ne sachant point écrire, ne connoissant point Aristide, s'adresse à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. *Quel tort vous a fait cet homme*, lui dit le vertueux citoyen ? *aucun*, répond le paysan ; *mais je suis las de l'entendre partout appeler le* JUSTE. Aristide écrivit son nom. Six mille suffrages au moins, (car il falloit ce nombre,) lui furent contraires. Il reçut avec soumission la sentence, et dit en partant pour son exil ; *Je prie les dieux de ne pas permettre que les Athéniens aient lieu de se souvenir d'Aristide.*

Ostracisme contre Aristide.

Thémistocle, après cette indigne manœuvre, eût été couvert d'opprobre aux yeux de la postérité, sans les services éclatans qu'il rendit bientôt à la patrie. Personne, en fait de politique et de guerre, n'avoit de plus grandes vues, et

Prévoyance de Thémistocle.

n'étoit plus propre à l'exécution. Loin de s'endormir, comme les autres Athéniens, les périls dont la victoire de Marathon sembloit les avoir délivrés ; il ne doutoit point que la guerre, commencée à peine avec les Perses, ne dût continuer avec fureur. Il considéroit la foiblesse et les ressources d'Athènes. Il voyoit qu'avantageusement située pour la marine, ses flottes étoient fort inférieures à celles des Eginètes ses voisins ; et que cependant la marine seule pouvoit la mettre en sûreté, accroître ses richesses, et lui procurer de la puissance. S'attachant donc principalement à cet objet, il persuada aux Athéniens d'y consacrer le revenu de leurs mines d'argent, quoiqu'ils eussent coutume de le partager pour leur avantage particulier. On en construisit cent galères, qui devinrent le rempart de la république.

Il s'attache à la marine.

Sans cette prévoyance et ces mesures, la Grèce entière étoit infailliblement perdue. Darius se préparoit à l'envahir avec toutes les forces de l'Asie. Il mourut ; mais son fils Xerxès hérita de son res-

Entreprise de Xerxès contre la Grèce.

sentiment, et y ajouta encore toute la chaleur d'une jeunesse altière et fougueuse (1). Les figues d'Attique étoient excellentes : *Je ne veux plus en manger*, disoit-il, *que lorsque le pays m'appartiendra*. Cette fantaisie contribua peut-être à le décider. Après d'immenses préparatifs, il envoye demander la terre et l'eau. Thémistocle, pour animer davantage ses concitoyens, en leur ôtant toute espérance de conventions, (car il falloit en conserver la liberté, ou s'ensévelir avec elle,) fit mourir l'interprète qui avoit traduit le décret du roi de Perse. Cette démarche imposoit la nécessité d'être invincibles.

Prodigieuse armée de Xerxès.

Cependant Xerxès, à la tête d'une armée innombrable, que Rollin, d'après Hérodote, fait monter à plus de cinq millions

(1) Xerxès étoit fils d'un second lit, né de la princesse Atosse, fille de Cyrus, que Darius épousa étant déjà sur le trône. Darius le préfera aux enfans du premier lit, et le nomma son successeur comme l'aîné des enfans *du roi*, quoiqu'il ne le fût pas des enfans *de Darius*. Un Spartiate suggéra cette distinction, en disant qu'elle servoit de règle à Sparte.

deux

deux cent mille hommes, en y comprenant les gens de mer et toute la suite de l'armée, venoit en triomphe écraser un petit peuple qu'il méprisoit. Diodore de Sicile diminue beaucoup le nombre de ces troupes, ainsi que Pline, Elien et d'autres auteurs.

Hérodote peu croyable sur les détails de cette expédition.

Quelque absurde que soit évidemment le calcul d'Hérodote, c'est, dit-on, l'historien le plus croyable, parce qu'il vivoit dans le siècle de l'expédition. Mais il ne faut qu'examiner son récit, les discours, les songes, les circonstances qu'il y ajuste, pour se défier de son témoignage. Il semble avoir imité Homère plutôt que d'écrire en historien. Il fait de Xerxès, tantôt un philosophe qui versa des larmes à la vue de cette multitude infinie, dont il ne restera pas un seul homme dans l'espace de cent ans; tantôt un furieux et un insensé, qui ordonne de fouetter la mer, parce qu'une tempête a rompu le pont de bateaux, sur lequel ses troupes devoient passer l'Hellespont (aujourd'hui les Dardanelles.) : tous les entrepreneurs de l'ouvrage sont

condamnés au supplice, comme s'ils avoient pu enchaîner les vents et les vagues : on construit un nouveau pont ; l'armée passe en sept jours et sept nuits, mais ces soldats n'avancent qu'autant qu'on les presse à grands coups de fouet. Selon Hérodote, Xerxès fit percer le mont Athos, pour ouvrir un passage à sa flotte ; cependant les voyageurs modernes attestent que le mont Athos n'a jamais été percé.

Juste sujet de se défier des Grecs.

Comment les mensonges des Grecs ont ils pu en imposer à tant d'écrivains estimables ? En les copiant, on ôte à l'histoire toute vraisemblance, on s'interdit tout usage de la critique. Faut-il donc aussi regarder les Perses comme des barbares, parce que les anciens les nomment ainsi ? et ne sait-on pas que cette nation étoit policée et florissante, lorsque la Grèce étoit encore plongée dans une affreuse barbarie ? La vanité grecque, digne de passer en proverbe, nous doit rendre fort circonspects sur les détails ; d'autant plus que nous en tirerions peu d'avantages réels.

Démarate

Démarate, un des rois de La-

cédémone, étoit exilé depuis quelque tems; parce que dans sa patrie, disoit-il lui-même, *la loi étoit plus forte que les rois.* (Cet exil venoit cependant de l'inimitié de son collègue Cléomène, qui suborna la prêtresse de Delphes pour le faire condamner.) Il avoit cherché un asyle en Perse, et y jouissoit d'une considération particulière. Xerxès, après la revue des troupes, lui ayant demandé si les Grecs oseroient bien l'attendre, il répondit avec franchise, sur-tout au sujet des Spartiates, que l'amour de la liberté les rendroit sourds à toute proposition; et que, fussent-ils réduits à une poignée de combattans, ils ne refuseroient point le combat. *Ils sont libres*, ajouta-t-il, *mais dominés par la loi; et cette loi leur ordonne de vaincre ou de mourir.* L'événement justifia son discours. L'histoire va nous apprendre ce que peut la liberté contre la force du despotisme.

roi de Sparte, réfugié en Perse.

Ce qu'il dit à Xerxès surles Grecs.

Avertis par Démarate lui-même de l'invasion qui les menaçoit, les Spartiates et les Athéniens excitèrent toute la nation à prendre les armes. Mais la terreur, d'une part;

Sparte et Athènes se disposent à la guerre.

la jalousie du commandement, de l'autre; detachèrent de la ligue presque tous leurs alliés. Gelon qui regnoit à Syracuse, et dont on sollicita le secours, offrit une flotte de deux cents galères et une armée considérable, à condition qu'il en auroit le commandement. Cette condition fut rejeté avec dédain, tant le courage inspiroit de confiance. Il faut avouer que Gélon auroit eu peine à tenir parole, puisque la cour de Perse avoit engagé les Carthaginois à faire une invasion en Sicile.

Thémistocle se fait élire général.

Ayant renoncé au secours des Syracusains, on n'en fut pas moins ferme dans le dessein d'une vigoureuse défense. Athènes s'empressa d'élire son général. Un orateur nommé Epicyde, aussi avare que présomptueux, se mit sur les rangs avec Thémistocle; et comme le peuple est toujours facile à tromper, il fut sur le point d'obtenir la préférence. Thémistocle le prit par son foible, le combla de présens, l'engagea de la sorte à se désister, et se fit élire. Le bien public le demandoit. C'est alors qu'un homme supérieur, sans blesser la mo-

destie, peut se rendre justice à lui-même, et ambitionner des places où l'honneur est environné de périls.

Euribiade général de la flotte.

Quoique les Athéniens eussent équippé les deux tiers de la flotte, les Spartiates leur en disputèrent le commandement. Tous les alliés se déclarèrent pour ces derniers; et l'on donna le commandement à Euribiade, qui ne le méritoit point. Thémistocle y consentit dans la crainte d'une rupture; mais il annonça aux Athéniens qu'on ne tarderoit pas à leur céder cet honneur, pourvu qu'ils fissent leur devoir. Il avoit déjà signalé sa modération, en appuyant un décret pour le rappel des bannis, d'Aristide en particulier. L'union de ces deux rivaux, quand les besoins de l'état l'exigeoient, est une des plus touchantes leçons de patriotisme. Nous les verrons agir de concert, avec le zèle généreux qui sacrifie au bien public les animosités personnelles.

Sage conduite de Thémistocle.

Avant J. C. 480. Combat des Thermopyles.

Enfin Xerxès arrive aux Thermopyles, défilé fort étroit entre la Phocide et la Thessalie, où l'attendoient quatre mille hommes

sous les ordres de Léonidas, roi de Sparte. Ayant tenté inutilement de le corrompre, il lui écrit en maître, et lui ordonne de livrer ses armes. Léonidas répond en Spartiate : *Viens les prendre.* Les ennemis sont repoussés, malgré leur nombre prodigieux. Ils découvrent malheureusement un sentier, par lequel ils gagnent la hauteur sans être apperçus. Ce poste ne pouvoit plus se défendre. Léonidas avec trois cents Spartiates, après avoir obligé les autres Grecs de se retirer, ne laisse pas d'attaquer les Perses ; se dévouant à une mort certaine, soit pour la gloire de sa patrie, soit pour intimider l'ennemi par un prodige de vaillance. Tous ces héros périrent dans le combat, excepté un seul, qui en porta la nouvelle. Il fut traité à Sparte, comme un infâme déserteur, jusqu'à ce qu'il eut effacé glorieusement sa honte dans la première occasion. Les Amphictyons firent mettre dans la suite aux Thermopyles cette inscription, admirable par sa simplicité même : *Passant, annonce*

Léonidas y périt avec les Spartiates

à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.

Les Grecs aux jeux olympiques, malgré le danger.

Le passage des Thermopyles coûta vingt mille hommes à Xerxés ; perte légère pour une armée si nombreuse. Sans lui supposer, avec les historiens trop crédules, trois millions de combattans, ni même le quart de ce nombre ; ses ennemis, dont l'armée montoit seulement à onze mille deux cents hommes, sembloient ne pouvoir échapper au dernier malheur. Il continua sa route ; l'incendie et le ravage marquoient ses pas. S'étant informé de ce que faisoient les Grecs, on lui apprit qu'ils étoient aux jeux olympiques ; on lui donna une idée de ces jeux, où une simple couronne d'olivier excitoit tant d'émulation. *Quels hommes*, s'écria une satrape ; *quels hommes qui ne combattent que pour l'honneur !*

Athènes n'a plus de ressources que dans sa flotte.

Cependant Athènes alloit périr. Les peuples du Péloponnèse l'abandonnoient pour se retrancher derrière l'isthme de Corinthe. L'oracle avoit déclaré qu'elle ne trouveroit son salut que *dans des murailles de bois.* Cet oracle, inspiré

vraisemblablement par Thémistocle, lui procura le moyen d'amener le peuple où il vouloit. Voyant que la ville étoit hors d'état de se défendre contre un déluge d'ennemis, et que la mer seule offroit un asyle aux citoyens, il persuada que les murs de bois étoient les vaisseaux, où les dieux mêmes ordonnoient de s'embarquer. Comme la religion attachoit les Athéniens à leurs foyers, à leurs tombeaux et à leurs temples, il falloit les en détacher par un motif supérieur de religion. Encore eut-il beaucoup de peine à faire passer un décret, portant qu'Athènes seroit mise sous la sauve-garde de Minerve; que tous les citoyens qui pouvoient servir, monteroient sur les vaisseaux; et que chacun prendroit des mesures pour la sûreté de sa famille.

Thémistocle fait abandonner la ville.

On se sépara en versant des torrens de larmes. La ville de Trézéne, dans l'Argolide, reçut généreusement la plupart des femmes, des enfans, des hommes avancés en âge, et pourvut à leur subsistance. Quelques citoyens s'obstinèrent à ne point partir, ils

Xerxès, maître d'Athènes

s'enfermèrent dans la citadelle, dont les murs étant de bois, leur paroissoient désignés par l'oracle. Ils s'y défendirent jusqu'à la mort. Xerxès brûla cette forteresse, et goûta le plaisir de la vengeance, sans prévoir la révolution qui le menaçoit.

CHAPITRE III.

Bataille de Salamine, de Platée et de Mycale; les Perses chassés pour toujours de la Grèce.

Dispute de Thémistocle et d'Eurybiade.

UN premier combat naval, (près d'Artémisium,) sans être décisif, avoit été avantageux aux Grecs, en les formant à la manœuvre, et en leur apprenant qu'ils pouvoient tenir tête à l'ennemi, malgré la supériorité de ses forces. Ils s'étoient rassemblés dans le détroit de Salamine. Là on tint conseil sur le parti qu'il falloit prendre. Eurybiade vouloit, et le plus grand nombre avec lui, gagner le golfe de Corinthe, pour être à portée de défendre le Péloponnèse. Thémistocle soutenoit qu'abandonner

le détroit, où la flotte des Perses ne pouvoit agir librement, seroit une faute inexcusable. *Frappe, mais écoute*, dit-il à Eurybiade, qui, dans la chaleur de la dispute, s'emportoit jusqu'à lever le bâton sur lui. Ce mot fit une telle impression sur le Spartiate, qu'il se laissa depuis gouverner par Thémistocle. Heureusement on ne connoissoit pas le faux honneur que les barbares ont introduit parmi nous : on savoit mépriser une injure, ou s'en venger glorieusement.

Présomption de Xerxès.

Si Xerxès avoit suivi le conseil d'Artémise, reine d'Halicarnasse ; héroïne prudente dont il étoit accompagné, il eût évité une bataille dangereuse ; en avançant avec lenteur, il eût écrasé les Grecs sans courir de risque. Son orgueil n'écoutoit pas la raison. Rien ne lui sembloit capable de résistance.

Thémistocle l'attire dans le piège.

Thémistocle, pour l'attirer dans le piège, lui fit annoncer secrètement que les Grecs alloient s'éloigner de Salamine, et qu'alors il perdroit l'occasion de ruiner leur flotte d'un seul coup. Cet avis le décida. Il donna promptement l'ordre de combattre ; il se plaça

sur une hauteur, d'où sa présence devoit animer les troupes : un grand prince les auroit animées par l'exemple et l'action.

Aristide et Thémistocle, réunis pour défendre la patrie.

Aristide, qui commandoit à Egine, étoit venu de nuit, à travers la flotte ennemie, joindre Thémistocle, et se dévouer aux périls en citoyen. Après l'avoir invité à finir toute dissention, il lui offrit de servir sous ses ordres, et de l'aider de ses conseils. Thémistocle étoit trop grand homme, pour ne pas sentir le prix de ces offres. Une confiance mutuelle les unit dès ce moment ; présage infaillible du succès.

Bataille de Salamine.

La bataille de Salamine, comme celle de Marathon, fit voir qu'un excellent général vaut presque lui seul une armée. Thémistocle, sans en avoir le titre, en remplit les fonctions. Il sut prendre l'avantage du vent ; il mit un ordre admirable dans les dispositions de la flotte. Les vaisseaux des Perses, lourds, embarrassés par leur nombre, et par le peu de largeur du détroit ; ne purent tenir contre la manœuvre des Grecs. Ceux-ci,

avec moins de quatre cents voiles, dissipèrent une armée navale où l'on en comptoit plus de deux mille.

Artémise. La reine Artémise donna lieu par son courage, de dire que les femmes s'étoient montrées des hommes, et les hommes, des femmes.

Xerxés s'enfuit en Asie. Le grand roi prit honteusement la fuite. Sur un faux avis donné adroitement par Thémistocle, qu'on pensoit à rompre son pont de bateaux, il se hâta de repasser en Asie, laissant à Mardonius trois cent mille hommes, pour réparer ce désastre.

Mardonius veut séduire les Athéniens Mardonius, quoique présomptueux et imprudent, avoit appris que la victoire ne dépend pas du nombre des troupes. Diviser les Grecs lui parut un moyen plus sûr de les vaincre. Il envoya le roi de Macédoine aux Athéniens, pour leur faire des propositions avantageuses : il promettoit même de leur donner le commandement de la Grèce, s'ils se détachoient des alliés, Aristide étoit premier archonte : la séduction ne pouvoit rien sur son cœur. Sa réponse fut, en présence des ambassadeurs de Sparte, que tout l'or et toutes les

Réponse d'Aristide

promesses du monde ne corromproient point la vertu des Athéniens ; qu'ils seroient toujours les mortels ennemis des Perses ; et qu'ils vengeroient éternellement sur eux les maux que leur patrie en avoit soufferts. Il fit prononcer des anathèmes contre quiconque proposeroit de s'allier avec eux, où de trahir l'alliance nationale. On étoit si éloigné de toute foiblesse à cet égard, qu'un Athénien ayant été d'avis d'écouter un second député de Mardonius, fut lapidé à l'instant, et que les femmes en furie lapidèrent ses enfans et sa femme comme des criminels. Le droit des gens fut plus respecté alors que les lois civiles ; car on renvoya le député sans lui faire d'insulte.

sentimens des Athéniens à l'égard des Perses.

Pour soutenir de pareilles démarches, il falloit une constance à l'épreuve de toutes les calamités de la guerre. Mardonius fondit sur Athènes, et acheva de la détruire. Les Athéniens s'étoient retirés, comme auparavant, à Salamine. Les Spartiates ne s'étoient pas pressés de les secourir, réservant leurs troupes pour la défense

Les Spartiates envoient une armée.

de Péloponnèse; mais touchés enfin des reproches de leurs alliés, ils firent marcher cinq mille citoyens, qui avoient chacun sept Hélotes à leur suite. L'armée grecque se trouva forte de soixante-six mille hommes au moins, parmi lesquels on ne compte que huit mille Athéniens. C'étoit assez contre un mauvais général, et contre une multitude sans discipline. Pausanias, tuteur d'un roi de Sparte, avoit le commandement; les Athéniens avoient à leur tête Aristide.

Avant J. C. 479. Bataille de Platée.

On s'avança dans la Béotie, que les ennemis préférerent à l'Attique pour champ de bataille, parce que le pays est découvert, uni, et plus favorable aux grandes armées. Mardonius, craignant de manquer de vivres, se livrant à son impétuosité naturelle, voulut combattre, malgré les représentations d'un de ses meilleurs officiers. Le mépris des bons conseils conduit ordinairement au précipice. La bataille de Platée ne fut pas moins fatale aux Perses que celle de Salamine. Leur imprudent général tomba mort d'une blessure; un corps de quarante mille hommes

se sauva par une prompte fuite : presque tout le reste fut taillé en pièces. Jamais les Perses n'ont pénétré depuis en Europe.

Modération de Pausanias après la victoire.

Un Eginète proposant à Pausanias de venger, sur le cadavre de Mardonius, les outrages faits à celui de Léonidas, que les ennemis avoient traité indignement ; il répondit avec une noble fierté, qu'on connoissoit bien peu la gloire, si on l'attachoit à imiter les barbares ; que Sparte se glorifioit de la modération, et non d'une basse vengeance ; que d'ailleurs les Spartiates étoient assez vengés par la mort de tant de milliers de Perses. Peu de jours après le combat, pour donner une leçon intéressante à ses officiers, il fit préparer un festin avec tout le luxe asiatique, et un petit repas conforme à la frugalité de Sparte. Le contraste étoit frappant. *Quelle folie*, s'écria-t-il, *Pour Mardonius, accoutumé à vivre si délicieusement, de venir attaquer des hommes qui savent se passer de tout !* Cependant le butin de Platée corrompit les mœurs même de ce général.

Les Spartiates et les Athéniens se disputent le prix de la valeur.

L'émulation n'avoit pas moins contribué que la vertu aux succès des Grecs. Chaque peuple prétendoit au prix de la bravoure, qu'on décernoit solemnellement. Les Athéniens et les Spartiates, après la bataille de Platée, se le disputèrent avec une chaleur qui pouvoit dégénérer en violences. L'unique moyen de les calmer, fut de réunir les suffrages en faveur d'un autre peuple. On accorda le prix aux Platéens; Aristide et Pausanias souscrivirent à ce jugement. Quand la gloire est le premier mobile d'une nation, l'héroïsme y devient comme naturel; une branche d'olivier suffit pour exciter aux plus grands efforts : il paroîtroit honteux d'évaluer le mérite à prix d'argent. C'est ce que l'histoire des anciennes républiques offre souvent à notre admiration. La victoire de Salamine valut à Thémistocle l'honneur de voir tous les Grecs se lever en sa présence, aux jeux olympiques, et le regarder avec respect comme leur libérateur. Il avouoit que cette récompense étoit au-dessus même de ses desirs.

Récompense de Thémistocle.

Tous les soldats partageoient les nobles sentimens des capitaines. Avant la bataille de Platée, les Athéniens se disoient entre eux : « Ce n'est pas pour un pays ou » une ville seulement que nous » combattrons, c'est pour les tro- » phées de Marathon et de Sala- » mine. Prouvons qu'ils furent » l'ouvrage des Athéniens, non » de Miltiade et de la fortune. » Athènes devoit périr un jour, quand la soif de l'or ou la manie des sophismes l'emporteroit sur ce sentiment.

Amour de la gloir

Une si noble émulation, l'amour de la liberté et de la patrie, une discipline exacte, et sur-tout l'habileté des généraux grecs, comparés à l'esprit de bassesse et de servitude, à l'avilissement des Perses, au sot orgueil et à l'infâme lâcheté de leur maître, à l'imprudence de leurs généraux, expliquent le dénouement de cette guerre. Comment des millions de combattans, avec des chefs seulement médiocres, auroient-ils pu échouer, pour ainsi dire, contre un atôme ? le nombre seul ne devoit-il pas accabler les Grecs,

Causes du succès des Grecs dans cette guerre.

pourvu qu'une tête dirigeât l'action des membres ? La Grèce, divisée et remplie de traîtres, n'étoit-elle pas une proie facile pour le monarque de l'Asie ? Il falloit un Xerxès et un Mardonius, il falloit aussi un Thémistocle, un Aristide et un Pausanias, pour que les événemens tournassent d'une manière si étrange.

Xerxès vaincu aussi en Asie.

Les Perses, battus en Europe, le furent de même en Asie, au combat naval de Mycale, qui se donna le même jour que la bataille de Platée. Avec le secours des Ioniens, les Grecs achevèrent de ruiner la flotte et l'armée de Xerxès. Il s'enfuit de Sardes où il étoit, après avoir ordonné que tous les temples des colonies grecques fussent brûlés et démolis. L'impiété ne dicta point cet ordre, puisque la religion des mages proscrivoit les temples et les idoles. Reconnoissons ici l'imbécillité d'un Prince lâche qui, n'osant combattre des hommes, se venge de son ignominie sur des murailles ; ou qui, ayant épuisé follement ses coffres, cherche une ressource dans le pillage des temples, et

Il fit brûler les temples.

se rend ainsi exécrable aux peuples, qu'il comptoit auparavant parmi ses sujets. Toutes les villes d'Ionie entrèrent dès-lors dans la confédération grecque : elles prirent les sentimens des braves républicains, dont l'origine et la langue leur étoient communes : elles se trouvèrent dignes de la liberté, dont l'influence opéroit alors tant de prodiges.

CHAPITRE IV.

Rétablissement d'Athènes, malgré la jalousie de Sparte. — Administration d'Aristide.

Commencemens de division entre Sparte et Athènes.

Si les Grecs avoient été aussi sages que courageux, ils n'auroient pensé qu'à s'unir plus étroitement. Leur force dépendoit de cette ligue dont ils devoient sentir la nécessité. Qu'une émulation mutuelle les portât à se surpasser les uns les autres, c'étoit un bien, pourvu qu'elle ne dégénérât point en odieuse jalousie ; mais l'ambition, ordinairement funeste aux grands empires, est la ruine des petits états.

Enflées de leurs victoires, les deux républiques rivales devinrent ennemies ; elles se firent infiniment plus de mal, qu'elles n'en avoient reçu des Perses. Suivons les progrès et les suites de cette discorde, dont le germe caché se développa bientôt, et fit naître de sinistres desseins qui annonçoient la guerre civile.

Sparte s'oppose au dessein de rebâtir Athènes.

Les Athéniens pensèrent à rebâtir et à fortifier leur ville, dès que la défaite entière des Perses eut dissipé leurs alarmes. Rien n'étoit plus juste ni plus nécessaire. Cependant ils y trouvèrent un obstacle dans la politique ambitieuse de Sparte, qui considérant d'un œil jaloux leur puissance maritime, et la gloire qu'ils venoient d'acquérir, craignoit de voir passer entre leurs mains l'honneur du commandement. Elle allégua de faux prétextes de bien public. A l'entendre, l'intérêt de la Grèce exigeoit qu'on ne souffrit aucune place forte hors du Péloponnèse, de peur que l'ennemi n'en fît une place d'armes, en cas de nouvelle invasion. Thémistocle crut devoir op-

poser l'artifice à cette politique injuste.

Thémistocle trompe les Spartiates et leur parle ensuite avec fermeté.

Pendant qu'il négocioit lui-même auprès des Spartiates, qu'il les amusoit par des lenteurs et par des paroles, hommes, femmes, enfans, tous à l'envi travailloient au rétablissement des murs d'Athènes. Sparte s'en plaint hautement. Thémistocle nie le fait, et demande qu'on le fasse vérifier sur les lieux. On envoie des députés : il avertit secrétement Athènes de les retenir pour otages. Quand tout est prêt, il déclare que les Athéniens ont usé du droit commun, en pourvoyant à leur sûreté ; que la ville est en état de défense ; qu'après tant de services rendus à la Grèce, on ne peut sans outrage les soupçonner de mauvais desseins ; que Sparte a tort de vouloir établir sa puissance sur la foiblesse de ses alliés ; qu'au reste, il ne rougit point d'avoir employé la ruse, parce que *tout est permis pour le bien de la patrie*. Les Spartiates dissimulèrent, ne pouvant donner l'essor au ressentiment.

Projet injuste de

Il y a, sans doute, des circonstances où la ruse, devient

Thémistocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes.

nécessaire contre la force et la mauvaise foi ; mais le principe de Thémistocle ne peut autoriser la perfidie et l'injustice. On cesse d'admirer ce grand homme, dès qu'il cesse de respecter les lois inviolables, qui devoient présider à la conduite des gouvernemens, comme à celle des particuliers. Nous allons juger de sa politique. Après avoir relevé Athènes, il vouloit en faire la première ville de la Grèce, et lui assurer le commandement dont Sparte se montroit trop jalouse. Le port du Pirée construit par ses soins, un décret d'ajouter vingt vaisseaux par an à la flotte, des privilèges pour attirer un grand nombre d'ouvriers et de matelots ; toutes ces mesures n'annonçoient que de la prudence, puisque la mer étoit proprement la ressource de sa patrie. Il ne s'en tint pas là. Un jour il demande à l'assemblée du peuple qu'on lui donne quelqu'un, pour conférer sur un dessein de la dernière importance, qui étoit de nature à exiger le secret. On jette les yeux sur Aristide, on s'en rapporte

Ce projet

à son jugement. Thémistocle lui

communique un projet de brûler la flotte des alliés, moyen infaillible de rendre Athènes l'arbitre de toute la Grèce. Le rapport d'Aristide fut tel que la vertu devoit le dicter. Il déclara qu'il n'y auroit rien de plus utile, mais en même temps de plus injuste que le projet de Thémistocle ; et tous les suffrages furent pour le parti de l'équité.

rejeté comme injuste.

L'utilité de ce plan étoit au moins fort douteuse, quoi qu'en pensât Aristide. La Grèce, justement indignée, n'auroit pas manqué de réunir ses efforts contre une ville parjure : la haine publique l'auroit poursuivie, sa gloire auroit disparu pour jamais ; et quel avantage enfin auroit pu compenser les pernicieux effets de cette entreprise ? Si la politique a pour but le bonheur des nations, elle n'y atteindra qu'en suivant les règles de la morale ; car toute injustice expose au malheur, ne fût-ce que par l'infamie qui l'accompagne.

Il n'auroit produit que du mal.

Thémistocle montra bien plus de prudence dans l'assemblée des Amphictyons. Les Spartiates proposoient d'en exclure tous ceux

Thémistocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs.

qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès. Les Thessaliens, les Argiens, les Thébains, et plusieurs autres étant de ce nombre; et la ligue des Amphictyons ne comprenant qu'une trentaine de de villes, très-médiocres pour la plupart, le décret proposé l'auroit pu anéantir, ou l'auroit mise à la discrétion de deux ou trois villes principales. Thémistocle s'y opposa, et ses raisons l'emportèrent. Il n'avoit en vue que l'intérêt particulier d'Athènes, comme aussi les Spartiates ne cherchoient qu'à dominer dans le conseil amphictyonique; mais son sentiment étoit avantageux à toute la Grèce : le bien public demandoit qu'on resserrât les liens de la confédération; plutôt que d'en détacher les membres.

Décret populaire d'Aristide

D'un autre côté, le peuple murmuroit dans Athènes, et vouloit enlever aux riches le peu d'autorité que leur laissoit la démocratie. Aristide crut devoir céder à la fougue populaire. Il régla, par un décret, que le gouvernement seroit commun à toutes les classes de citoyens, et que les archontes pourroient

pourroient être choisis indifféremment parmi le peuple et parmi les riches. Une aveugle populace qu'on ne savoit comment réprimer, devint alors plus insolente que jamais.

Cependant Athènes touchoit au moment d'enlever à Sparte son ancienne supériorité sur la Grèce. Elle n'eut besoin pour cela que du mérite de quelques citoyens, et que des fautes d'un Spartiate corrompu. Les Grecs avoient envoyé une flotte, pour affranchir de la domination des Perses ceux des alliés qui en portoient encore le joug. Pausanias la commandoit en chef; Aristide et Cimon, fils de Miltiade, conduisoient les Athéniens. Pausanias, devenu arrogant et même voluptueux, depuis sa victoire de Platée, ne conservoit qu'une écorce des mœurs de sa patrie. Le dégoût de la vertu dispose au crime; il méditoit déjà une trahison, en paroissant encore servir la Grèce. Ses hauteurs, son faste, sa dureté, les manières et la magnificence des Perses qu'il affecta enfin, excitèrent l'indignation des alliés; tandis que les deux

Avant J. C. 471. Pausanias corromp. depuis la victoire de Platée.

généraux d'Athénes leur inspiroient le respect et la confiance par une conduite pleine d'équité, de sagesse et de douceur. On se déclara bientôt ; on se mit sous la protection d'Athénes, on lui déféra le commandement ; et Sparte eut assez de modération ou de prudence pour y renoncer. Quelle gloire Athènes auroit perdue, si elle avoit suivi auparavant le conseil odieux de Thémistocle !

Le commandement est déféréaux Athéniens

Suspect d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, Pausanias fut rappelé. Il exerçoit la puissance royale, comme tuteur d'un jeune roi, mais les lois de Sparte le soumettoient au jugement des éphores. Une de ses lettres écrite à Xerxès, fut la conviction de son crime. Ne pouvant éluder cette preuve, il se réfugia dans le temple de Pallas. On n'osoit l'arracher de cet asyle ; on en mura la porte, et sa mère s'empressa elle-même à porter des pierres. Les éphores le laissèrent mourir de faim. Comme la superstition se glisse par-tout, on craignit bientôt d'avoir violé le temple ; et l'oracle de Delphes, consulté sur cet objet, ordonna d'y

Sparte rappelle et punit Pausanias

élever deux statues en l'honneur du criminel, pour appaiser la déesse Pallas.

Thémistocle est banni par l'ostracisme, et accusé ensuite comme complice de Pausanias

Thémistocle, quelque tems auparavant, avoit subi l'ostracisme. Son bannissement étoit le fruit de la haine qu'il s'étoit attirée, en relevant trop ses services. D'ailleurs, il méritoit de grands reproches : une fortune immense, acquise depuis qu'il se mêloit des affaires, prouvoit assez qu'il n'avoit pas toujours pris pour règle l'intérêt public. Les Spartiates l'accusèrent comme complice de Pausanias, dont en effet il avoit été le confident, mais dont il avoit désapprouvé les desseins. Le peuple d'Athènes, le croyant coupable, voulut lui faire son procès. Il s'enfuit d'un lieu dans un autre, jusques chez Admète, roi des Molosses; qui, malgré d'anciens sujets d'inimitié, refusa généreusement de le livrer à ses ennemis. Des amis zélés mirent à couvert la plus grande partie de ses trésors. Il y eut néanmoins cent talens de confisqués; sa première fortune n'avoit été que de trois talens.

Aristide.

Un admirable désintéressement

est chargé des finances de la Grèce.

rehaussa au contraire le crédit et la gloire d'Aristide. Jusqu'alors la répartition des sommes que les alliés fournissoient pour la guerre, avoit excité beaucoup de murmures, parce qu'elle n'étoit point soumise à des règles équitables. Quand Athènes fut en possession du commandement, on forma un autre système, pour établir l'ordre dans les finances publiques, dont la bonne administration décide principalement de la prospérité des peuples. On résolut de fixer les taxes en proportion des revenus de chaque ville, et d'avoir un trésor commun dans l'île de Délos. Le plus difficile étoit de trouver un homme capable d'exécuter ce plan. Les suffrages se réunirent sur Aristide. Son intégrité justifia un choix si glorieux. Il imposa les taxes, il manía les finances, en homme aussi éclairé qu'incorruptible. Il vint à bout de contenter tout le monde, (prodige inoui!) et de soutenir toutes les dépenses avec quatre cent soixante talens, par une économie qui sembloit doubler le trésor. Les taxes augmentèrent considérablement après

lui. On devoit bien s'y attendre.

Admirable désintéressement d'Aristide.

Ce grand homme conserva sa pauvreté, en disposant des revenus de la Grèce. Callias, son proche parent, le plus riche des Athéniens, ayant été accusé; l'accusateur lui reprochoit comme un crime l'indigence où il laissoit Aristide avec sa famille. Pour se laver de ce reproche, il proteste d'avoir souvent, et toujours inutilement, pressé Aristide de recevoir de grosses sommes pour ses besoins; il en appelle à son témoignage. Aristide l'avoue, en ajoutant que les desirs superflus multiplient les besoins de l'homme, et que le moyen de n'avoir ni soucis ni embarras étoit de se borner, comme lui, au pur nécessaire.

Sa mort dans sa pauvreté.

Il mourut dans cette honorable pauvreté. La république fit les frais de ses funérailles, et se chargea de l'entretien de sa famille. Platon le met d'un seul mot au-dessus de ce qu'il y avoit alors de plus grand : Aristide s'est appliqué, dit-il, *à remplir Athènes de vertu.*

Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

Peut-être fut-il redevable de son mérite à un excellent citoyen, nommé Clisthène; auquel il s'étoit

attaché dans sa jeunesse, et dont les leçons, ainsi que les exemples, développèrent en lui le germe de tant de qualités sublimes. Heureux le jeune homme qui se sent pénétré d'admiration pour les grands hommes ! rien n'annonce mieux qu'il est capable de les imiter. Heureux sur-tout, s'il en peut avoir un pour guide ! ses progrès seront plus rapides et plus sûrs. Ce bonheur n'étoit point rare chez les anciens. Avec de l'émulation et du talent, on trouvoit bientôt quelque illustre personnage, dont le zèle se plaisoit à cultiver les espérances de la patrie. On le suivoit constamment, on se formoit à son école, on ambitionnoit de se montrer digne d'un si beau modèle. Plutarque observe combien cette coutume fut avantageuse. Elle l'a été quelquefois parmi nous, et le deviendra encore quand la frivolité fera place aux sentimens d'honneur et de vertu.

CHAPITRE V.

Cimon augmente la gloire d'Athènes. — Guerre entre les deux républiques.

UN digne éleve d'Aristide. Cimon fils de Miltiade, eut après lui la plus grande autorité. Il augmenta même la gloire de sa patrie, non-seulement par ses exploits, mais par cette vertu douce et cette probité invariable qui ont tant d'empire sur les cœurs. Une jeunesse déréglée l'avoit d'abord exposé au mépris du peuple. Son exemple prouve que, si les égaremens du premier âge sont toujours nuisibles, on peut du moins les réparer. Les leçons du plus juste des Grecs l'ayant formé également à la politique et à la vertu, il fit chaque jour des progrès dans la carrière du mérite. Athènes lui étoit en partie redevable du commandement. Il tourna l'inquiétude des citoyens contre les ennemis du déhors ; il enleva aux Perses beaucoup de places ; il attaqua et dé-

Cimon, digne successeur d'Aristide

Se politique.

Ses succès contre les Perses.

truisit leur flotte ; il remporta le même jour une grande victoire sur leur armée de terre ; il les chassa de la Thrace, soumit l'île de Thase après un siège de trois ans, et répandit la terreur jusqu'à la cour du *grand-roi.*

Thémistocle refugié auprès d'Artaxerxès.

Xerxès avoit été assassiné par Artaban, capitaine de ses gardes. Son fils Artaxerxès, surnommé Longuemain, regnoit alors. Thémistocle, toujours poursuivi par les Grecs, ne trouvant plus de sûreté en Europe, s'étoit retiré auprès de ce prince, dont il gagna la confiance, en jurant une haine implacable à sa patrie. Selon Plutarque, le roi de Perse, quelques années après, voulant lui faire porter la guerre au sein de l'Attique, il s'empoisonna pour se délivrer d'une commission qui le révoltoit. Au contraire, Thucydide, presque contemporain, le croyoit mort de maladie (1).

(1) Themistocle ne mourut qu'après le bannissement et le rappel de Cimon. L'enchaînement des idées m'a fait anticiper un peu sur les dates. Ce n'est point ici un abrégé chronologique ; ce doit être plutôt un ouvrage de raisonnement.

Thémistocle fut un de ces hommes presque aussi dignes de blâme que de louanges, dont le génie enleve l'admiration, et dont le cœur paroît souvent méprisable. Il sauva la Grèce du danger où elle se trouvoit ; il créa la puissance d'Athènes. Un peuple reconnoissant lui auroit pardonné bien des fautes. On vante avec raison, cette parole qu'il dit, après avoir donné sa fille à un honnête homme pauvre : *J'aime mieux le mérite sans bien, que le bien sans mérite* ; mais il avoit amassé de quoi enrichir sa fille et son gendre. En un mot, l'intérêt et l'ambition étoient la principale regle de sa conduite, l'équité le touchoit peu, et il ne le dissimuloit point. Quelqu'un lui conseillant d'être impartial envers tous les citoyens, et lui disant qu'il mériteroit par-là les plus grands éloges : *A dieu ne plaise*, répondit-il, *que je sois assis sur un tribunal où mes amis ne trouvent pas plus de faveur que les autres !* Mais les amis de l'ambitieux sont d'ordinaire ou ses complices ou ses flatteurs. Reprenons le fil des événemens.

On doit le blâmer, même en l'admirant

Les Egyptiens révoltés contre les Perses, et vaincus.

Les Egyptiens se révoltèrent contre les Perses, et furent secourus par les Athéniens, qui d'abord leur firent gagner des batailles. Si l'Egypte avoit été aussi belliqueuse que la Grèce, aussi jalouse de la liberté, elle eût, sans doute, profité des circonstances et rétabli sa réputation. La guerre finit par un nouvel esclavage. Les Perses, quoique amollis, conservoient une grande supériorité sur ce peuple. Ils battirent même les Athéniens, dont le nombre étoit insuffisant. Artaxerxès avoit sollicité les Spartiates contre Athènes, sans que ses offres ni la jalousie pussent leur faire trahir la confédération. Cependant un funeste levain de discorde devoit bientôt diviser cruellement les deux républiques.

Avant J. C. 470. Malheurs de Sparte.

Des malheurs que Sparte essuya coup sur coup, servirent à manifester les sentimens que les Athéniens avoient pour elle. Un horrible tremblement de terre en renversa presque toutes les maisons; les Hélotes brisèrent leurs chaînes, prirent les armes, se liguèrent avec les Messéniens, et avec d'autres ennemis de leurs maîtres. On ré-

clama dans cette extrémité le secours d'Athènes. L'orateur Ephialte, partisan de Périclès qui étoit déjà en crédit, soutint que loin de secourir l'ambitieuse rivale d'Athènes, il falloit se féliciter de sa disgrace, et la laisser ensevelie sous ses ruines. Cimon avoit trop de lumières et de grandeur d'ame, pour adopter cette fausse politique, quoique les Spartiates en eussent donné l'exemple. Indépendamment de la foi des traités, de l'intérêt commun de la Grèce, des principes de générosité et d'honneur, il voyoit que Sparte étoit un frein nécessaire à la licence des Athéniens. Il combattit fortement les prétextes spécieux de l'ambition; il démontra qu'on ne devoit pas laisser *la Grèce boiteuse, ni Athènes sans contre poids*; enfin, il persuada; et chargé de porter lui-même le secours, il remplit sa commission en vrai patriote.

Cimon détermine les Athéniens à la secourir.

Quelque tems après, les Spartiates ayant sur les bras les mêmes ennemis, s'adressèrent encore aux Athéniens. Cimon leur amena encore des troupes; mais ils les renvoyèrent par une défiance inju-

Guerre entre les deux républiques

rieuse. Cette insulte mit en fureur la populace d'Athènes. Elle se vengea sur l'homme le plus innocent et le plus respectable. Cimon fut banni par la faction de Périclès, comme s'il eût favorisé Sparte contre les intérêts de sa patrie. (Nous verrons dans le chapitre suivant, les ressorts que Périclès employoit pour dominer.) Bientôt la guerre s'allume entre les deux républiques. L'illustre exilé vient avec empressement offrir ses services à l'armée athénienne. On lui ordonne de se retirer. Ses amis, au nombre de cent, soupçonnés comme lui, et voulant dissiper des soupçons injustes, animés par ses exhortations, s'étant fait de son armure une espèce d'étendard, combattirent pour leur patrie avec tant de bravoure, qu'ils se firent tous tuer. Les Athéniens furent vainqueurs à cette bataille de Tanagre, en Béotie; triste prélude des horreurs que devoit produire la discorde.

Injuste bannissement de Cimon.

Cimon rappelé.

Les préjugés contre Cimon se dissipèrent, parce que l'on sentoit chaque jour combien son absence étoit nuisible. Il fut rappelé

après cinq ans ; Périclès, son rival, proposa lui-même le décret. Ces exemples de patriotisme réparoient du moins de tems en tems les fautes des passions. Le premier soin du vertueux citoyen fut de conclure une trêve avec les Spartiates. Il reprit ensuite son excellent système, qui étoit d'occuper les Athéniens contre l'ennemi étranger, soit pour augmenter leur puissance par des moyens légitimes et glorieux, soit pour fixer leur inquiétude et prévenir les effets de leurs cabales. Il remporta de nouvelles victoires sur les Perses ; il achevoit la conquête de l'île de Chypre, pour passer de-là en Egypte, où les ennemis avoient eu des avantages considérables. Le trône de Cyrus sembloit être alors menacé d'une révolution prochaine.

Il finit la guerre civile, et occupe les Athéniens contre les Perses.

Artaxerxès eut la prudence de chercher la paix. On fit un traité dont voici les conditions : « Que » toutes les villes grecques de l'Asie » seroient libres, et pourroient » choisir les lois et le gouverne- » ment qui leur conviendroient le » mieux ; que les Perses ne navi- » gueroient plus depuis le Pont-

Avant J. C. 449. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs.

» Euxin jusques aux côtes de la » Pamphylie ; qu'aucun de leurs » généraux n'approcheroit de ces » mers , avec des troupes , à la » distance de trois journées ; et » que les Athéniens ne feroient » aucune hostilité contre les états » du roi. »

Fin de la guerre Médique.

La guerre Médique (c'est le nom qu'on lui donne) avoit duré cinquante et un ans , depuis la prise et l'incendie de Sardes. Dans le cours ordinaire des choses humaines , elle auroit dû écraser la Grèce : la Grèce triompha cependant. On ne peut trop observer que ce prodige fut l'ouvrage du génie et de la sagesse , encore plus que de la valeur. Miltiade fit beaucoup à Marathon , et Pausanias à Platée ; mais les conseils de Thémistocle , d'Aristide et de Cimon firent plus encore. La marine et les finances entre leurs mains étoient les sources fécondes de la prospérité publique.

Mort de Cimon; sa vertu dans les richesses.

La mort de Cimon fut une perte irréparable. Riche et désintéressé, ses richesses , sans donner la moindre atteinte à sa vertu , la rendirent plus avantageuse aux

citoyens. En tout tems ses jardins leur étoient ouverts ; sa table, frugale et abondante, étoit celle des pauvres, aussi-bien que de ses amis, et loin de capter par ce moyen la faveur du peuple, il se déclara toujours contre les abus de la démocratie. On lui fit un crime d'être juste et modéré envers les Spartiates. C'est ainsi que jugent les passions.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis le gouvernement de Périclès, jusqu'au règne de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Périclès jusqu'à la guerre du Péloponnèse.

Caractère de Périclès.

UN génie s'étoit élevé dans Athènes, aussi vaste, aussi profond, plus cultivé par l'étude qu'aucun de ceux dont elle avoit reçu tant de gloire, mais plus dangereux, s'il abusoit de ses talens. Je parle de Périclès, homme d'une naissance illustre, d'un goût exquis, d'une sagacité admirable, grand orateur, grand politique, quelquefois grand citoyen, et qui cependant fit beaucoup de mal à sa patrie, parce qu'il eut l'ambition d'y dominer. Son principal instrument, pour l'exécution de ses desseins, fut l'éloquence, cet art tantôt divin, tantôt funeste, sui-

Son éloquence perfectionnée par la philosophie.

vant l'usage qu'on en fait. Élevé par le philosophe Anaxagore, il avoit appris de lui à reconnoître l'intelligence suprême, et à mépriser les vaines terreurs et les puérilités bisarres de la superstition ; à nourrir son style de pensées et non de mots, et à lui donner une énergie victorieuse, qui ne peut naître que de la raison épurée. Athènes étoit remplie d'orateurs, depuis que la tribune aux harangues servoit de théâtre à quiconque vouloit briller et acquérir du crédit ; mais aucun n'avoit pu, comme Périclès, subjuguer la multitude par la persuasion.

Sa politique pour parvenir au gouvernement.

Il étudia sur-tout les hommes ; il connut à fond le génie des Athéniens, et tous les ressorts par lesquels un fin politique pouvoit devenir leur maître. Les voyant amoureux d'une liberté excessive, jusqu'à prendre ombrage de la réputation des grands hommes, jusqu'à les bannir lorsque leurs services les rendoient le plus respectables, il affecta d'abord de l'éloignement pour les affaires, se montra peu à la ville, et parut n'ambitionner que la gloire des armes. Ensuite, saisis-

sant l'occasion favorable, où Cimon, le seul concurrent qu'il pût avoir, étoit occupé au dehors d'entreprises militaires, il se produisit, déguisa son caractère, flatta le peuple, prit le rôle d'homme d'état, renonça aux plaisirs, aux sociétés, et se livra entièrement aux affaires publiques.

Il se montre rarement dans les assemblées.

Plus habile que Thémistocle, il sut prévenir les dégoûts de la multitude, en évitant les assemblées, quand sa présence n'y étoit pas nécessaire : ses amis, ses agens y parloient pour lui. Moins il faisoit étalage de ses talens, plus il étoit applaudi, lorsqu'il jugeoit à propos de les déployer.

Il corrompt les Athéniens par des profusions pernicieuses.

Sa fortune ne lui permettoit pas d'imiter les libéralités de Cimon : c'étoit pourtant le meilleur moyen de s'attacher beaucoup d'amis ou de partisans. Il y suppléa aux dépens de la patrie. Non-seulement il fit partager aux citoyens les terres conquises, mais encore il leur fit distribuer les deniers publics pour des jeux, des spectacles, et même pour les fonctions prescrites par les lois. Quiconque assistoit aux tribunaux, ou aux assemblées

du peuple, avoit son salaire. Les Perses, on peut le dire, n'avoient pas fait tant de mal aux Athéniens en ravagant leur pays. Les finances dissipées par d'inutiles profusions, les mœurs corrompues par le goût des plaisirs et par l'avidité des richesses, la fureur des spectacles irritée par un attrait invincible, l'oisiveté nourrie par des ressources auparavant inconnues, la licence des assemblées populaires augmentée par le concours d'une populace avide, les fonctions de citoyen avilies par une sorte de vénalité: tels furent les fruits de l'ambitieuse politique de Périclès.

Il affoiblit l'aréopage

Il alla encore plus loin. Comme le sort ne lui avoit procuré aucune des charges qui ouvroient l'entrée de l'aréopage, cet illustre tribunal devint l'objet de sa haine, sans doute parce qu'il en redoutoit l'autorité et la justice. Il anima contre lui le peuple dont il dirigeoit tous les mouvemens; il vint à bout de le dépouiller des causes les plus importantes. Athènes oublia ses lois; le gouvernement changea au gré d'un seul homme. Cimon vivoit alors; et étoit occupé contre

les Perses. Lorsqu'à son retour, il gémit de ce renversement de principes ; lorsqu'il répéta, selon sa coutume, que l'on ne voyoit rien de pareil à Lacédémone ; il fut regardé comme l'ennemi d'Athènes, et sacrifié par l'ostracisme au corrupteur de l'état.

Il orne Athènes de superbes édifices.

Après la mort de Cimon, l'autorité de Périclès s'accrut toujours. Maître des finances, il les prodigua en édifices, en statues, en décorattons, propres à charmer le peuple, et à faire d'Athènes la plus belle ville du monde. Alors s'élevèrent, sous la direction de Phidias, ces chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture qui ont été des modèles du bon goût, et qui, plusieurs siècles après, conservoient encore toute leur beauté ; monumens aussi supérieurs à ceux des Egyptiens, que la perfection est au-dessus du gigantesque.

Plaintes des alliés sur la dissipation du trésor.

Les alliés se plaignirent hautement que le trésor commun, destiné à la défense du pays et à la guerre contre les barbares, fût consacré à l'embellissement d'une seule ville. Ils avoient raison ; mais Périclès avoit le talent de la

parole et les suffrages du peuple. A l'entendre cet argent appartenoit aux Athéniens, dès qu'ils remplissoient leurs engagemens, dès qu'ils fournissoient aux dépenses nécessaires de la ligue ; Athènes étant bien pourvue d'armes et de vaisseaux, elle devoit, par un noble usage de ses richesses, mériter l'admiration des siècles futurs, et en même tems assurer la subsistance des citoyens ; or rien n'y contribuoit davantage que les ouvrages publics, qui excitent tous les arts, exercent tous les bras et tous les talens, et font naître de la même source l'ornement et l'abondance.

Périclès inexcusable en ce point.

On voit au premier coup-d'œil ce qu'il y a de foible dans ces réponses. Les contributions des alliés pouvoient-elles donc tourner au profit d'Athènes ? l'usage n'en étoit-il pas fixé ? s'il y avoit du superflu, ne devoit-il pas servir au soulagement des alliés mêmes ? Loin de diminuer les taxes, Périclès les augmenta de près d'un tiers ; pour quel besoin ? sans doute pour ces fastueuses dépenses. Trois mille sept cents talens

qu'elles coûtèrent, étoient une somme excessive, comparés au revenu de l'attique, qui, selon Démosthène, se réduisoit à cent trente talens (1). En dissipant le trésor, on s'exposa aux malheurs d'un avenir incertain. L'ancienne simplicité de mœurs se perdit, ce qui fut un plus grand mal. Dans une riche monarchie, Périclès auroit mérité les mêmes éloges que Colbert en France; mais il doit être blâmé comme ministre d'une république. On en jugera par les faits.

Son désintéressement vanté par Plutarque

Plutarque vante son désintéressement, sa frugalité, son économie domestique. Ces vertus son très-respectables, mais ne justifient point son gouvernement. D'ailleurs, s'il n'ajouta pas une obole à son patrimoine; comment expliquer ce que rapporte le même historien? Il assure que Périclès, entendant les clameurs qui s'élevoient contre lui, offrit au peuple de payer à ses propres dépens tous les ouvrages, pourvu que les ins-

Il offre de payer à ses frais les ouvrages publics; à quelle condition?

(1) Troisième Philippe.

criptions ne portassent que son nom. La vanité des Athéniens ne pouvoit y consentir, quand la chose eût été possible. On s'écria qu'il étoit le maître de puiser dans le trésor.

Périclès, maître de la république.

Les riches lui avoient suscité un adversaire puissant, dans la personne de Thucydide, beau-frère de Cimon. L'un ou l'autre devoit succomber. Thucydide fut le plus foible, et subit la rigueur de l'ostracisme. Alors s'érigeant une espèce de royauté, Périclès maîtrisa tellement le peuple, que, sans avoir la même complaisance qu'autrefois pour ses caprices, il conserva toujours le même empire sur ses délibérations. Une haute réputation de probité fortifioit l'ascendant que lui donnoient l'éloquence et la politique. Il y ajouta la gloire des armes, par quelques expéditions militaires, où il réussit toujours en ménageant avec soin le sang des citoyens, qu'il auroit voulu, dit-il, rendre immortels.

Il établit des colonies, sa flotte.

Athènes étoit surchargée d'une multitude d'hommes également pauvres et oisifs, inquiets et turbulens. Il sentoit le besoin de les

éloigner même de manière à les rendre utiles. Pour cela il établit plusieurs colonies, dont les liaisons avec la métropole devoient augmenter sa puissance : celle de Thurium en Italie, devint célèbre. Chaque année, il équipoit une flotte de soixante vaisseaux : il y soudoyoit pendant huit mois un grand nombre de misérables, qui ne servoient auparavant qu'à troubler l'état, et il en faisoit des marins, capables de le bien servir. En un mot, Périclès savoit employer les hommes, c'est un des plus grands secrets de la politique.

On accuse ses amis pour le perdre. Procès de Phidias, d'Aspasie et d'Anaxagore.

Tant de gloire et d'autorité augmentent la haine de ses envieux. On cherche les moyens de le perdre ; on commence par attaquer ses amis. Phidias est accusé d'avoir volé le public, sur-tout en faisant la magnifique statue de Minerve. Il prouve son innocence : l'or qui lui avoit été donné pour cet ouvrage, détaché de la statue et pesé, se retrouve tout entier. On ne laisse pas de le traîner en prison, et il y meurt. La fameuse Aspasie de Milet, femme d'un génie supérieur, que Périclès aimoit tendrement

ment, et qu'il avoit enfin épousée ; cette femme, dont Socrate se glorifioit d'avoir été le disciple, est accusée d'impiété et de débauches. Son éloquence et les larmes de Périclès la sauvent à peine. On venoit de faire passer en loi un décret perfide, par lequel il étoit ordonné de dénoncer quiconque, sous prétexte de philosophie, expliquoit les phénomènes de la nature, d'une manière opposée à la religion du pays, c'est-à-dire, sans y faire intervenir les divinités de la mythologie grecque. En conséquence, Anaxagore, qui le premier avoit établi par la raison l'existence de Dieu, est cité comme impie, et Périclès désespérant de sa justification, l'engage à prendre la fuite. (Tous les grands hommes, disciples de ce philosophe, furent accusés du même crime.) C'étoit moins à lui qu'à Périclès qu'on prétendoit porter le coup.

Décret absurde contre les philosophes.

Enfin le succès enhardit les accusateurs. Ils l'attaquèrent directement lui-même comme voleur des deniers publics ; on fit un décret pour l'obliger à rendre ses comptes. Tandis qu'il s'y préparoit, Alci-

Périclès accuse lui-même.

On lui ce-

donne de rendre ses comptes.

biade encore jeune dit un jour : *il devroit plutôt penser à ne les pas rendre.* En effet, Périclès se délivra de ce soin par la guerre du Péloponnèse, à laquelle, selon les uns, il cessa pour lors de s'opposer, ou qu'il excita, selon les autres, pour son intérêt particulier. Plutarque accuse de malignité ceux qui lui font ce reproche ; Thucydide, historien encore plus croyable, assure que son administration intègre le mettoit au-dessus de la calomnie. Mais quand on réfléchit sur le caractère de Périclès, sur son ambition et sa politique, sur les affaires que lui suscitèrent ses ennemis, il paroît impossible de le laver de tout soupçon à cet égard. C'est une témérité, comme l'observe Plutarque (1), de fouiller dans le cœur des grands hommes pour leur prêter des intentions, et de donner une mauvaise tournure à ce qui peut être interprété favorablement. Cette maxime vraie, il l'applique à Périclès, en supposant que sa conduite passée

Il se délivre de ce soin par la guerre du Péloponnèse.

Si les soupçons contre lui sont légitimes.

(1) *De Herodoti malign.*

n'annonçoit que le zèle du bien public. Mais en cela il se contredit lui-même. On se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions par le caractère et les principes des hommes.

Griefsdes alliéscontre Athènes.

Quoi qu'il en soit, différentes causes produisirent la guerre du Péloponnèse, l'un des principaux événemens de cette histoire. Athènes, fière de ses succès et de sa puissance, n'ayant plus cette modération, qui lui avoit procuré le commandement, inspiroit à la Grèce autant de haine que de jalousie. Elle avoit ruiné les Samiens, assujetti les Eginètes, interdit aux Mégariens l'entrée de ses ports et de ses marchés; elle avoit aliéné les Corinthiens, en prenant parti pour les Corcyréens qui leur faisoient la guerre; elle avoit soumis au tribut, et ensuite révolté par sa tyrannie, Potidée en Macédoine, colonie de Corinthe; enfin, les Athéniens assiégeoient Potidée, ils pressoient vivement ce siége. C'est-là que Socrate se montra aussi intrépide guerrier, qu'il étoit grand philosophe: il se fit admirer comme un héros, et comme l'exemple

de l'armée ; il sauva son cher Alcibiade.

L'affaire est agitée à Sparte.

Les Corinthiens et les autres mécontens s'adressent à Sparte ; lui représentent l'ambition et les injustices des Athéniens, la nécessité d'y opposer une barrière ; qu'ils ménacent la liberté de toute la Grèce ; qu'ils tendent à leur but avec une activité et une promptitude incroyables, tandis que les Spartiates, avec trop de bonne foi et de lenteur, laissent croître cette puissance, toute prête à les écraser. L'ambassadeur d'Athènes répondit pour sa patrie, que les Grecs lui avoient déféré eux-mêmes le commandement ; qu'ils devoient se souvenir de ses services ; qu'un funeste esprit d'indépendance pouvoit seul exciter contre elle leurs murmures ; mais qu'elle sauroit bien se défendre, si on l'attaquoit au mépris des engagemens les plus sacrés. Il insinua (chose étrange, même dans un gouvernement monarchique !) que de tous tems les plus forts étoient les maîtres, et que c'étoit l'ordre de la nature.

Périclès décide les Athéniens à la guerre.

Cette réponse ne satisfit point. Tous les alliés résolurent de pren-

dre les armes, quoique le roi de Sparte Archidamus fût pour les voies de douceur. On entama cependant une négociation, afin de gagner du tems. On demanda aux Athéniens plusieurs articles, surtout qu'ils levassent le siège de Potidée. Périclès, dans la situation critique où il se trouvoit, insista sur la gloire d'Athènes, vanta ses ressources (1), exposa les risques d'une molle condescendance, et fit rejetter les propositions. Ainsi, la guerre devenant inévitable, il en traça le plan général. Son système étoit de craindre peu le ravage des terres, et beaucoup la perte des hommes; de ne point hasarder de bataille contre des ennemis supérieurs en nombre; mais

Son plan.

(1) Selon Diodore de Sicile, il représenta qu'il y avoit encore six mille talens dans le trésor, outre les richesses immenses renfermées dans les temples, ou chez les particuliers; qu'on avoit sur pied une armée de douze mille hommes; sans compter les garnisons et les troupes des colonies; que la flotte étoit de trois cents voiles, et pouvoit être augmentée facilement. Périclès, (on doit l'avouer,) n'avoit pas tout sacrifié au luxe.

de pourvoir à la sûreté de la ville, et de s'attacher principalement à la marine, qui faisoit la grande force d'Athènes.

CHAPITRE II.

Commencement de la guerre du Péloponnèse. — Alcibiade. — Les Athéniens vaincus en Sicile.

Avant J. C. 431. Forces des deux partis.

LA guerre du Péloponnèse écrite presque en entier par Thucydide, un des meilleurs historiens et des meilleurs capitaines de l'antiquité, fournit dans un espace de vingt-sept ans beaucoup de détails, intéressans pour les militaires, mais dont je ne dois point charger cet ouvrage; ils fatigueroient inutilement les autres lecteurs. Les Spartiates avoient dans leur parti presque tout le Péloponnèse, et de plus la Phocide; la Béotie, les Locriens, les Mégariens, etc. Leur armée montoit à soixante mille hommes. Celle d'Athènes se réduisoit à environ quinze mille, sans compter seize mille habitans de tout âge, armés pour la défense

de la ville. Périclès ne pouvoit tenir la campagne avec si peu de troupes. Il eut besoin de toute son éloquence pour engager les Athéniens à quitter leurs terres, comme au tems de l'invasion des Perses; et à se tenir enfermés dans leurs murailles, tandis que les ennemis porteroient le ravage jusqu'aux portes de leur ville. L'Attique fut dévastée; mais les galères d'Athènes ne firent pas moins de mal au Péloponnèse. On connut alors l'utilité des sciences: une éclipse de soleil auroit abattu le courage des troupes, frappées des terreurs de la superstition, si Périclès ne leur avoit pas expliqué la cause de ce phénomène.

Les Athéniens abandonnent leurs terres.

Eclipse expliquée par Périclès.

Après la campagne, on le chargea de faire l'oraison funèbre de ceux qui avoient été tués. C'étoit l'usage d'Athènes, plus utile sans doute que celui de célébrer la mémoire des grands, quelques dignes qu'ils soient de l'oubli ou de la censure. Périclès, dans son discours, exalte la gloire de ces guerriers, qui ont répandu leur sang pour l'état; il enflamme par leur exemple l'émulation et le courage;

On le charge de l'oraison funèbre des morts.

il dit à leurs frères et à leurs enfans, qu'ils ne peuvent atteindre à leur renommée sans de sublimes efforts, que l'envie et la haine poursuivent l'homme vivant, pour lui enlever sa gloire, mais qu'on rend justice à ceux qui ne sont plus. Enfin, cet éloge inspire la vertu et l'héroïsme. L'orateur fut reconduit en triomphe par les mères et les veuves des morts, transportées de joie ou d'enthousiasme.

Avant J. C. 430. La guerre continue malgré la peste.

Une peste affreuse ravagea l'Attique. On raconte, malgré le silence de Thucydide, qu'elle exerça le zèle du fameux médecin Hippocrate, qui rejetant des offres magnifiques du *grand roi*, se consacra généreusement au service de ses concitoyens. Ce fléau n'empêcha point de continuer la guerre. Le malheur aigrit les ames. On s'emporte contre Périclès, et on l'accuse des maux publics. Il déploie son éloquence ordinaire; il répète les noms imposans de gloire et de liberté: il représente qu'on ne doit point lui imputer ce que la prudence ne pouvoit nullement prévoir; qu'on est trop affecté du mal présent, et trop peu sensible

Périclès considéré comme l'auteur des maux publics.

au bien à venir ; qu'il faut souffrir patiemment les maux que le ciel envoie, et repousser avec courage ceux qui nous viennent des hommes, etc. Toutes ses raisons ne calment point le chagrin d'un peuple volage. On le condamne à une amende, on le dépouille du commandement ; mais on se répent aussi-tôt : on lui demande pardon ; on le détermine à reprendre les rênes du gouvernement de l'état. Tel étoit le caractère des Athéniens.

Il est condamné et rétabli.

Cet homme rare qui, par un prodige d'habileté, avoit fixé quarante ans la légéreté d'Athènes, mourut peu après de la peste. Neuf trophées, monumens d'autant de victoires, le progrès des sciences, des arts, du commerce et de la marine, fournissent une ample matière à son éloge. Il dit en mourant que ce qu'il y avoit de plus glorieux dans sa vie, étoit *de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen*. Mais n'avoit-il pas fait des plaies mortelles à sa patrie? et comment Plutarque peut-il tant louer sa vertu, après l'avoir peint comme le corrupteur des mœurs

Mort de Périclès.

Plaintes d'Anaxagore sur son compte.

publiques ? On raconte que sur la fin, accablé d'affaires, il négligeoit Anaxagore, au point que ce philosophe alloit mourir de désespoir. Périclès l'ayant appris, courut le consoler, et le pria instamment de vivre, lui représentant combien il avoit besoin de ses avis. *Ceux qui ont besoin de la lumière d'une lampe*, lui répondit Anaxagore, *ont soin d'y verser de l'huile.*

Acharnement entre les deux républiques.

Si Périclès fut l'auteur de la guerre du Péloponnèse, la rivalité implacable de Lacédémone et d'Athènes en fut le premier principe. Les effets en devoient être affreux, puisque la haine s'envenimoit par les hostilités. La guerre entre des républicains a un caractère singulier d'acharnement. Comme le remarque M. l'Abbé de Mably, « les monarchies peuvent oublier » les injures qu'elles ont reçues, » parce que le prince imprime » son caractère à sa nation, et qu'il » peut n'être ni vindicatif, ni ambitieux, ni jaloux. Mais dans des » républiques, telles que celles de » la Grèce, où la multitude gou- » verne, quel magistrat pouvoit » résister au torrent de l'opinion

» publique, et la détourner ? Les » Grecs ne devoient plus avoir » d'autre politique que celle de » leurs passions (1). »

On vit, en effet, Potidée soutenir trois ans de siége, et la chair humaine y servir d'alimens à des citoyens affamés. On vit Sparte, oubliant son honneur pour satisfaire sa vengeance, rechercher l'amitié du roi de Perse, et lui demander du secours. On vit les deux républiques faire mourir des Ambassadeurs, arrêtés en chemin, comme pour fermer toutes les voies de réconciliation, par des excès de cruautés. Les siéges, les combats, les incursions perpétuelles, forment une longue suite de barbarie. Cléon, homme vil, harangueur insolent, gouvernoit les Athéniens, et ne leur inspiroit que des résolutions violentes. Naturellement moins modérés que les Athéniens, les Spartiates suivoient l'impulsion de leur caractère. Craignant un soulevement des Hélotes,

La guerre se fait avec barbarie de part et d'autre.

Cléon gouverne Athènes.

Cruauté des Spar-

(1) Voyez les *Observations sur les Grecs.*

riates envers les Hélotes.

ils en choisirent deux mille des plus braves, qui avoient le mieux servi dans l'armée ; ils les promenerent couronnés de fleurs, comme pour récompenser leurs services ; et tous ces malheureux disparurent, victimes sans doute d'une perfidie atroce. On ne croira pas que les ennemis fussent traités plus inhumainement.

Treve inutile après dix ans de guerre.

La guerre duroit depuis dix ans avec la même fureur, et à-peu-près les mêmes succès, ou les mêmes pertes de part et d'autre. Il étoit impossible que tant de maux ne fissent désirer la paix. Le déclamateur Cléon, et Brasidas général de Lacédémone, en écartoient les propositions ; celui-ci par intérêt de gloire, celui-là par fougue d'orgueil et d'arrogance. Tous deux moururent. On fit une suspension d'armes ; on conclut ensuite une treve pour cinquante ans. Alors on vit renaître une apparence de concorde ; mais la haine restoit dans les cœurs, la mauvaise foi avoit pris la place de l'équité, et l'ambition ne savoit plus se contenir.

Avant J. C. 422.

Apparence de concorde, mais la haine reste dans les cœurs.

Un jeune homme, illustre par sa naissance, distingué par sa figure et par ses richesses, plein de talens et de vices, vertueux quelquefois, lorsqu'il écoutoit les leçons de Socrate, son maître et son ami; presque toujours entraîné aux désordres, quand il suivoit ses propres penchans et les conseils de ses flatteurs; mais capable de revêtir toutes sortes de caractères et de formes, pour tirer avantage des conjonctures; Alcibiade, qui aspiroit au gouvernement d'Athènes, ennemi du calme, fondant ses projets ambitieux sur les troubles et sur la guerre, travailloit à rallumer un feu mal éteint, et ne pouvoit manquer d'y réussir. *Courage*, lui disoit un jour Timon, le fameux misanthrope; *courage mon fils! tu fais fort bien de t'élever; car c'est pour la ruine de tout ce peuple.*

Alcibiade veut renouveller la guerre par ambition.

Il possédoit l'art de manier les esprits. Comme son libertinage l'exposoit à la censure, pour détourner l'attention des médisans, il s'avisa un jour de faire couper la queue à un très-beau chien qu'il avoit. Ce fut bientôt la nouvelle

Sonadresse pour tromper le peuple.

d'Athènes. On vint lui dire que tout le monde le blâmoit d'avoir défiguré cet animal. *Tant mieux*, répondit-il en riant, *je veux que les Athéniens parlent de mon chien, pour qu'ils se taisent sur ma conduite.* Une bagatelle occupoit sérieusement ce peuple léger, et faisoit diversion aux choses les plus sérieuses.

Il fait rompre le traité.

Sparte et Athènes se plaignant de quelques infractions du traité, Alcibiade saisit l'occasion de le rompre. Il rendit suspect Nicias, général circonspect et bon citoyen, qui n'avoit que des sentimens pacifiques. Il trompa les ambassadeurs de Sparte, envoyés avec plein pouvoirs de terminer les différends, les ayant engagés à dire une fausseté devant le peuple, il il s'éleva aussi-tôt contre eux, et les fit renvoyer comme des fourbes. Cependant Nicias avoit son parti. Les Athéniens etoient divisés entre lui et son rival. L'ostracisme alloit decider la querelle. Hyperbolus banni.

Hyperbolus, homme décrié et audacieux, déclamoit contre l'un et contre l'autre, afin de succéder à leur pouvoir. Mais les deux fac-

tions se réunirent contre lui-même. Il fut banni. On renonça dès-lors à l'ostracisme, qui parut avili en tombant sur Hyperbolus. Nous avons déjà observé que c'étoit moins un châtiment, qu'une précaution contre l'autorité des principaux citoyens.

Fin de l'ostracisme.

Si Alcibiade se fût contenté de nourrir la haine du peuple contre les Spartiates, il eût prolongé les maux de la patrie, sans l'exposer peut-être aux derniers malheurs. Mais ce génie bouillant formoit, au sein des plaisirs, les projets les plus audacieux. Il méditoit la conquête de la Sicile, pour conquérir ensuite Carthage, d'où l'on viendroit s'emparer du Péloponnèse. Son imagination réalisoit tant de chimères; et son éloquence les fit adopter aux Athéniens. Nicias leur démontra inutilement la témérité d'une telle entreprise, les dangers à quoi l'on s'exposeroit en courant après des conquêtes si incertaines, tandis qu'on étoit environné d'ennemis. Il réfuta en vain les prétextes frivoles de cette guerre. Parce que les Léontins et les Egestins, peuples de Sicile,

Projet d'Alcibiade sur la Sicile, adoptémalgré les remontrances de Nicias.

avoient à se plaindre des Syracusains, et imploroient le secours d'Athènes, (car on n'alléguoit pas d'autre motif raisonnable ;) falloit-il donc qu'Athènes sacrifiât ses intérêts, sa sûreté, pour une cause qui ne la regardoit point ? falloit-il aller combattre en Sicile et abandonner l'Attique aux Spartiates ? La raison parloit par la bouche de Nicias ; mais la beauté, les talens, les profusions d'Alcibiade enchantoient le peuple et la jeunesse. On résolut de prendre les armes contre Syracuse. Alcibiade fut chargé de l'expédition avec Nicias et Lamachus. Du tems de Periclès, les Athéniens avoient déjà eu l'idée de conquérir la Sicile. Périclès étoit trop habile et trop puissant, pour ne pas les en dissuader.

Idée générale du gouvernement de la Sicile.

Nous observerons que la Sicile étoit en partie peuplée de colonies grecques. Elle avoit eu, comme la Grèce, beaucoup de petits tyrans, et avoit repris sa liberté.

Gélon, Hiéron, Thrasibule, anciens rois de Sicile.

Au tems de l'invasion de Xerxès, Gélon s'étoit rendu le maître à Syracuse. Les Grecs implorerent son secours. Il demanda le comman-

dement de leur armée : ne l'ayant pas obtenu, il se contenta de défendre la Sicile contre les Carthaginois, que Xerxès avoit engagés à l'attaquer ; et il les défit glorieusement. Gélon mérita, par ses services et par sa bienfaisance, que Syracuse lui déférât volontairement le titre de roi. Il anima l'agriculture, même par son exemple, se montrant quelquefois à la tête des laboureurs : en quoi il se proposoit non-seulement d'augmenter la richesse d'un pays fertile, mais d'y exercer les hommes au travail, si nécessaire pour maintenir les bonnes mœurs, et la tranquillité publique. On le regretta, comme le père de la patrie. Hiéron, son frère et son successeur, s'attira, malgré de grands vices, les éloges des poëtes qu'il favorisoit, en particulier ceux de Pindare, dont la lyre n'auroit pas dû être vénale, puisqu'elle étoit digne des héros. Thrasibule, frère d'Hiéron, et plus vicieux que lui, monta ensuite sur le trône. Sa tyrannie le fit chasser, vers l'an 460 avant Jesus-Christ.

Les Syracusains, ayant secoué Pétalisme

le joug, affranchirent le reste de la Sicile, et y établirent le gouvernement populaire. Leur *pétalisme*, mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes, subsista peu, parce qu'il dépeuploit l'état de bons citoyens. Ce n'est pas ici le lieu de parler des nouveaux tyrans qui régnerent en Sicile. Denys ne subjugua Syracuse qu'environ soixante ans après. Elle goûtoit les avantages de la liberté, et se rendoit redoutable à ses voisins, lorsque les Athéniens prirent les armes pour la conquérir.

fort mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes.

Avant J. C. 415.

Presque au moment du départ, un accident imprévu remplit Athènes de rumeurs sinistres. Les statues de Mercure se trouverent mutilées, sans qu'il fût possible de savoir par qui. Les ennemis d'Alcibiade, soit qu'ils eussent prémédité le complot, soit qu'ils profitassent de l'occasion, l'accuserent de ce crime, ou d'un autre de même espèce. Soutenu par les troupes, il montra beaucoup de fermeté; il demanda un prompt jugement. Ses accusateurs n'eurent garde d'y consentir : la circonstance leur étoit trop peu favorable.

Alcibiade accusé d'impiété avant son départ.

On suspendit l'affaire, sous prétexte que l'embarquement ne pouvoit se différer. La flotte partit enfin avec un appareil de triomphe.

Il est rappelé de Sicile pour subir le jugement.

Syracuse, colonie de Corinthe, très-florissante par le commerce, alarmée d'abord de l'orage qui la menaçoit, s'étoit préparée ensuite à se défendre avec vigueur. La mésintelligence des trois généraux Athéniens lui laissa le tems de prendre toutes les mesures nécessaires. La folie du peuple d'Athènes la servit également. A peine arrivoit-on en Sicile : Alcibiade reçoit ordre d'aller subir le jugement sur l'accusation d'impiété. Ses ennemis avoient gagné du terrain en son absence ; et couverts d'un masque de religion, ils pouvoient compter de réussir au tribunal d'un peuple aussi superstitieux que volage. Alcibiade, diffamé comme impie, perdoit tout-à-coup le mérite dont Athènes étoit auparavant extasiée.

Il se réfugie à Sparte, et se déclare l'ennemi d'Athènes

Il n'ose braver le péril. Echappé des mains de ses conducteurs, il s'enfuit à Sparte. Là, se pliant aux mœurs austères du pays, et se déclarant l'ennemi mortel d'Athè-

nès, il gagne l'amour de ce peuple qui le haïssoit. Les Athéniens le condamnent à mort par contumace; on le livre aux malédictions des prêtres. Une prêtresse, nommée Théano, refusa son ministère à la vengeance. *Je suis prêtresse*, dit-elle, *pour bénir, et non pour maudire.* L'accusation contre Alcibiade, peut-être mal fondée, quoiqu'il méprisât la religion populaire, étoit du moins fort imprudente; elle armoit contre la patrie l'homme le plus capable de nuire. En recevant la nouvelle sentence de mort, il s'écria; *Je leur ferai voir que je suis encore vivant.* Il tint parole.

Bon mot de la Prêtresse Théano.

Dans l'expédition téméraire qu'il avoit fait entreprendre, la vivacité de son courage et les ressources de son génie, auroient été d'un grand secours. Il falloit, pour y réussir, des événemens extraordinaires qu'il auroit pu amener. Mais les incertitudes, la timide lenteur de Nicias, ne pouvoient que rendre le succès plus difficile. En répétant toujours qu'on avoit eu tort de s'engager dans cette guerre, il décourageoit les troupes et multiplioit les obs-

Nicias se comporte mal au siége de Syracuse.

tacles. Cependant Syracuse est assiégée. Les travaux de l'art, les combats et les vicissitudes, décrits fort au long par Thucydide, se retrouvent dans l'ouvrage de Rollin, auquel je renvoie les curieux. Les Syracusains, amollis par la paix, par l'opulence, auroient succombé, si les secours qu'ils demandoient à Sparte et à Corinthe n'étoient arrivés à propos. Alcibiade avoit fortement appuyé leurs sollicitations ; et ses conseils contribuèrent beaucoup au malheur d'Athènes.

Les assiégés pensoient à se rendre, lorsque Gylippe, qui commandoit les Spartiates, vint ranimer leur courage abattu et leur espérance. Nicias avoit perdu son collégue Lamachus. Resté seul, il s'effraye aux approches du péril ; il demande un successeur, en exposant dans sa lettre l'état critique de l'armée. On lui envoie des secours avec deux nouveaux collégues, Démosthène et Eurymédon. Le premier, hardi, impétueux, méprisant tout haut la lenteur de Nicias, hasarda imprudemment un combat nocturne, où deux mille

Avant J. C. 413. Les Spartiates font lever le siége.

Athéniens furent tués. Les fatigues, les maladies, le découragement, le danger même d'Athènes que les Spartiates tenoient bloquée, tout inspira le desir de lever le siège.

Les Athéniens sont défaits devant Syracuse.

La retraite pouvoit alors se faire sans risque. Les ennemis ne s'y attendoient point ; il étoit facile de leur échapper. Mais une éclipse de lune déconcerta le projet des généraux. Ce phénomène parut surnaturel. Nicias, par une superstition puérile, crut devoir différer le départ. Gylippe et les Syracusains eurent le tems de se préparer au combat ; et les Athéniens battus sur mer et sur terre, furent entiérement défaits. Eurymédon périt en combattant ; Nicias et Démosthène se rendirent prisonniers, après d'inutiles efforts de courage. On eut, selon Thucydide, la perfidie et la cruauté de les mettre à mort, quoique Gylippe demandât qu'ils fussent envoyés à Lacédémone. Selon d'autres écrivains, ils se tuèrent en prison. Les Syracusains se vengèrent par des barbaries. Ce fut-là le fruit qu'Athènes

retira de cette entreprise qui avoit coûté des sommes immenses. La témérité ambitieuse d'un jeune homme, ainsi que la légereté d'un peuple vain, entraîna tant de malheurs.

CHAPITRE III.

Suite de la guerre du Péloponnèse. — Prise d'Athènes par Lysandre.

LE peuple d'Athènes étoit encore si infatué de ses chimériques espérances, que le premier qui annonça la nouvelle du désastre de Sicile, fut condamné à mort. Bientôt les chimères disparurent, les doutes s'évanouirent, et l'on tomba dans une profonde consternation. Le danger étoit d'autant plus terrible, que par le conseil d'Alcibiade, les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, proche d'Athènes, d'où ils portoient impunément le ravage d'un bout de l'Attique à l'autre. Sans la lenteur ordinaire du gouvernement de Sparte, Athènes frappée comme d'un coup de

Avant J. C. 412. Consternation d'Athènes

foudre, eût vraisemblablement été la proie de ses ennemis.

Lalenteur des Spartiates laisse le tems de se reconnoître.

On perdit le moment de l'accabler ; elle respira, et se ménagea des ressources. Un conseil des vieillards fut chargé de l'examen des affaires dont le peuple décidoit. Il fallut rétablir les finances et la marine. Mais les talens étoient en réserve dans le trésor depuis le commencement de la guerre. Un décret avoit défendu d'y toucher : un décret le permit alors ; et l'expérience fit connoître combien il importe d'avoir un fonds d'épargnes, pour les besoins extraordinaires. Le défaut d'économie et de prévoyance, en ce point, a souvent précipité la ruine des états.

Ingratitude de Sparte envers Alcibiade.

Athènes perdit la plupart de ses alliés, parce qu'elle étoit malheureuse, et qu'elle avoit abusé de son empire. Plusieurs villes, même d'Ionie, embrassèrent le parti des Spartiates. Ce fut principalement l'effet des intrigues d'Alcibiade, qui, respirant toujours la vengeance, soulevoit les peuples contre sa patrie. Mais Agis, roi de Sparte, dont il avoit débauché la femme, cherchoit à le rendre odieux. Son extrême

extrême, crédit excitoit d'ailleurs la haine et la jalousie des principaux citoyens. Sparte ne conservoit plus qu'une ombre de l'ancienne équité. Les cabales étouffèrent la reconnoissance ; et l'on expédia un ordre en Ionie, pour faire périr Alcibiade, dans le tems qu'il redoubloit ses services. Il le sut ; il chercha un asyle parmi les Perses.

Révolutions en Perse.

Des révolutions de cour, attachées à la nature du despotisme, affoiblissoient continuellement cet empire. Artaxerxès Longuemain avoit eu pour successeur Xerxès, son unique fils légitime, qui fut bientôt assassiné par Sogdien, son frère naturel. Quelques mois après, Ochus, autre enfant d'Artaxerxès, détrôna Sogdien, prit le nom de Darius, et régna au milieu des factions et des troubles. Les Grecs, l'ont appelé Nothus (*le Bâtard.*) Ce Darius étoit sur le trône, lorsqu'Alcibiade se réfugia auprès de Tissapherne, satrape de Sardes.

Il passe chez Tissapherne, et le porte à entrete-

Il venoit de le faire déclarer contre Athènes, et l'ingratitude des Spartiates en étoit plus odieuse. Sa réputation, sa dextérité, son

nir la division entre les Grecs.

goût pour les mœurs voluptueuses de Perse, lui gagnèrent sans peine l'amitié et la confiance du satrape. Tissapherne apprit de lui à entretenir la division entre les Grecs, en balançant les deux partis, de manière que l'un ne pût dominer par la ruine totale de l'autre. Politique adroite, dont les Perses avoient peut-être besoin contre une nation si entreprenante et si belliqueuse ! La ruse ou la force, la tromperie ou la violence : il semble que d'un peuple à l'autre, et souvent d'un individu à l'autre, ce soient les pivots de la société ; de la société, qui auroit pour base une bienveillance universelle, si les hommes cherchoient le vrai bonheur de la nature.

Dissentions à Athènes.

Cependant de fatales dissentions agitoient Athènes, lorsque tout invitoit les Athéniens à se réunir pour leur intérêt. Les uns vouloient abolir la démocratie et rappeller Alcibiade ; Pisandre prétendoit que c'étoit l'unique moyen de salut : les autres soutenoient que ce ne pouvoit être que la ruine de la liberté et de la patrie ; insistant sur les malédictions que les

prêtres avoient prononcé, soit contre Alcibiade, soit contre ceux qui proposeroient son rappel. Cette malheureuse ville, toujours flottante au gré du caprice ou de l'opinion, changea un mauvais gouvernement en un plus mauvais. Quatre cent citoyens furent choisis pour exercer une autorité absolue. Ils ne furent que des tyrans ; ils cassèrent le sénat ; ils foulerent aux pieds toutes les lois.

Nouveau genre de gouvernement.

L'armée étoit à Samos pour contenir les alliés dans le devoir. Elle refuse de consentir à cette innovation, rappelle Alcibiade, le nomme généralissime, le presse d'exterminer les tyrans. Alcibiade, après avoir joué tant de personnages, ravi de commander encore aux Athéniens, modere avec prudence l'ardeur des soldats, et se prépare au retour par des victoires. Il attaque et détruit les flottes de Lacédémone ; il reprend l'empire de la mer : l'Hellespont, Byzance, plusieurs villes importantes, passent sous la domination d'Athènes. Elle avoit déjà déposé les Quatre-cents, et décerné le rappel d'Alcibiade. On le reçut enfin avec

Alcibiade est rappelé, et sert sa patrie

transport, en se reprochant tout ce qu'on avoit fait contre lui. Les ministres de la religion eurent ordre de l'absoudre des anathêmes. L'un d'eux eut la bonne foi de de dire : *Je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la république.* C'étoit faire entendre que ces malédictions n'avoient de force que sur le crime.

On le fait absoudre par les prêtres.

Alcibiade redevint tout-à-coup l'idole du peuple. Il se souvenoit des ressorts que ses ennemis avoient employés pour le perdre. Sa politique artificieuse emprunta les dehors de la superstition, afin de se mettre à couvert de tout reproche d'impiété. Il célébra pompeusement les mystères de Cérès. On reconnoît ici la souplesse de son caractère ; on retrouvera bientôt aussi l'inconstance des Athéniens.

Il devient l'idole d'Athènes

Sparte, effrayée des victoires d'Alcibiade, avoit envoyé des propositions de paix. Si la raison avoit pu dissiper le vertige et l'ivresse d'Athènes, c'étoit le moment de terminer une guerre, qui depuis vingt-cinq ans faisoit le malheur de la république. Les déclamations d'un vil harangueur ayant prévalu

Les Athéniens s'obstinent à la guerre.

sur le sentiment du bien public, toute esperance de paix s'évanouit; et les Spartiates nommèrent pour genéral Lysandre, homme digne de lutter contre Alcibiade. Lysandre ne rougit point de faire sa cour au jeune Cyrus, fils du roi de Perse, qui gouvernoit l'Asie-mineure. Il en obtint des sommes, pour augmenter la paye des matelots : par ce moyen, il attira sur sa flotte une partie de ceux d'Athènes. Enfin, tandis qu'Alcibiade ramassoit de l'argent en Ionie, il battit le téméraire Antiochus qui commandoit en son absence. Les Athéniens comptoient sur des victoires rapides. Cet échec les irrita ; ils déposèrent Alcibiade, et mirent à sa place dix généraux.

Lysandre les bat, ils déposent Alcibiade

D'un autre côté, Lysandre, plus ambitieux encore que grand homme de guerre, fut rappelé dans sa patrie. Callicratidas, son successeur, donna l'exemple des vertus antiques, qu'on ne pouvoit plus guère concilier avec l'intérêt présent. Il dédaigna de courtiser les Perses, et l'argent lui manqua au besoin. Il ne laissa pas de remporter des victoires.

Callicratidas, successeur de Lysandre vaincu par sa faute au combat des Arginuses.

Il assiégea Conon, l'un des généraux athéniens, dans le port de Mitylène ; mais il perdit une grande bataille vers les îles Arginuses (près de Lesbos), pour s'être fait un devoir de combattre malgré la supériorité de l'ennemi. *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un seul homme.* Idée fausse ; puisque d'un seul homme peut dépendre le salut de tous, quand il est le chef. Callicratidas fut tué en combattant. Sa mort glorieuse n'efface point la tache de son imprudence. Les Athéniens avoient équipé en moins d'un mois cent dix galères, pour venir au secours de Conon. Les Spartiates et leurs alliés en perdirent plus de soixante et dix dans ce combat mémorable.

Athènes condamne ses généraux après leur victoire, parce que les morts n'ont pu s'enterrer

On voit presque toujours la gloire d'Athènes ternie par la fureur populaire ; mais il n'y en eut jamais d'exemple aussi révoltant que celui-ci. Le préjugé, venu d'Egypte, que le bonheur des morts dépendoit de la sépulture, étoit un dogme chez les grecs. Ils auroient tout sacrifié pour jouir des honneurs funèbres. Après la bataille

des Arginuses, les Généraux avoient destiné cinquante galères au soin d'enlever les morts, et de leur rendre les derniers devoirs. Une rude tempête empêcha l'exécution de cet ordre. Le peuple crut que les morts, privés ainsi de la sépulture, demandoient vengeance. On accusa, on condamna au supplice, on exécuta pour ce crime imaginaire, six généraux qui méritoient les récompenses les plus glorieuses. Socrate seul, dans le sénat dont il étoit le membre, s'opposa constamment à l'injustice. Telle est souvent, même parmi les nations policées, la force tyrannique des préjugés. Avec tout son esprit, le peuple d'Athènes se déshonora sans cesse faute de raison. Il eut honte et se repentit bientôt, selon sa coutume, d'un jugement si exécrable. Un des dix généraux s'étoit porté pour accusateur contre ses collègues, il avoit échauffé, ameuté le peuple : voilà l'homme vraiment digne de haine, ainsi que tous les méchans qui font servir d'instrumens à leurs passions la fougue et les préjugés populaires.

Avant J. C. 404. Les Athéniens défaits par Lysandre à Ægos-Potamos.

Pour satisfaire les alliés et les Perses, Sparte rendit le commandement à Lysandre, dont les mœurs étoient fort opposées aux lois de Lycurgue, mais dont les talens pouvoient réparer le dernier malheur. Il prit Lampsaque, sur la côte de l'Hellespont. Les Athéniens, avec cent quatre-vingt galères, le suivirent promptement, et lui présentèrent la bataille. Il la refusa plusieurs jours de suite, cherchant à nourrir leur confiance orgueilleuse, pour les surprendre avec avantage. Cette ruse étoit d'autant mieux imaginée, qu'ils n'avoient ni ports ni villes près de là, et qu'ils devoient tirer d'assez loin leurs provisions. Alcibiade, retiré en Thrace, vint les avertir du danger auquel ils s'exposoient. On ne l'écouta point : on s'accoutuma à débarquer le soir, après avoir insulté l'ennemi tout le jour. Lysandre saisit un moment où ils étoient dispersés, et fondit sur leur flotte, près d'un lieu appelé Ægos-Potamos. Il s'en rendit maître aisément ; il tailla en pièce l'armée, et fit trois mille prisonniers, que

l'on condamna au supplice, comme par droit de représailles.

Philoclès un des généraux athéniens, s'étoit signalé autrefois par des traits de cruauté contre les prisonniers spartiates. Lysandre lui demandant de quelle peine il se croyoit digne : *N'accuse pas*, répondit-il, *des hommes qui n'ont aucun juge : tu es vainqueur; use de tes droits : traite-nous comme nous t'aurions traité si nous t'avions vaincu.* Tant il est vrai qu'on doit s'attendre aux mêmes injustices qu'on fait à autrui ! Tant il est vrai encore que les principes d'humanité, si peu connus autrefois, servent plus au bonheur du genre humain, que les principes cruels des anciennes républiques! Cruauté envers les vaincus.

Bientôt Athènes est assiégée par mer et par terre. Ces fiers républicains, abattus sous le poids de l'infortune, démentent leur ancien courage. Au lieu de se défendre avec ardeur, ils offrent de tout céder, pourvu qu'on leur laisse la ville et le port. L'affaire est agitée à Sparte. Les Corinthiens et les Thébains vouloient que la ville fût détruite ; les Spartiates, Siége d'Athènes.

plus généreux dans cette occasion, se souvinrent des services qu'elle avoit rendus à toute la Grèce. On fit le traité aux conditions suivantes : « Que les fortifications du » Pirée seroient démolies, avec » le mur qui joignoit ce port à la » ville ; que les Athéniens li- » vreroient toutes leurs galères, » excepté douze ; qu'ils abandon- » neroient toutes les places dont » ils s'étoient emparés ; qu'ils rap- » pelleroient les bannis, et qu'ils » feroient la guerre sous les ordres » des Spartiates. »

Elle se soumet à des conditions honteuses.

Ainsi fut terminée cette terrible guerre de vingt-sept ans, que l'ambition fit naître, que la haine rendit atroce, et qui fut aussi funeste aux Grecs, que l'ancienne confédération leur avoit été avantageuse.

CHAPITRE VI.

Sparte corrompue par Lysandre. — Thrasybule délivre Athènes de la tyrannie. Procès de Socrate. — Retraite des Dix mille.

L'AMBITIEUX Lysandre travailloit pour lui, sans se mettre en peine du bien public. Il vouloit dominer par-tout. Après sa victoire navale d'Ægos-Potamos, il avoit aboli dans plusieurs villes maritimes la démocratie, les soumettant à des magistrats dont il pouvoit disposer. Il changea aussi le gouvernement d'Athènes, et y mit trente tyrans sous le nom d'archontes, qui commirent des cruautés inouies. Il corrompit les mœurs de Sparte, en y introduisant les richesses. Quinze cents talens qu'il y envoya devinrent une peste publique. Gylippe même, si célèbre par sa délivrance de Syracuse, ne put vaincre la tentation d'en dérober une somme; et convaincu de ce vol infâme, il s'enfuit pour éviter le supplice. Les plus sages citoyens

Ambition de Lysandre.

Il introduit les richesses à Sparte.

voulurent d'abord proscrire avec exécration l'or et l'argent de Lysandre. Ses amis proposèrent d'en faire usage seulement pour les besoins de l'état. L'expédient fut goûté, et l'on décerna peine de mort contre tout particulier qui garderoit une pièce de la nouvelle monnoie : comme si, selon la judicieuse pensée de Plutarque, le particulier pouvoit mépriser long-tems ce que l'état trouvoit utile ; comme si, en ouvrant les cœurs à l'avarice, on pouvoit espérer que la loi empêcheroit l'argent de pénétrer dans les maisons.

Ce mal étoit devenu comme nécessaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes.

Il est vrai, les richesses infectèrent Sparte ; mais enfin un trésor public ne devenoit-il pas nécessaire dans le nouveau système ? Dès que l'on croyoit avoir besoin d'une marine ; dès que l'on vouloit s'étendre au dehors, ou porter les armes loin du pays, comment se passer de finances ? n'avoit-on pas plus d'une fois mendié l'or des Perses ? et n'étoit-ce pas une preuve incontestable, qu'en s'éloignant des anciens principes, on ne pouvoit plus se gouverner comme autrefois ? Il falloit nécessairement, ou conserver en

entier les lois de Lycurgue, ou changer de mœurs. La corruption se préparoit depuis long-tems. L'ambition avoit inspiré une politique si odieuse, que les Spartiates députèrent à Syracuse opprimée par Denys, en apparence pour consoler les Syracusains, et en effet pour affermir le tyran dont ils espéroient des secours. Ainsi, je doute qu'on puisse regarder comme bien vrai le mot célèbre de Pausanias, qui régnoit alors. On lui demandoit un jour pourquoi les anciennes coutumes se perpétuoient à Sparte : *c'est que les lois y commandent aux hommes*, répondit-il, *et non les hommes aux lois.*

Mort célèbre de Pausanias

Sparte jouissoit du moins de sa liberté, tandis qu'Athènes, sous ses trente tyrans, souffroit tout ce que l'esclavage a de plus horrible, pour des hommes accoutumés à l'indépendance ; emprisonnemens, exils, confiscation de biens, supplices. Selon Xénophon, les tyrans firent mourir, en huit mois de paix, plus de citoyens que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre. Théramène, un des trente, fut exécuté lui-même, pour

Athènes opprimée par trente tyrans.

Théramène exécuté.

s'être opposé aux violences de ses collègues. C'est lui qui, après la victoire des Arginuses, avoit indignement accusé les généraux de n'avoir pas fait ensevelir les morts. Il sembloit réparer cette odieuse injustice, mais pouvoit-il se montrer juste et modéré, sans devenir criminel aux yeux des tyrans ?

Perfidie des Spartiates à l'égard d'Alcibiade.

Ici, on voit reparoître Alcibiade. De son exil, il passe en Asie; il veut se rendre à la cour de Perse, dans la vue de faire une révolution en faveur d'Athènes. Les Spartiates le craignent, et par une perfidie honteuse, ils engagent le satrape Pharnabaze à ordonner le meurtre de l'Athénien. Des satellites, envoyés pour cet objet, mettent le feu à sa maison, n'osant y entrer. Alcibiade sort l'épée à la main, les repousse, et est accablé enfin des traits qu'ils lui tirent en fuyant. Quelques-uns racontent sa mort différemment. Mais ce qu'il importe de savoir, c'est qu'avec des qualités supérieures, et une disposition admirable aux grandes choses, Alcibiade fut le fléau de la Grèce ; c'est qu'il se rendit malheureux lui-même, en suivant la

Sa mort.

fougue des passions, plutôt que les conseils de Socrate.

Athènes trouva un autre vengeur, malgré la cruelle précaution des Spartiates, qui avoient défendu aux villes grecques de recevoir les Athéniens que la tyrannie mettoit en fuite. Thrasybule, à la tête de ces fugitifs, attaqua les tyrans et les chassa. Le gouvernement fut confié à dix citoyens; mais l'abus de l'autorité est d'un exemple si contagieux, que ceux-ci devinrent de nouveaux tyrans Les Trente réclamoient le secours de Sparte; Lysandre les protégeoit avec ardeur; le roi Pausanias marcha contre Athènes; désirant néanmoins au fond du cœur d'y rétablir l'ordre et la paix. Enfin, Thrasybule finit son ouvrage. Les tyrans furent tués, l'ancien gouvernement rétabli. De pareilles révolutions ont pour l'ordinaire des suites sanglantes. Il restoit beaucoup de complices de la tyrannie, et les désordres publics avoient fait une infinité de coupables. Le libérateur d'Athènes étoit trop sage, pour ne pas prévoir qu'en punissant, on rouvriroit les plaies de l'état. Il proposa

Avant J. C. 403. Thrasybule délivre Athènes de la tyrannie.

Acte d'amnistie après la mort des tyrans.

un acte célèbre d'amnistie, par lequel fut aboli le souvenir du passé. Malheureusement, les discordes civiles laissent un levain, qu'une salutaire douceur ne détruit point, si les passions conservent leur empire.

Socrate, le plus respectable des philosophes.

Elles régnerent toujours à Athènes. Le procès de Socrate déshonora bientôt cette ville, plus que ne l'avoit pu faire la servitude. Socrate, le premier, dit Cicéron *, qui ait fait descendre du ciel la philosophie, qui l'ait placée dans les villes et introduite dans les maisons; qui l'ait obligée de s'attacher aux mœurs, aux devoirs de la vie, à l'examen du bien public et du mal; ce vrai philosophe modèle des vertus qu'il enseignoit à ses disciples, s'étoit consacré depuis longtems au soin de former la jeunesse. Après avoir exercé la sculpture, comme son père, il se livra au goût de l'étude excité par l'amour de la vérité : les systèmes et les spéculations stériles ne pouvant satisfaire son jugement, il étudia les principes de la sagesse, en fit la règle de sa conduite, apprit à être pauvre sans regret, patient, hu-

Il se livre au goût de l'étude et à l'amour de la vérité.

* *Tuscul.* V. 10.

main et bienfaisant par devoir : bon citoyen dans les armées et et. dans les tribunaux , bon mari avec une femme acariâtre ; et surtout zélé promoteur du bien public par la voie de l'instruction , si efficace quand elle est sagement employée.

Le vertueux Socrate méprisoit les sophistes , dont la vanité couverte d'un vain étalage de science, décidoit de tout sans rien savoir , et se répandoit en paroles pour ne donner que de fausses idées : les sophistes furent donc ses ennemis. Il professoit la religion de sa patrie , en s'élevant au-dessus des préjugés populaires ; et il dirigeoit vers le dieu unique les adorations qu'on prodiguoit à des fantômes de divinité : les superstitieux et les hypocrites ne pouvoient manquer de le haïr. Ces hommes dangereux conspiroient sa perte. On s'étoit déjà servi contre Aspasie et Anaxagore du prétexte de la religion ; prétexte qui colore si aisément la méchanceté ; on tourna la même batterie contre le plus vertueux des hommes.

Les sophistes et les hypocrites conjurent sa perte.

Anytus et Mélitus , noms infâ- Aristo-

phane le joue sur le théâtre.

mes dans l'histoire, furent les chefs du complot. Aristophane, dont les comédies licencieuses et satiriques n'étoient point du goût de Socrate; piqué, sans doute, de la préférence qu'il donnoit aux tragédies d'Euripide, lui porta les premiers coups, en le jouant sur le théâtre. Sa pièce sanglante *des Nuées*, mit au grand jour la patience du philosophe. Il y assista; il essuya de sang-froid les risées publiques : il s'imaginoit, dit-il à ses amis, *être à un festin où il amusoit tout le monde*. Mélitus, levant ensuite le masque, l'accuse de corrompre la jeunesse, et d'introduire de nouvelles divinités. Socrate enseignoit depuis quarante ans; chacun connoissoit sa doctrine : lui en faire un crime si tard, étoit une absurdité choquante; mais la passion ne rougit de rien, pourvu qu'elle se satisfasse.

Mélitus l'accuse.

Il subit le jugement avec courage.

L'accusé, sans vouloir ni avocats ni solliciteurs, se justifie par la simple exposition de sa conduite : « Je crois l'existence de Dieu plus » que mes accusateurs, dit-il avec » force; et j'en suis tellement con- » vaincu, que je m'abandonne à

» Dieu et à vous, afin que vous
» me jugiez de la manière qui vous
» paroîtra la plus utile pour vous
» et pour moi. »

On le condamne d'abord sans fixer la peine. Il pouvoit choisir une amende ; ses amis se chargeoient de la payer. Il refuse généreusement de prendre ce parti, de peur de se reconnoître coupable, déclarant au peuple qu'il croit plutôt avoir mérité par ses actions d'être nourri aux dépens de la république. Cette noble fierté irrite davantage les esprits ; on opine une seconde fois, selon la coutume ; on le condamne à boire la ciguë : c'étoit la peine capitale. Il dit tranquillement à ses juges : « Je vais mourir par votre
» ordre ; la nature m'y avoit con-
» damné dès ma naissance ; mais
» la vérité condamnera bientôt
» mes accusateurs à l'infâmie. »

On le condamne à la mort.

Sès amis voulant le tirer de prison, et l'invitant à prendre la fuite, il répond que ce seroit un attentat contre les lois. Le jour du supplice, il s'entretient avec eux sur l'immortalité de l'ame, et sur les sentimens que doit inspirer l'attente d'une autre vie ; il prouve

Il refuse de s'échapper de prison, et meurt en sage.

que cette vérité, quand elle ne seroit que douteuse, doit régler la conduite de tout homme raisonnable. Il les anime et les console. On apporte la ciguë : il la boit sans émotion ; il meurt, en disant à Criton, un de ses disciples ; *Je dois un coq à Esculape ; acquittez ce vœu pour moi, et ne l'oubliez pas.*

Repentir des Athéniens.

Les Athéniens, pénétrés de honte et de remords, après avoir perdu ce vrai philosophe, rendirent les plus grands honneurs à sa mémoire, punirent sévérement ses accusateurs, et détesterent quiconque avoit eu part au complot.

Absurdité de leur conduite.

C'étoit leur coutume de commettre des fautes énormes, de s'en repentir toujours, et de ne jamais se corriger. Pour comble de folie, on permettoit aux poëtes de jouer les dieux sur le théâtre, tandis qu'on punissoit les sages d'inspirer aux citoyens des sentimens dignes de la divinité. Les trente tyrans avoient épargné Socrate, quoique déclaré ouvertement contre leur tyrannie. Ce fut peu après leur expulsion (l'an 400 avant notre ère,) que la sentence du peuple le fit

mourir. Un peuple sans frein n'est pas le tyran le moins injuste ni le moins cruel.

On lit avec plaisir dans Rollin tout ce qui regarde un seul homme, tel que Socrate ; mais on s'ennuie bientôt de ses longs détails sur la fameuse retraite des Dix-mille. C'est que la morale en action instruit toujours et intéresse, au-lieu que ces autres détails, fastidieux par eux-mêmes, n'ont presque aucune utilité. Chacun apprendroit l'histoire, chacun en profiteroit, si on ne l'avoit pas surchargée de minuties, qui fatiguent même dans les gazettes. Qu'un militaire étudie dans Xénophon, ou dans Rollin, la retraite des Dix-mille, quand il saura des choses encore plus essentielles à son état. C'est assez pour nous d'avoir une idée de cet événement mémorable.

La morale est bien plus intéressante dans l'histoire, que les détails d'expéditions.

Darius II (Nothus) étoit mort, et avoit laissé l'empire à son fils aîné, Artaxerxès Mnémon. Le jeune Cyrus, frère de celui-ci, commandoit dans l'Asie-mineure. Par une faute insigne, on lui laissa ce gouvernement, quoiqu'il eût manifesté

Le jeune Cyrus veut détrôner son frère Artaxerxès Mnémon.

vant J. 401. s Spar- tes se gnent à .

l'ambition qui le dévoroit. Résolu de détrôner son frère, il engagea dans son parti les Spartiates, dont il s'étoit montré le protecteur ; et qui, oubliant leurs vrais intérêts et ceux de la Grèce, se laissèrent séduire par de frivoles apparences. Treize mille Grecs marchent avec Cyrus, sans savoir où il les mène. Il augmente leur paye en chemin, parce qu'il les voit rebutés d'une si périlleuse entreprise (1). On arrive près de Babylone. Le roi s'avance avec une armée innombrable. Cléarque, général lacédémonien, conseille au jeune Cyrus de ne point exposer sa personne. *Quoi*, répond ce prince, *lorsque je cherche à me faire roi, tu veux que je me montre indigne de l'être ?* Les deux frères s'acharnent l'un contre l'autre dans la bataille. Cyrus est tué. Cependant les Grecs,

yrus est édansle ombat.

(1) Il leur promit un darique et demi par mois, c'est-à-dire, selon Rollin, quinze livres de notre monnoie. Mais les évaluations de Rollin sont fort au-dessous de la valeur numéraire d'aujourd'hui ; il ne met le talent qu'à mille écus, comme on faisoit du tems de Louis XIV.

par leur courage et leur discipline, se montrent supérieurs à cette multitude d'ennemis. Ils déclarent qu'ils mourront plutôt que de rendre les armes ; et à travers une infinité d'obstacles et de périls, sans cesse attaqués, toujours vainqueurs, ils reviennent, au nombre de dix mille dans leur patrie, par l'Hellespont, après avoir parcouru cinq à six cents lieues de pays.

Retraite des Dix-mille.

Xénophon les commandoit à la fin de la retraite. L'histoire qu'il nous en a laissée, paroît néanmoins suspecte à quelques égards. Il y peint le jeune Cyrus comme un prince accompli, sans blâmer l'entreprise odieuse que lui inspira l'ambition. Ce prince l'avoit charmé par son esprit et son mérite ; mais un historien philosophe pouvoit-il pallier ses excès ? La rebellion contre son roi, la haine contre son frère, la fureur d'usurper le trône par une guerre civile, souilleront éternellement la mémoire de Cyrus, quelques éloges qu'on lui ait donnés. Dans la lettre qu'il écrivit aux Spartiates, pour leur demander des troupes, il s'élevoit fort au-dessus de son rival, se

Xénophon trop prévenu en faveur du jeune Cyrus.

Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du secours

vantant d'avoir le cœur plus royal, de savoir mieux la religion et la philosophie, de pouvoir même (ce qui étoit, sans doute, un grand mérite chez les Perses,) boire plus de vin sans en être incommodé. La lettre entiére annonce peu de goût des bienséances.

Ctésias, médecin de Cyrus.

L'historien Ctésias, dont nous avons parlé quelquefois, étoit attaché à ce prince, et passa au service de Mnémon, en qualité de médecin. Phocius a conservé des fragmens de ses ouvrages. Diodore l'a souvent copié, et ne pouvoit choisir un guide moins sûr.

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE, Page v

PROGRAMME d'un cours d'Histoire générale, publié en 1768, par les ordres de S. A. R. L'INFANT duc de Parme, ect. page xj

TABLE de Géographie ancienne, pour faciliter l'intelligence de cet ouvrage, page 1

INTRODUCTION, page 25

Combien l'histoire intéresse l'humanité. Elle fait connoître l'homme. Ses effets sur l'esprit et sur le cœur. Deux règles de cette étude; chercher le vrai, et se borner à l'utile. Erreurs sans nombre mêlées à l'histoire ancienne. Source des erreurs et des mensonges

dans l'histoire. Il faut donc examiner et choisir. Le scepticisme aussi peu raisonnable qu'un excès de crédulité. Hérodote en est la preuve. Laisser aux savans les recherches d'érudition. N'apprendre que ce qu'il est possible et utile de retenir. Critique du plan d'étude de Langlet Dufresnoy. Objets les plus dignes d'attention. Incertitude des systêmes chronologiques. Différence entre les trois textes de l'écriture sainte. La revélation doit faire des saints, et non des savans. Idée chimérique du P. Pétau. Nouveauté du monde, prouvée par toutes ses histoires, quoique les époques soient incertaines. La méthode de Bossuet, pour les époques, est susceptible de critique. S'il convient de mêler l'histoire sainte avec la profane. Plan de cet ouvrage.

HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIÉRE PARTIE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les anciens peuples. 39

LES hommes, d'abord sauvages, dans plusieurs pays. Commencemens de la société. Anthropophages. Les nations civilisées par le mariage, l'agriculture et les arts. L'écriture inventée fort tard; preuve de l'incertitude des anciennes histoires. Les Grecs amis des fables.

EGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne histoire d'Egypte. 43

Avantages de l'Egypte. Le Nil. Causes et effets des débordemens du Nil. Spectacle singulier de l'Egypte. Chronologie fabuleuse des Egyptiens. Les dynasties de Manéthon, rejettées par les uns, reçues par les autres. Combien le travail des savans est stérile sur cet objet. L'ancienneté de l'Egypte, selon l'écriture. Isis, Osiris, Hermès, etc. déifiés pour leurs services. Intervalle depuis Ménès. Bibliothèque d'Osymandias. Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens. Fables débitées sur Sésostris. Ses conquêtes. Son retour et ses ouvrages. Son orgueil barbare. Il ne fait travailler que les étrangers à ses ouvrages. Conjecture frivole sur Sésostris. Psammétichus. L'histoire d'Egypte s'éclaircit. Conte d'Hérodote sur la langue la plus ancienne. Entreprises de Néchos. Amasis célèbre. Solon et Pythagore en Egypte. Trait d'Amasis pour se faire respecter. L'Egypte asservie par les perses.

CHAPITRE II.

Gouvernement et lois des Egyptiens. 56

Naissance du gouvernement civil. Gouvernement monarchique, le plus ancien et le

plus naturel. Progrès de la monarchie. Couronne héréditaire. Le roi d'Egypte soumis aux lois. Comment on l'avertissoit de ses devoirs. Pouvoir de la religion. Coutume de juger les morts, même les rois. Préjugé qui rendoit cette coutume utile. Le royaume divisé en départemens. Partage des terres. Part des soldats. Grande puissance des prêtres. Contradiction au sujet des tributs. Grand tribunal ; manière d'administrer la justice. Lois d'Egypte. Mariage du frère avec la sœur. Polygamie. Punition de l'adultère, de la lâcheté, du faux, etc. Peines contre l'homicide et le parricide. Education des enfans. Loi concernant les débiteurs. Loi contre l'oisiveté et la mauvaise conduite. Abus des professions héréditaires. L'émulation incompatible avec la séparation des classes. Si toute profession étoit honorée. Loi favorable aux voleurs.

CHAPITRE III.

RELIGION et mœurs des Egyptiens. 70

UTILITÉ de la religion. La superstition l'altère et devient funeste. L'idée de l'Etre-suprême conservée en Egypte, malgré la superstition. Idolâtrie égyptienne. Animaux dieux. Excès de zèle pour ces animaux. Divisions causées par le culte. Diverses superstitions des Egyptiens. Pouvoir excessif des prêtres d'Egypte. Prêtre-roi. Politique de ces prêtres. Ils cachoient la vérité par intérêt. Epreuve des inimitiés. Mœurs des Egyptiens. Vanité nationale ; haine des nouveautés. La nouveauté

est souvent nécessaire. Figure de mort apportée dans les repas.

CHAPITRE IV.

Arts et sciences des Egyptiens. 81

Premiers arts inventés en Egypte. La charrue. Le fer long-tems inconnu. Réflexions sur la naissance des arts. Ils sont nés du besoin et de l'industrie. Faux système de Posidonius sur l'invention du pain. Le hasard a contribué aux découvertes. On a long-tems ignoré l'usage du feu. Les arts cultivés en Egypte de tems immémorial. Les pyramides. La superstition et la politique ont fait construire les pyramides. Les constructeurs détestés pour leurs vexations. Momies des Egyptiens. Préjugé sur la sépulture. Les Egyptiens manquoient de goût. Labyrinte. Obélisques. Thèbes. Industrie à transporter des pierres énormes. Sciences. Les sciences liées aux arts. Nécessité de l'astronomie. L'année lunaire et l'année solaire, trouvée par les Egyptiens. Jusqu'où s'étendoit leur astronomie. La superstition leur faisoit abhorrer la mer. Géographie cultivée en Egypte. Leur médecine superstitieuse. Ils n'osoient disséquer les cadavres. Philosophie. L'œuf, symbole du premier être. Invention de l'écriture. Hiéroglyphes. Caractères alphabétiques. On conjecture qu'ils viennent tous de la même source. Les Egyptiens ont été trop admirés. Un moderne les rabaisse trop.

CHINOIS.

101
PRODIGIEUSE antiquité que s'attribuent les Chinois. Combien leur ancienne histoire est suspecte. Leur première observation astronomique. Système de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie égyptienne. Ressemblance des Chinois avec les Egyptiens. Témoignage d'Anson sur les Chinois. Il y a de bons principes à la Chine mais mal observés. Cause de la stabilité antique du gouvernement chinois. Le philosophe Confucius. Maximes de Confucius.

ASSYRIENS ET BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

SUR les antiquités de ces peuples. 111

LES Assyriens et les Babyloniens confondus en un même état. Ctésias, auteur des fables sur l'Assyrie. Copié par Diodore. Indigne de créance. Récit de Ctésias et de Diodore sur Ninus. Sur Sémiramis et Babylone. Vide dans l'histoire d'Assyrie après Nynias. Antiquité de Babylone, selon Bérose. Epoque de Nabonassar. Observations astronomiques. L'empire assyrien, très-peu ancien, selon les anglais. On perd du tems à vouloir éclaircir les antiquités et concilier les historiens.

CHAPITRE II.

RELIGION, sciences, mœurs des Babyloniens. 118

L'ASTRONOMIE, très-ancienne chez les Chaldéens. Culte des astres établi dans cette contrée. Astrologie judiciaire. Progrès des Chaldéens dans l'astronomie. La circonférence de la terre. Cadrans solaires. Observatoire. Cosmogonie des Chaldéens. Leurs fables étoient allégoriques. Ils exigeoient une soumission aveugle de leurs disciples. Le déluge dans Bérose. Les arts, le luxe et la débauche, réunis. Loi honteuse de la prostitution. Motif de cette loi. Mœurs des Babyloniens. Fête de cinq jours. Coutume singulière pour le mariage des filles. Divorce. Punition de l'adultère. Syrie. Superstitions syriennes.

PHÉNICIENS.

129

IDÉE des nations commerçantes. Nécessité du commerce. Ses progrès. La navigation très-ancienne chez les Phéniciens. L'observation des astres les dirigeoit. Grande étendue de leur commerce. Leur voyage autour de l'Afrique, du tems de Néchos. Forme de leurs vaisseaux. Teinture des Phéniciens. Leurs sciences. Les Phéniciens plus industrieux que les Egyptiens. Effets de l'avidité du gain. La paresse est pire. Sidon, Tyr. Fondation de Carthage. Superstitions des Phéniciens. Culte

d'Adonis. Les exemples de superstitions utiles pour attacher à la vraie religion. Ouvrages de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moyse. Sa cosmographie. Opinions hasardées sur cet auteur. Enfance du genre humain, selon Sanchoniaton.

HÉBREUX ou JUIFS.

140

COMMENCEMENT de la nation Juive. Gouvernement théocratique, tout différent des autres. Obscurité des Juifs parmi les anciennes nations. Leur caractère. Lois de la religion mêlées aux lois civiles. Sévérité des lois judaïques. Cérémonies légales, en grand nombre. Eaux de jalousie. Année sabbatique et jubilé. Villes de refuge. Partage des prêtres. Leur autorité. Ignorance des Juifs dans les sciences. Ils cachoient leurs livres sacrés. Origine de la poésie. Si l'hébreu est la mère-langue. Circoncision commune en Orient.

MEDES ET PERSES.

CHAPITRE PREMIER.

LES Medes avant Cyrus. 149

ANCIENNES histoires fabuleuses avant Cyrus. Les Medes secouent le joug des Assyriens. Ils choisissent Déjocès pour juge, ensuite pour roi. Son despotisme. Fables sur Ecbatane, et sur le mont Bagistan. Immutabilité des lois. Education des princes. Polygamie étrange.

CHAPITRE II.

L'EMPIRE des Perses ; Cyrus et ses premiers successeurs. 153

ANTIQUITÉ des Perses. Epoque de Cyrus. Rien n'est plus incertain que son histoire. Cyropédie de Xénophon. On ne peut y ajouter foi. Principaux faits concernant Cyrus. Contradictions sur la mort de Cyrus. Cyrus tout différent dans Xénophon et dans Hérodote. Crésus. Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus. Conquête de l'Egypte. Cambyse. La superstition des Egyptiens avança leur ruine. Expédition d'Ethiopie. Mariage incestueux de Cambyse, approuvé par les juges. Cruauté de Cambyse, et bassesse d'un favori. Mort de Cambyse. Darius I. Zopyre lui fait prendre Babylone.

Tyrannie de Darius. Son expédition malheureuses contre les Scythes.

CHAPITRE III.

GOUVERNEMENT, lois, coutumes et mœurs des Perses. 165

LE despotisme né en Asie. Si ce gouvernement peut exister sans limites. Idée du despotisme Persan. Combien un bon roi est au-dessus d'un despote. Bonne éducation des princes en Perse. Causes qui rendoient cette éducation inutile. Edit infâme de Xerxès. Satrapes; établissement des postes. Les provinces visitées par le roi ou par des commissaires. Avis donné au roi tous les jours. Administration des finances. Nature des impôts. La population encouragée. L'agriculture honorée. Cruelle nécessité de la guerre. Les Perses, bons soldats du tems de Cyrus. Armés en tout tems. Préjugé et usages pour la guerre. Justice. Trait de Cambyse. Confrontation. On ne punissoit pas de mort pour un premier crime. Soin des mœurs. Education des Enfans. Les Vices punis. Droit des pères. Amour de la vérité chez les Perses. Eunuques. Mariages incestueux. Flatterie qui les approuve. Servitude honteuse des Perses. Cause de la ruine de ce peuple. Cyrus les fit dégénérer.

CHAPITRE IV.

RELIGION des Perses. 182

LES Perses n'adoroient qu'un dieu. Ils ne vouloient ni temples ni statues. Zoroastre.

Doctrine des deux principes. Le sadder, livre sacré des Perses. Précepte pour les mages. Vie austère des mages. Leur autorité excessive. Leur science mystérieuse. Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir. Morceau remarquable d'un ancien livre des Perses. Sur les devoirs des rois. Remarques sur cet écrit persan.

INDIENS.

191

ANTIQUITÉ des Indiens. Division des classes. Surveillans. Laboureurs. Inconvenient de cet usage. Sciences et mœurs des Brachmanes. Ils mouroient volontairement. Doctrine de la métempsycose. Théologie des Brachmanes. Ce qu'enseigne le védam. Brahma. Vistnou. Ignorance des Indiens en astronomie, etc. Leur génie inventif. Les femmes se brûlent par superstition sur le bûcher de leurs maris.

SCYTHES ET CELTES.

199

RÉFLEXIONS sur les Scythes et les Celtes. Barbarie extrême des Scythes. Nations Celtiques.

OBSERVATIONS générales sur les anciens peuples d'Asie. 202

PEUPLES de l'Asie mineure. Les Asiatiques devoient être subjugés. Ancienne simplicité de mœurs. Cette simplicité ne venoit pas de vertu. L'Europe supérieure à l'Asie.

HITOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE GRECQUE.

206

Idée générale de l'histoire Grecque. Fables de ce peuple.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les tems fabuleux, jusqu'à la guerre contre les Perses.

CHAPITRE PREMIER.

Des tems fabuleux et héroïques. 208

Les premiers Grecs furent des sauvages. Des étrangers s'établirent dans la Grèce. Obstacles aux progrès de la société en Grèce. Fondation d'Athénes par Cécrops. Il établit l'aréopage. Danaüs et Cadmus introduisent les arts dans la Grèce. Passion des Grecs pour les fables. Ils s'opposèrent d'abord à l'agriculture. Ligue et conseil des Amphyctions. Temple de Delphes. Guerre de Thèbes. Expédition des Argonautes. Guerre de Troie.

Prise de Troie, en 1209, selon les marbres d'Arundel. Malheurs qui suivent la prise de Troie. Les Héraclides. Colonies asiatiques. Lois de Minos en Crète.

CHAPITRE II.

BARBARIE des siècles héroïques ; superstition, etc. 218

LES siècles héroïques furent barbares. Pouvoir des rois très-limité. Ils présidoient à la religion. Les Grecs ignoroient le droit des gens. Idée de ce droit. Ce qu'ils appeloient vertu. Férocité dans la guerre ; cruauté envers les vaincus. Ignorance de l'art militaire, prouvée par le siége de Troie. Quelle étoit la flotte des Grecs ? Point d'astronomie chez les anciens Grecs. Les sciences et les lettres ne purent être cultivées que fort tard. Homère dans l'Asie mineure. Grossiereté des mœurs héroïques. Lois favorables à l'agriculture. Autres lois. Mystères d'Eleusis, très-vantés. Le secret inviolable des initiés paroit suspect. Les oracles nés de l'imposture et de la superstition. La mythologie des Grecs est inexplicable. Théologie d'Homère et d'Hésiode, pleine d'absurdités populaires. Théologie sublime, faussement attribuée à Orphée. Les Grecs croyoient la vie future. Utilité des jeux de la Grèce. Abus qui en résulterent. Jeux olympiques. Olympiades.

CHAPITRE III.

Gouvernement, législation et mœurs de Sparte. 332

Révolution de la Grèce. Etablissement des républiques. Etat de Sparte avant Lycurgue. Lycurgue renonce à la couronne. Ses voyages et son retour. Il entreprend de tout réformer. Gouvernement mixte ; les trois pouvoirs. Etablissement des éphores, cent trente ans après Lycurgue. Lycurgue soutient les lois par les mœurs. Il bannit la pauvreté et les richesses. Tables publiques. Education des enfans pour la république. Autorité des anciens. Pourquoi on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture. Comment on exerçoit la raison. Les femmes s'exerçoient comme les hommes. Abus contraires à la pudeur. Empire qu'avoient les femmes sur les hommes. Lois pour les jeunes époux. Mépris du célibat. Oisiveté faussement reprochée aux Spartiates. Philosophie des Spartiates. Leur poésie utile. Le plan de Licurgue étoit admirable dans les circonstances. Lois non écrites. Xénelasie, ou exclusion des étrangers. Courage des Spartiates. Licurgue veut prévenir leur ambition. Effet durable des lois de Lycurgue. Dureté quelquefois barbare des Spartiates. Ils faisoient périr les enfans infirmes. Enfans cruellement traités. Mères trop insensibles. Cruauté envers les Hélotes. Droit des esclaves. Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts. Trait de Pédaréte. Temple consacré à la crainte ;

pourquoi ? Précaution de Lycurgue, pour faire observer ses lois. Sa mort. Guerre contre les Messéniens. Le poëte Tyrtée, général. Belles paroles du roi Léon, sur le meilleur gouvernement. Autres belles paroles de ce prince, sur les jeux olympiques.

CHAPITRE IV.

RÉPUBLIQUE d'Athènes. — Lois de Solon. — Pisistrate. 255

GOUVERNEMENT d'Athènes, établi par Thésée. Codrus. Archontes. Dracon, législateur. Extrême sévérité de ses lois. Divisions entre les citoyens. Solon, nouveau législateur. Il veut contenter tous les partis. Forme de la démocratie. Quatre classes de citoyens. Le petit peuple maître des délibérations et juge des lois. Le sénat trop nombreux et trop foible. Solon rétabli l'aréopage : et augmente son autorité. Lois particulières ; sur les dettes. Sur les accusations, et les cas d'émeute. Sur les testamens. Contre l'oisiveté, les mauvais fils et les mauvais pères. Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués, estropiés à la guerre, etc. Loi concernant les accusateurs Jugemens revus par l'aréopage. L'ostracisme. Lois somptuaires. Etrangers exclus du gouvernement. Pensées d'Anacharsis et de Solon sur les lois. Dégoût de Solon. Ambition de Pisistrate. Il se rend maître de l'état. Fin de Solon. Pisistrate chassé et rétabli. Il se sert de l'agriculture, pour empêcher les cabales. Il favorise les arts et

les lettres. Enfans de Pysistrate. Le gouvernement populaire est rétabli. Sparte opposée à la liberté d'Athénes.

CHAPITRE V.

PARALLÈLE de Sparte et d'Athènes. — Progrès de l'esprit humain. — Les sept Sages, etc. 274

DIFFÉRENCE de Sparte et d'Athènes. Les occupations. La fortune. L'obéissance aux lois. Les mœurs, par rapport au gouvernement. Le caractère national. Les Athéniens traitoient humainement leurs esclaves. Les lettres commencent à fleurir. Théâtre, Bibliothèque publique. Poëtes à la cour. Philosophie d'abord toute morale et politique. Conversations des anciens Sages. Astronomie; division de l'année par Thalès et par Solon. Architecture; commerce. Corinthe.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perses, jusqu'au gouvernement de Périclès.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENS de la guerre contre les Perses. — Miltiade vainqueur à Marathon. 282

IDÉE générale de la guerre soutenue contre les Perses. Etat des colonies asiatiques. Occasions de cette guerre. Athènes se déclare pour les Ioniens contre Darius. Darius veut asservir la grèce. Athènes et Sparte unies contre lui. Les Perses pénétrent dans l'Attique. Athènes sollicite le secours des alliés. Armée athénienne sous dix généraux. Miltiade propose le combat. Aristide lui céde le commandement. Bataille de Marathon. Fuite honteuse des Perses. La gloire, récompense des vainqueurs. Injustice d'Athènes envers Miltiade. Emulation qu'excite la gloire de Miltiade.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENT d'Aristide et de Thémistocle ; invasion de Xerxès dans la Grèce. 292

ARISTIDE et Thémistocle. Différence de leur caractère et de leurs principes. Leur système de politique, différent. Thémistocle rend Aristide suspect. Ostracisme contre Aristide. Prévoyance de Thémistocle. Il s'attache à la marine. Entreprise de Xerxès contre la Grèce. Prodigieuse armée de Xerxès. Hérodote peu croyable sur les détails de cette expédition. Juste sujet de se défier des Grecs. Démarate, roi de Sparte, refugié en Perse. Ce qu'il dit à Xerxès sur les Grecs. Sparte et Athènes se disposent à la guerre. Thémistocle se fait élire général. Euribiade, général de la flotte. Sage conduite de Thémistocle. Combat des Thermopyles. Léonidas y périt avec ses Spartiates. Les Grecs, aux jeux olympiques, malgré le danger. Athènes n'a plus de ressources que dans sa flotte. Thémistocle fait abandonner la ville. Xerxès, maître d'Athènes.

CHAPITRE III.

BATAILLES de Salamine, de Platée et de Mycale; les Perses chassés pour toujours de la Grèce. 305

DISPUTE de Thémistocle et d'Euribiade. Présomption de Xerxès. Thémistocle l'attire dans le piége. Aristide et Thémistocle, réunis pour défendre la patrie. Bataille de Salamine. Artémise. Xerxès s'enfuit en Asie, Mardonius veut séduire les Athéniens. Réponse d'Aristide. Sentimens des Athéniens à l'égard des Perses. Les Spartiates envoient une armée. Bataille de Platée. Modération de Pausanias après la victoire. Les Spartiates et les Athéniens se disputent le prix de la valeur. Récompense de Thémistocle. Amour de la gloire. Cause du succès des Grecs dans cette guerre. Xerxès vaincu aussi en Asie. Il fit brûler les temples.

CHAPITRE IV.

RÉTABLISSEMENT d'Athènes, malgré la jalousie de Sparte. — Administration d'Aristide. 315

COMMENCEMENS de division entre Sparte et Athènes. Sparte s'oppose au dessein de rebâtir Athènes. Thémistocle trompe les Spartiates, et leur parle ensuite avec fermeté. Projet injuste de Thémistocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes. Ce projet

rejeté comme injuste. Il n'auroit produit que du mal. Thémistocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs. Décret populaire d'Aristide. Pausanias corrompu depuis la victoire de Platée. Le commandement est déféré aux Athéniens. Sparte rappelle et punit Pausanias. Thémistocle est banni par l'ostracisme, et accusé ensuite comme complice de Pausanias. Aristide est chargé des finances de la Grèce. Admirable désintéressement d'Aristide. Sa mort dans la pauvreté. Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

CHAPITRE V.

CIMON augmente la gloire d'Athènes. — Guerre entre les deux républiques. 327

CIMON, digne successeur d'Aristide. Sa politique. Ses succès contre les Perses. Thémistocle réfugié auprès d'Artaxerxès. On doit le blâmer, même en l'admirant. Les Egyptiens révoltés contre les Perses, et vaincus. Malheurs de Sparte. Cimon détermine les Athéniens à la secourir. Guerre entre les deux républiques. Injuste bannissement de Cimon. Cimon rappellé. Il finit la guerre civile, et occupe les Athéniens contre les Perses. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs. Fin de la guerre Médique. Mort de Cimon; sa vertu dans les richesses.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis le gouvernement de Périclès, jusqu'au règne de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Périclès jusqu'à la guerre du Péloponnèse. 336

Caractere de Périclès. Son éloquence perfectionnée par la philosophie. Sa politique pour parvenir au gouvernement. Il se montre rarement dans les assemblées. Il corrompt les Athéniens par des profusions pernicieuses. Il affoibit l'aréopage. Il orne Athènes de superbes édifices. Plaintes des alliés sur la dissipation du trésor. Périclès inexcusable en ce point. Son désintéressement vanté par Plutarque. Il offre de payer à ses frais les ouvrages publics ; à quelle condition ? Périclès, maître de la république. Il établit des colonies ; sa flotte. On accuse ses amis pour le perdre. Procès de Phidias, d'Aspasie et d'Anaxagore. Décret absurde contre les philosophes. Périclès accusé lui-même. On lui ordonne de rendre ses comptes. Il se délivre de ce soin par la guerre du Péloponnèse. Si les soupçons contre lui sont légitimes. Griefs des alliés contre Athènes. L'affaire est agitée à Sparte. Périclès decide les Athéniens à la guerre. Son plan.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENT de la guerre du Péloponnèse. — Alcibiade. — Les Athéniens vaincus en Sicile. 350

FORCES des deux partis. Les Athéniens abandonnent leurs terres. Eclipse expliquée par Périclès. On le charge de l'oraison funèbre des morts. La guerre continue malgré la peste. Périclès consideré comme l'auteur des maux publics. Il est condamné et rétabli. Mort de Périclès. Plaintes d'Anaxagore sur son compte. Acharnement entre les deux républiques. La guerre se fait avec barbarie de part et d'autre. Cléon gouverne Athènes. Cruauté des Spartiates envers les Hélotes. Trêve inutile après dix ans de guerre. Apparence de concorde, mais la haine reste dans les cœurs. Alcibiade veut renouveller la guerre par ambition. Son adresse pour tromper le peuple. Il fait rompre le traité. Hyperbolus banni. Fin de l'ostracisme. Projet d'Alcibiade sur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias. Idée générale du gouvernement de la Sicile. Gélon, Hiéron, Thrasybule, anciens rois de Sicile. Pétalisme, fort mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes. Alcibiade accusé d'impiété avant son départ. Il est rappellé de Sicile pour subir le jugement. Il se refugie à Sparte, et se déclare l'ennemi d'Athènes. Bon mot de la prêtresse Théano. Nicias se comporte mal au siège de Syracuse. Les Spartiates font lever le siège. Les Athéniens sont défaits devant Syracuse.

CHAPITRE III.

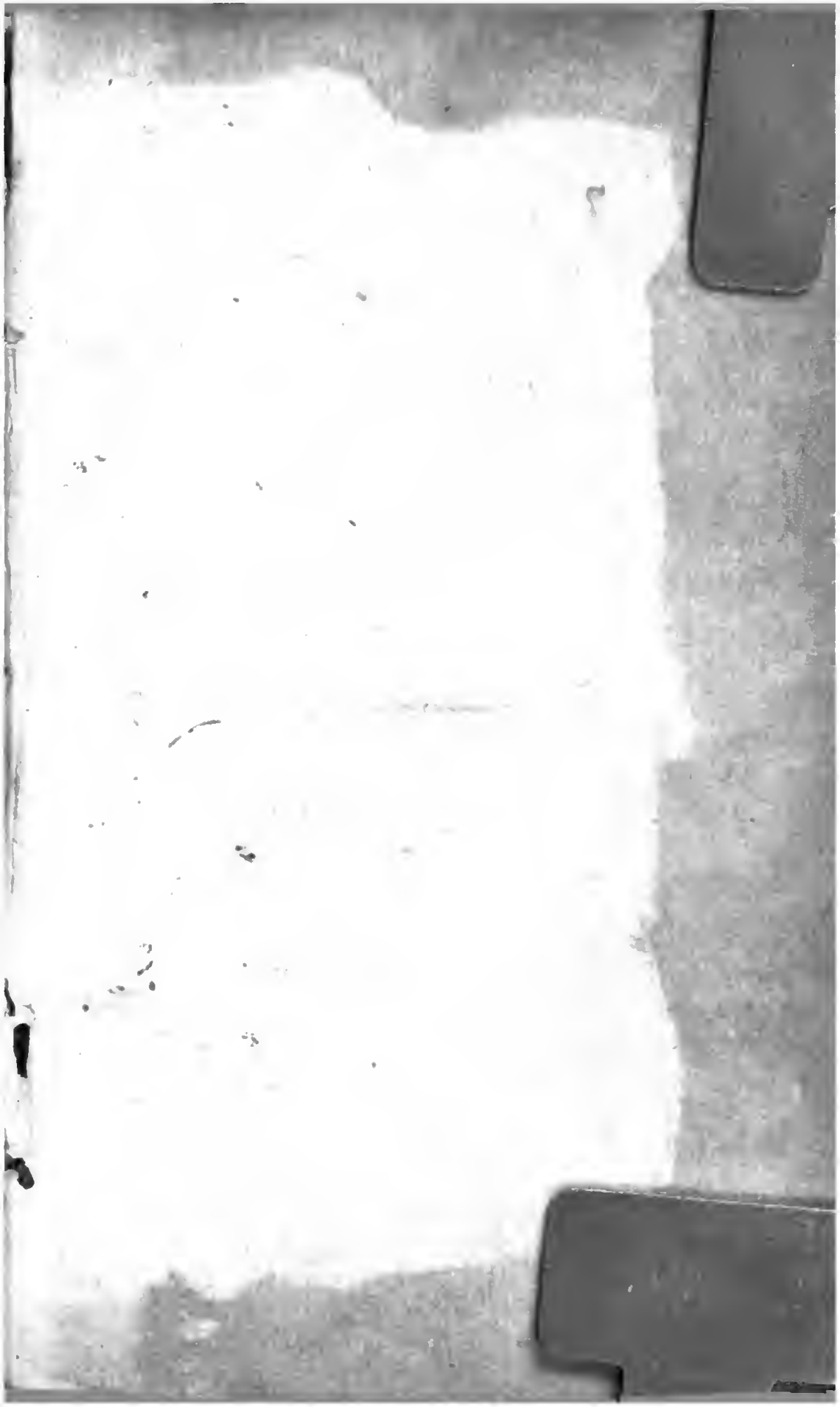
SUITE de la guerre du Péloponnèse.—Prise d'Athènes par Lysandre. 367

CONSTERNATION d'Athènes. La lenteur des Spartiates lui laisse le tems de se reconnoître. Ingratitude de Sparte envers Alcibiade. Révolutions en Perse. Il passe chez Tissapherne, et le porte à entretenir la division entre les Grecs. Dissentions à Athènes. Nouveau genre de gouvernement. Alcibiade est rappellé, et sert sa patrie. On le fait absoudre par les prêtres. Il devient l'idole d'Athènes. Les Athéniens s'obstinent à la guerre. Lysandre les bat; ils déposent Alcibiade. Callicratidas, successeur de Lysandre, vaincu par sa faute au combat des Arginuses. Athènes condamne ses généraux après leur victoire, parce que les morts n'ont pu s'enterrer. Les Athéniens défaits par Lysandre à Ægos-Potamos. Cruauté envers les vaincus. Siège d'Athènes. Elle se soumet à des conditions honteuses.

CHAPITRE IV.

SPARTE corrompue par Lysandre. — Thrasybule délivre Athènes de la tyrannie. Procès de Socrate. — Retraite des Dix mille. 379

AMBITION de Lysandre. Il introduit les richesses à Sparte. Ce mal étoit devenu comme nécessaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes. Mot célèbre de Pausanias. Athènes opprimée par trente tyrans. Théramène exécuté. Perfidie des Spartiates à l'égard d'Alcibiade. Sa mort. Thrasybule délivre Athènes de la tyrannie. Acte d'amnistie après la mort des tyrans. Socrate, le plus respectable des philosophes. Il se livre au goût de l'étude et à l'amour de la vérité. Les sophistes et les hypocrites conjurent sa perte. Aristophane le jouent sur le théâtre. Mélitus l'accuse. Il subit le jugement avec courage. On le condamne à mort. Il refuse de s'échapper de prison, et meurt en sage. Repentir des Athéniens. Absurdité de leur conduite. La morale est bien plus intéressante dans l'histoire, que les détails d'expéditions. Le jeune Cyrus veut détrôner son frère Artaxerxès. Mnémon. Les Spartiates se joignent à lui. Cyrus est tué dans le combat. Retraite des Dix-mille. Xénophon, trop prévenu en faveur du jeune Cyrus. Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du secours. Ctésias, médecin de Cyrus.

Fin de la Table des Matières du Ier. *Volume.*

607952